N° 239 — Tome LXVII 1er Juin 1907

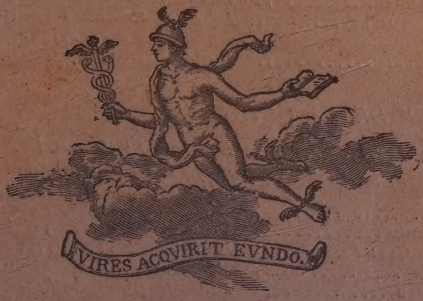
MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, JEAN-MARC BERNARD, ALBERT DE BERSAUCOURT, GEORGES BOHN, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, FRÉDÉRIC CHARPIN, MARCEL COLLIÈRE, JACQUES DAURELLE, ALEXANDRA DAVID, GEORGES EEKHOUD, HENRY GAUTHIER-VILLARS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, LOUIS LE CARDONNEL, J. MOOG, CHARLES MORICE, H. MESSET, MICHEL MUTERMILCH, RACHILDE, JULES SAGERET, A. VAN GENNEP,

et les signataires des réponses à notre consultation internationale :

LA QUESTION RELIGIEUSE

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

N° 239. — 1er JUIN 1907

Marcel Collière	*J.-K. Huysmans et le mysticisme naturaliste*	385
Louis Le Cardonnel	*Poèmes*	399
Remy de Gourmont	*Une Loi de constance intellectuelle* (fin)	404
Frédéric Charpin	*La Question religieuse. Enquête internationale* (suite)	421
Jules Sageret	*Paradis laïques*	453
Jean-Marc Bernard	*Le Retour de Don Quichotte*, poème	463
Alexandra David	*Le Pacifisme dans l'antiquité chinoise*	465
J. Moog	*Divine aventure*, nouvelle	472

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Convertis. Virginité. Clergé. Les Hermaphrodites politiques*	491
Rachilde	*Les Romans*	494
Jean de Gourmont	*Littérature*	498
Edmond Barthélemy	*Histoire*	502
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	506
A. Van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	510
Louis Le Cardonnel	*Questions morales et religieuses*	514
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	520
R. de Bury	*Les Journaux*	524
Henry Gauthier-Villars	*Musique*	528
Charles Morice	*Art moderne*	532
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	539
Henri Albert	*Lettres allemandes*	543
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	547
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	553
H. Messet	*Lettres néerlandaises*	557
Albert de Bersaucourt	*Variétés : Un « Conte cruel » au XVIIIe siècle*	561
Jacques Daurelle	*La Curiosité*	566
Mercvre	*Publications récentes*	572
—	*Echos*	573

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

JULES BARBEY D'AUREVILLY

ettres à une amie, 1880-1887. Volume in-18..... 3.50

ÉMILE MAGNE

emmes galantes du XVII[e] iècle : Madame de Ville-dieu (Hortense des Jardins, 1632-1692), documents inédits et portraits. Volume in-18..... 3.50

MARK TWAIN

lus fort que Sherlock Holmès, traduction de François de Gail. Vol. in-18..... 3.50

THÉOPHILE

es plus belles pages de Théophile, avec une notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. Volume petit in-16..... 3 fr.

aul Verlaine, **sa Vie, son Œuvre**, avec un portrait en héliogravure et un autographe. Volume in-18..... 3.50

REMY DE GOURMONT

imone, **poème champêtre**, orné de 11 compositions, fleurons et culs-de-lampe par Georges d'Espagnat. Vol. in-4°.... 3.50

HENRI DE RÉGNIER

a Peur de l'amour, roman. Vol. in-18.... 3.50

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

LA PLUS BELLE ÉDITION DE LUXE

VICTOR HUGO

NOTRE-DAME DE PARI

ILLUSTRATIONS DE

LUC-OLIVIER MERSON

Gravées à l'eau-forte par GÉRY-BICHARD

Deux beaux volumes in-4, Brochés

Impression sur beau papier par Georges Chamerot

Ornés de 71 Eaux-Fortes

dont 10 grandes compositions hors texte

Tirage en Taille-Douce par Salmon

PRIX des deux volumes :

Sur beau papier vélin blanc. 100

Payable 10 francs par mois.

NOTA : Tous les exemplaires annoncés contiennent les **2 gravures com mentaires** (*Quasimodo et le Petit Soulier*), parues après la mise en vente 2 volumes.

PRIME aux premières demandes

SPÉCIMEN ILLUSTRÉ (Envoi gratuit franco poste)

NOTA : *Tous les mois la Librairie CUMIN et MASSON, à Lyon, publi catalogue de BEAUX LIVRES (envoi franco sur demande).*

J.-K. HUYSMANS
ET LE MYSTICISME NATURALISTE

—

L'un des signes distinctifs des mystiques, c'est l'équilibre absolu, l'entier bon sens.

J.-K. H. : *En route.*

Vous avez une façon naturaliste d'envisager les choses et de les résumer qui est plus que singulière.

J.-K. H. : *L'Oblat.*

Je ne sais pas de lecture plus facile, plus attrayante, plus douce, que celle d'un catalogue.

A. FRANCE : *Le Crime de Sylvestre Bonnard.*

Il serait difficile de trouver, dans la littérature française du XIX^e^ siècle finissant, une œuvre qui présente plus d'unité que celle d'Huysmans. Si la forme en reste toujours identique, le sujet, quel que soit l'ouvrage, ne varie pas. C'est l'histoire d'un unique personnage, et il faut reconnaître que le talent de l'auteur devait être incontestable et même exceptionnel, pour nous intéresser, durant tant de volumes, au sort d'un être maussade, sans aventures, sans passions que négatives, et auquel il n'arriva rien, sinon, à l'époque du retour d'âge aussi dangereux aux hommes qu'aux femmes, une crise morale qui changea ses idées ou du moins ses habitudes, sans modifier son caractère ni ses sentiments.

Le mobile qui partit sac au dos pour déposer ce sac dans tant de wagons et tant d'hôpitaux successifs, et qui revint à Paris sans avoir aperçu, de tout un grand drame que le désarroi de ses habitudes hygiéniques, il n'est pas autre que le peintre Cyprien, qui assiste, en curieux plutôt qu'en amant, à la naissance et à la fin du caprice populacier qu'il inspire à Céline

Vatard, brocheuse; il n'est pas autre que le romancier André qui se remet en ménage avec sa femme qui l'a trompé, parce qu'il n'a plus ni maîtresse ni femme de ménage ; il n'est pas autre que M. Folantin, chercheur persévérant et toujours déçu d'une gargote quasi probe, et clémente à son estomac désemparé. Quelques excentricités notoires ont permis d'attribuer un modèle différent à des Esseintes.

Mais il ne faut que lire *A Rebours* avec quelque attention pour s'apercevoir que ces anecdotes ne sont là que pour enjoliver l'histoire : par le malaise physique, par le dégoût de ses contemporains et du monde ambiant, l'amour du renfermé, de l'exceptionnel, par le goût des écrivains faisandés, des peintres visionnaires, par le rêve d'une vie qui serait érémitique sans cesser d'être douillette, des Esseintes est déjà Durtal.

Et si le livre contient plus de fantaisie que les autres, c'est que c'est celui où l'auteur s'est plu à se raconter tel qu'il s'était rêvé, tandis qu'il se borna, dans les autres, à se raconter tel qu'il s'était connu.

Une conscience littéraire scrupuleuse, jointe à la méthode d'observation minutieuse que Huysmans adopta, en s'enrôlant dès son entrée en littérature dans le groupe naturaliste, lui interdit d'écrire jamais de ce qu'il ne connut point par lui-même. Cette réserve lui fut facilitée par un manque assez complet d'imagination. En fait d'invention, il n'eut jamais que le don d'invention verbale qui, après tout, est d'importance extrême et suffit à faire un écrivain. Dans ces livres, il dit successivement ce qu'il avait été à même d'apercevoir dans ses entours les plus prochains, ce qu'il avait ressenti, ce qu'il avait désiré, ce qu'il avait souffert, ce qu'il avait détesté. Il élargit l'horizon par des excursions dans le domaine de ses lectures et de ses études, dont il rapporte parfois la quintessence — comme dans la partie historique de *Là-bas*, qui est bien près d'être un chef-d'œuvre — et parfois le fatras, comme dans *la Cathédrale*, où le roman est envahi par une encyclopédie sans méthode.

M. Huysmans regarda autour de lui et ne vit rien qui lui plût, ni parmi les gens, ni parmi les choses ; ses yeux n'étaient pas conformés pour apercevoir le simple et le sain. Il ne se complut jamais aux spectacles de la nature. Il n'y a pas un

paysage dans son œuvre, sinon de gravats, de talus lépreux et bossués de tessons, d'eaux décomposées par les teintures, aux bords et dans le lit de la Bièvre. Il ne s'intéressa aux fleurs que lorsqu'elles présentèrent un caractère monstrueux, comme les orchidées de des Esseintes, qui ressemblent « à des chairs livides, marbrées de roséoles, damassées de dartres », ou « à un morceau de tuyau de poêle, découpé en fer de pique par un fumiste ». Ou bien il fallait que des écrivains scolastiques, moitié théologiens et moitié apothicaires, leur aient attribué une valeur symbolique compliquée de vertus thérapeutiques. En art, et bien que ses relations avec les impressionnistes l'aient muni de sages avertissements et dirigé ses préférences, il n'apprécia vraiment les peintres qu'en raison de leur prédilection pour le difforme, le laid, le pénible : il goûte Degas pour ce que son œuvre décèle de malveillance clairvoyante, de haine lucide de la femme. A cause de quelque chose de cruel et de triste dans l'obscène, il prit Rops pour un artiste, et c'est l'imagination du monstre qui lui fit aimer les Japonais. Mais sa dilection spéciale va vers des primitifs ou vers des Hollandais, peintres de rêveries macabres ou de supplices minutieux, des Bresdin et des Luyken. En revanche, la santé lumineuse, l'harmonieux équilibre d'un Puvis de Chavannes le rebutait : il n'y voit qu'un rusé poncif, qu' « un vieux rigaudon qui s'essaye dans les requiem (1) ».

S'il ne voyait en beau ni la nature ni l'art, il est facile de comprendre que l'humanité ne lui plaisait pas davantage. Dans ces premiers livres, où il essaya de regarder autour de lui, comme *Marthe* ou *les Sœurs Vatard*, il burina des personnages avec une absence de sympathie féroce. Le pessimisme qui chez bien des naturalistes apparaît comme voulu, appris, plaqué, s'avère chez Huysmans singulièrement sincère et spontané. Et c'est sans élection de caste ou de catégorie sociale qu'il exècre ses contemporains : peuple, bourgeois, fonctionnaires, artistes, ils ne diffèrent que par le genre et non par l'intensité de leur ignominie. Dans tous ces premiers livres, il n'est pas un personnage à qui l'auteur ait fait l'aumône de quelques traits favorables. Les hommes sont vilains, les femmes pires; il n'y a pas d'enfants, et c'est tant mieux. Huysmans paraît avoir été doué de la sensibilité la plus irritable, et la

(1) CERTAINS, *passim*.

faculté de souffrir à l'excès des contrariétés les plus légères parfois ses doléances prêteraient à rire par la futilité de leur objet si l'on ne savait que toute piqûre est blessure à certaines âmes endolories, à certaines sensibilités exacerbées.

Mais cette sensibilité même lui valut la plus précieuse prérogative littéraire, qui se marqua dès ses premiers romans. Il écrivit une langue tendue et vibrante comme ses nerfs mêmes. Son style fut admirablement coloré et plastique, et il apporta un soin spécial à caractériser en termes concrets toutes les émotions et toutes les sensations. La métaphore lui servit constamment à rendre l'abstrait visible et palpable. Il se trouva toujours qu'un grand nombre furent empruntés au vocabulaire de la cuisine. Et ce style, qu'on pourrait croire roide en raison de sa vigueur même, se plie à tous les sujets.

Les trouvailles de mots seront d'une ingéniosité aussi inattendue pour décrire les habitués des cabarets faubouriens pour noter les reflets dont l'usure alluma leurs cottes de velours élimées, que pour déployer la pompeuse splendeur d'un cortège ecclésiastique du moyen-âge et faire scintiller sur l'orfroi des chapes l'éclat des béryls et des chrysoprases. C'est Huysmans qui a noté ces paroles d'un marchand de vin, à un client insolvable pochard : « Si vous ne me payez pas, je vous ficherai une couleur sur la figure et je vous détruirai le faubourg à coups de bottes ! » C'est lui qui, pour caractériser l'effort des pistons dans les cylindres, parla des Juliettes de fonte et des Roméos d'acier. Mais où son expression arrive jusqu'à une précision troublante dans l'absurde, c'est dans la peinture des cauchemars qui hantent les sommeils extravagants de ses personnages, si mornes dans la veille et si dénués de relief. Un homme qui errait à travers les comble d'une église pénètre dans une galerie labourée, plantée de potirons.

Tous palpitaient, se soulevaient enfiévrés, tiraient sur les tiges qui les attachaient au sol. Jacques eut l'immédiate perception qu'il voyait un champ de fesses mongoles, un potager de derrières appartenant à la race jaune.

On saisit ici le procédé sur le fait ; c'est par des analogies de forme que le rêve dégringole et rebondit de vision en vision, c'est par des accouplements de mots inhabituels qu'il

aractérise. Si l'on insiste sur les rêves, c'est que c'est un es premiers artifices que Huysmans employa pour donner de air à ses romans, pour raviver de quelque inattendu la onotone peinture des mesquineries coutumières. Le passage té est extrait d'*En Rade*. C'est un des livres les moins nnus d'Huysmans, qui parut après *A Rebours* et ne souleva as le même intérêt de curiosité étonnée. Il est caractéris- que pourtant, car c'est peut-être celui qui révèle de la façon plus simple, la plus schématique, le procédé de composi- on de l'écrivain. Un ménage parisien, harcelé par des embar- as d'argent, s'est venu réfugier dans un château abandonné presque en ruines, au fond de la Brie. Il y souffre de l'in- uiétude, de l'installation défectueuse, de la nourriture exé- rable, de l'hostilité envieuse et sournoise des paysans, des ermes de discorde que ces disgrâces développent entre homme et la femme, et la nuit des rêves fiévreux promènent sommeil de l'homme à travers des catastrophes cocasses et es épouvantes saugrenues. C'est tout. Tout un livre est cons- uit sur cette donnée plutôt mince, et pourtant, il peut se re, on le lit jusqu'au bout. Le prestige seul de l'écriture en st cause.

Ç'est lui aussi qui donnera une couleur particulière au récit, oursuivi à travers plusieurs volumes, de la conversion de urtal au catholicisme, ainsi que lui-même a voulu nommer tte évolution de sa conscience. L'identité de Durtal avec uysmans étant avouée par lui-même et par ailleurs évi- ente, le cas a tout l'intérêt de la réalité et peu sont plus ttachants.

L'accès à la foi chrétienne d'un homme d'âge mûr, habitué la réflexion et aux jeux de la pensée, quand la sincérité de t homme est indiscutable, et qu'il est d'ailleurs au-dessus de out soupçon de motifs intéressés, quand aucun grand mal- eur ne l'a bouleversé au point de subordonner en lui l'élé- ent rationnel à l'élément sentimental, c'est un problème sychologique qui pique singulièrement notre curiosité. Un onsieur pense que le monde est la résultante de forces nconscientes qui s'exercent suivant des lois immuables, et que vie humaine fait partie de l'ensemble au même titre que la ie animale ou la vie végétale, soumise qu'elle est aux mêmes ransformations. Un autre monsieur croit que ce monde est

l'œuvre d'un Dieu qui le régit à toute heure et suspend à son gr
l'effet des lois naturelles, que ce Dieu y a placé l'homme et sur
veille sans cesse chaque individu pendant la durée imperceptible de sa vie, afin de le plonger ensuite, pour l'éternité, dan
un océan de délices ou dans un abîme de tortures, suivan
qu'il se sera plus ou moins conformé à ses volontés. Il para
bien qu'il existe une différence spécifique entre la tournur
d'esprit de ces deux êtres; ils n'ont pas, comme disait Ma
doche, le crâne fait de même. Ils peuvent s'asseoir à la mêm
table et parler de politique étrangère, de pari mutuel, de théâ
tre, il n'y en a pas moins un abîme entre eux. Et toutefois
le second s'amuse à tous ces sujets, ce sera contradictio
et égarement de sa part. On ne conçoit pas comment u
homme pour qui se pose, effectivement, le problème d'êtr
ou non damné, peut, un instant de sa vie, penser à autr
chose, sinon par faiblesse d'esprit et parce qu'à bien de
moments il oublie d'y croire. Un saint quelconque répond
à toute question : *quid hoc ad æternitatem?* Telle doit êtr
l'habitude d'esprit d'un chrétien convaincu, et Pascal, q
voyait sans cesse un gouffre à ses côtés et qu'on accusa de
chef de folie, paraît avoir été le seul chrétien vraiment log
que, parce qu'il avait assez de puissance d'attention pour n
se point dissiper, et maintenir sa pensée en concordance con
tante avec sa croyance.

Ceux de nos contemporains qui ont été élevés dans la f
chrétienne et qui y demeurent usent, je pense, de la mêm
précaution que prit Descartes avant de partir pour son voyag
du doute. Consciemment ou non, ils mettent les choses de
religion dans un compartiment spécial de leur cerveau, dan
une boîte qui s'ouvre et se ferme avec une clef particulière. D
qu'il s'agit du divin, ils cessent d'appliquer les méthodes
raisonnement auxquelles ils se fient pour les choses de la v
usuelle. Il y a beaucoup de raisons qui leur rendent facile
retranchement : raisons morales et sentimentales, forme do
née à l'esprit par l'hérédité ou l'éducation, souci de ne poi
contrarier des êtres chers, et de ne point choquer les idées
monde qu'ils fréquentent et par suite crainte de voir se pos
devant leur esprit des problèmes qu'ils seraient impuissan
à résoudre. La paresse intellectuelle qui envahit la plupart de
hommes après la vingt-cinquième année fait le reste.

Mais l'homme qui d'une incrédulité raisonnée passe à une foi sincère, quel est le travail accompli dans son esprit? Je dis une foi sincère: il y a peu de convertis pour qui la question se pose en ces termes; Huysmans en fut ou crut en être. Sa sincérité ne fut révoquée en doute par aucun de ceux qui connaissaient en lui un homme maussade et chagrin, mais probe, et qu'aurait révolté, au cas contraire, la comédie de retraites à la trappe, et d'un séjour comme oblat chez les bénédictins. Les circonstances de sa mort, empreinte d'une résignation noble, ont fourni un supplément de preuve qui n'était pas nécessaire.

Ceci c'est pour la sincérité morale, celle que tout honnête homme est tenu d'avoir vis-à-vis des autres. Mais la sincérité intellectuelle, celle où l'on n'est obligé que vis-à-vis de soi-même, et encore dans la mesure où on le juge convenable, Huysmans la possédait-il? Et s'il la possédait, comment l'avait-il acquise? C'est une question d'un intérêt intellectuel excitant et dont on chercherait la solution dans ses livres avec une curiosité passionnée. Mais l'y trouvera-t-on ? Chateaubriand, a-t-on dit, croyait qu'il croyait. En dira-t-on autant d'Huysmans ? Par parenthèse je pense qu'on se trompe pour Chateaubriand. Celui-ci voulut toujours rester l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*, il se drapa dans son catholicisme comme dans sa fidélité royaliste, sans toutefois déverser sur la Trinité autant de mépris visible à travers le respect affecté que sur les Bourbons. Mais qui voudrait trouver sa pensée intime devrait la rechercher, je crois, dans ces *Révolutions anciennes* et ces *Etudes historiques* qu'il renia ensuite pour la forme. Pour Huysmans, il apparaît évident qu'il croyait croire. Avait-il en lui autre chose qu'une adhésion voulue à une doctrine qu'il souhaitait être la vérité, son intelligence avait-elle été amenée à admettre les enseignements du catholicisme comme on admet des évidences d'un autre ordre, c'est ce qu'il sera difficile de savoir jamais.

Au point de vue des théologiens, la volonté de croire suffit sans aucun doute, puisque la foi est une obligation. N'avons-nous pas vu d'ailleurs des philosophes spiritualistes, mal à l'aise sur le petit rocher de la certitude et près d'être submergés par la marée montante du doute, inventer qu'en dernière analyse la croyance était un acte de volonté ? Huysmans avait été

soucieux au reste d'expliquer son aventure d'âme à quelques amis, plus familièrement, plus intimement, et telle qu'il s'imaginait l'avoir vécue. Il écrivit pour eux une préface tirée à peu d'exemplaires destinée à une nouvelle édition d'*A Rebours*; en voici, d'après *le Temps*, la conclusion :

Je n'ai pas été élevé dans les écoles congréganistes, mais bien dans un lycée ; je n'ai jamais été pieux dans ma jeunesse, et le côté de souvenir d'enfance, de première communion, d'éducation qui tient si souvent une grande place dans la conversion, n'en a tenu aucune dans la mienne. Et ce qui complique encore la difficulté et déroute toute analyse, c'est que, lorsque j'écrivis *A Rebours*, je ne mettais pas les pieds dans une église, je ne connaissais aucun catholique pratiquant, aucun prêtre ; je n'éprouvais aucune touche divine m'incitant à me diriger vers l'Église ; je vivais dans mon auge, tranquille ; il me semblait naturel de satisfaire les foucades de mes sens, et la pensée ne me venait même pas que ce genre de tournoi fût défendu.

A Rebours a paru en 1884 et je suis parti pour me convertir dans une Trappe, en 1892 ; près de huit années se sont écoulées avant que les semailles de ce livre aient levé ; mettons deux années, trois même, d'un travail de la Grâce, sourd, têtu, parfois sensible ; il n'en resterait pas moins cinq ans pendant lesquels je ne me souviens d'avoir éprouvé aucune velléité catholique, aucun regret de la vie que je menais, aucun désir de la renverser. Pourquoi, comment ai-je été aiguillé sur une voie perdue alors pour moi dans la nuit? Je suis absolument incapable de le dire ; rien, sinon des ascendances de béguinages et de cloîtres, des prières de famille hollandaise très fervente et que j'ai d'ailleurs à peine connue, n'expliquera la parfaite inconscience du dernier cri, l'appel religieux de la dernière page de *A Rebours*.

Oui, je sais bien, il y a des gens très forts qui tracent des plans, organisent d'avance des itinéraires d'existence et les suivent ; il est même entendu, si je ne me trompe, qu'avec de la volonté on arrive à tout ; je veux bien le croire, mais, moi, je le confesse, je n'ai jamais été ni un homme tenace, ni un auteur madré. Ma vie et ma littérature ont une part de passivité, d'insu, de direction hors de moi très certaine.

La Providence me fut miséricordieuse et la Vierge me fut bonne. Je me suis borné à ne pas les contre-carrer lorsqu'elles attestaient leurs intentions ; j'ai simplement obéi ; j'ai été mené par ce qu'on appelle « les voies extraordinaires » ; si quelqu'un peut avoir la certitude du néant qu'il serait, sans l'aide de Dieu, c'est moi.

De ces aveux mêmes il ressort que M. Huysmans fut un

ndifférent, plutôt qu'un incrédule conscient. Et dès lors s'explique plus facilement le passage à la discipline catholique qu'il a pris de bonne foi pour une conversion. A chercher uniquement dans son œuvre publiée, il n'est pas difficile de noter toutes les tendances qui, de tout temps, portèrent Huysmans vers le catholicisme. Cette horreur de l'époque où l'on vit, compliquée de la croyance naïve que les époques antérieures valaient mieux, c'est ce qu'on appelle en langage chrétien le mépris du siècle. La haine de la nature, occasion perpétuelle du péché, Huysmans l'avait connue avant de penser au péché; il n'eut pas d'effort à faire pour l'acquérir, c'est l'*antiphysis* du moyen âge. Est-ce que la bibliothèque de des Esseintes n'est pas garnie des Pères de l'Eglise latine, de presque tout le latin bégayant et incertain des cloîtres? Et ce maladif, qui d'instinct se complaisait déjà aux splendeurs du plain chant, n'avait-il pas été « saisi et courbé par un irrésistible souffle, alors que le *Christus factus est* du chant grégorien s'élevait dans la nef dont les piliers tremblaient parmi les mobiles succès des encensoirs, ou que le faux-bourdon du *De profondis* gémissait lugubre de même qu'un sanglot contenu, poignant ainsi qu'un appel désespéré de l'humanité pleurant la destinée mortelle, implorant la miséricorde attendrie de son sauveur! » De la part d'un homme qui n'imagine point, ce sont là des sensations ressenties, et dès lors pourquoi parler de *la parfaite inconscience* du dernier cri, de l'appel religieux de la dernière page d' *A Rebours?* N'était-ce pas l'auteur encore plus que son maladif héros qui voulait, dans la nuit d'une existence sans but, rallumer les consolants fanaux du vieil espoir?

Et que dire de *Là-Bas*, où apparaît pour la première fois ce Durtal que nous suivrons jusque dans *l'Oblat?* Celui-là ne se plaît que dans les tours d'une église, devant le catholique pot au feu d'un vieux sonneur de cloches breton et de sa femme, il croit presque, s'il n'y croit tout à fait, aux pratiques de l'envoûtement, il célèbre la blanche splendeur de l'âme du moyen-âge, et quand l'hostie souillée roule parmi les stupres d'une messe démoniaque, ce n'est pas l'homme bien élevé qui est écœuré par cette malpropreté, c'est bien le croyant qui est révolté par le sacrilège.

Il n'aimait point la femme, sinon comme moyen de satisfaire

les foucades de ses sens ; s'il rêva d'un foyer, ce ne fut jamais que pour échapper à la dangereuse chimie des gargotes ; nulle lueur d'humaine tendresse n'apparaît dans son œuvre. Qui l'éloigne du cloître, sinon la crainte des austérités ? Qui le retient des habitudes chrétiennes, sinon l'entraînement persistant des voluptés sensuelles? Décemment il ne peut passer et repasser sans cesse du cabinet de toilette de Florence à la chapelle des bénédictines de la rue Monsieur. Qu'il ait le courage de renoncer à ces amusements, et le voici mûr pour le confessionnal. Mais s'éloigne-t-il des tentations charnelles ou les tentations charnelles s'éloignent-elles de lui ? Délicate question à poser à un quinquagénaire.

Dès lors l'avisé prêtre qui le conduit n'a plus qu'à le pousser, à faire violence à l'inertie qui l'arrête au moment de la décision à prendre. Mais si nous voyons tout ce qui le prédisposait à la vie catholique, le phénomène intellectuel, l'acquisition de la croyance, échappe à l'analyse. Un apologiste orthodoxe pourrait proposer en exemple la conversion de Durtal. Il semble bien qu'elle soit un effet de la grâce, un bienfait du sacrement. Elle s'opère dans l'âme du pénitent qui est venu à la Trappe chercher l'absolution de ses fautes ; elle s'opère conséquemment à son désir et à ses prières, mais par la volonté de Dieu, sans que nous puissions lui reconnaître des raisons humaines, des raisons logiques. Il y a plus. L'auteur nous dépeint, en quelques pages, les plus tragiques et les plus belles d'*En Route*, les nuits d'épreuves où le Maudit tente de ressaisir l'âme qui va lui échapper. Après tous les phantasmes sensuels, les exténuantes illusions de la chair, vient la tentation de l'esprit. Nettement, parmi toutes les raisons de ne pas croire, l'auteur choisit la plus perceptible aux âmes les plus simples, la plus insoluble aux esprits les plus subtils, l'impossibilité morale. Le Mauvais lui représente l'iniquité fondamentale qui fait de l'édifice chrétien la plus monstrueuse conception d'injustice et de férocité qui ait jamais été échafaudée pour expliquer l'illogisme de la fatalité. Et très loyalement, Durtal reconnaît qu'il ne trouve aucune ébauche de réponse, il n'a d'autre échappatoire que de fuir la discussion avec le Malin, entendez avec la partie raisonnante de son être, et de se réfugier dans la prière, c'est-à-dire de s'abandonner sans réserve à la partie sentimentale.

Durtal n'est pas un converti, parce qu'il n'a jamais été un incrédule réfléchi et volontaire. C'est un homme élevé dans la religion catholique, que l'indifférence et surtout la vie sensuelle en ont éloigné, et qu'à un âge critique la haine de la vie contemporaine, le dégoût ou le regret des plaisirs charnels, le besoin de donner un but et une règle à une vie désemplie, la séduction artistique du culte ramènent à une croyance qu'il se proclame à lui-même sincère, et qui l'est, de par sa volonté. Ainsi le cas Durtal s'explique sans peine; mais l'essentiel et l'aigu du problème est éludé.

Observez d'ailleurs que par sa prétendue conversion, Durtal n'est nullement changé. Nous aurions voulu voir comment la grâce qui fait un chrétien relève ce chrétien au-dessus de la condition humaine, l'exalte, le fortifie et le console. Nous ne voyons rien de semblable. Durtal, sauvé des débauches, conforté par le sacrement fréquemment reçu, est aussi misanthrope, aussi chagrin, aussi las de corps et d'âme. Le monotone ennui de vivre, qui s'était mis en chemin avec lui dès sa jeunesse, est toujours son morose et fidèle compagnon. Il ne supporte l'existence que parmi des êtres d'exception, et la charité ne fait pas ses yeux moins clairvoyants aux défauts et aux travers de ses frères en Jésus-Christ. De la religion qu'il a reconquise, il ne goûte vraiment que les munificences extérieures et esthétiques, celles qui étaient déjà perceptibles à l'incroyant. Quand il veut aller plus loin, traduire une émotion d'âme, évoquer les joies mystiques de la possession divine, il est obligé de transcrire les vieux livres des visionnaires. Il les a beaucoup lus et, fidèle à sa méthode, il observe leurs imaginations comme des faits. Il se documente sur les mystiques, en bon naturaliste de 1880, comme sur les brocheuses. Il inclinera sa loupe sur les stigmates de la sœur Emmerich avec une application consciencieuse, comme jadis sur les bleus dont Anatole marbrait le dos de Céline Vatard.

Le procédé se fait insupportable dans *la Cathédrale*, le seul de ses livres qui soit véritablement indigeste et lassant. Si c'était un traité de symbolique religieuse combinant l'architecture, le statuaire, la flore et d'autres catégories encore, il ne serait pas bon, parce que les divers sujets ne sont pas traités avec un ordre suffisant ni une méthode assez nette. Comme roman,

c'est-à-dire comme contribution à l'analyse psychique de Durtal, il contient à peine quelques bribes.

Sans atteindre à l'intérêt qu'offre le combat moral dépeint dans *En route*, *la Vie de Sainte Lidwinne* présente une certaine beauté sombre, comme celle de ces tableaux de supplices où se complaisait des Esseintes. Mais pour découvrir un sens à cette suite lugubre de souffrances, il faut admettre la doctrine de la réversibilité des mérites et de la substitution expiatoire.

C'est la plus pure essence de l'orthodoxie catholique. Mais combien de croyants y songent aujourd'hui ? Quand, au lendemain de l'incendie du bazar de la charité, le P. Ollivier osa faire allusion à ce dogme, devant les premiers personnages de la République dont le vent de l'esprit nouveau courbait alors les têtes vers les autels, les catholiques mêmes jugèrent son discours indiscret et suranné. A plus forte raison, aux non-croyants, l'exposé minutieux des obscures souffrances d'une misérable créature paraît lassant et inutilement pénible. D'autre part, les miracles qui s'entassent dans le récit nous choquent, parce que Huysmans, qui faisait profession d'y croire, n'a pas pris la peine de donner à son récit la couleur mythique et légendaire qui nous permettrait d'y voir des faits tout simples, sans nous en étonner davantage que d'entendre parler le cheval du petit roi de Galice ou le cerf de Saint-Jean l'Hospitalier.

Beaucoup plus attachant, parce que plus près de nous et plus dans les dons de l'écrivain, est *l'Oblat*. Nous y retrouvons Durtal pareil à lui-même et une quantité de personnages accessoires d'un relief remarquable. On y raconte la vie de Durtal à l'ombre de l'abbaye bénédictine. Durtal n'est pas beaucoup plus indulgent pour les catholiques de son temps qu'il ne l'était pour les mécréants. Quant aux bénédictins, avec lesquels il vécut, il paraît, dans les portraits qu'il en fait, avoir été tenu à bien des réticences. Sans doute il répugne à sa délicatesse de montrer ces hôtes sous un jour défavorable : ainsi à côté de leurs vertus, il ne nota que certains travers ou quelques ridicules, mais on sent tout de même que la séparation nécessitée par l'exil arrive à temps. Chose étrange, c'est dans ce livre qu'on sent peut-être le plus d'émotion. Mais cette émotion est purement humaine; elle n'a rien de mystique. Quand les religieux s'arrachent, par un effort douloureux, aux monastères où les retenaient toutes les

Tendresses de l'habitude, Huysmans a su trouver des paroles touchantes. Mais les regrets qu'ils éprouvent n'ont rien de monastiques, ils sont même contraires à l'esprit religieux. Le religieux qui ne doit rien posséder ne doit s'attacher à rien. Et il n'est pas d'exil pour lui, pas plus qu'il n'a d'autre patrie que la patrie céleste, et, comme le disait à Durtal l'abbé Gevrésin avec un souriant dédain de tout chauvinisme : « La patrie, c'est où je prie bien. »

Je ne sais pas si les livres chrétiens de J.-K. Huysmans plairont pleinement à la majorité des catholiques et surtout au clergé. S'ils leur déplaisent, ce ne sera pas pour les vérités qu'il leur dit. Et pourtant il y en a de dures.

De l'état de décomposition où nous sommes, dit Durtal à la fin de *l'Oblat*, prenez-vous-en surtout aux évêques, au clergé, aux fidèles, à tous les catholiques, en un mot. Les évêques, je n'en parle pas ; à part les anciens nommés en des temps meilleurs, les autres ont été, pour la plupart, apprivoisés et chaponnés dans les cages des cultes ; quant au clergé, il tourne au rationalisme ou alors il se révèle d'une ignorance et d'un laisser-aller qui désolent... Les fidèles, eux, ils ont poussé à la roue et aidé à faire du catholicisme ce qu'il est devenu, ce quelque chose d'émasculé, de mol, cette espèce de courtage de prières et de mercuriale d'oraison, cette sorte de sainte tombola où l'on brocante des grâces, en insérant des papiers et des sous dans des troncs scellés sous des statues de saints.

Voici qui n'est pas déjà très aimable. Mais ce que les catholiques ne pardonneront pas à Huysmans, c'est la forme, moins encore que le fond. Il a parlé des choses de la religion avec le même vocabulaire qui lui servait pour décrire les inquiétudes culinaires de M. Folantin : il n'a pas étendu sur son style une couche de cette poussière grisâtre chère aux écrivains bien pensants ; il en résulte parfois de singulières dissonnances où la forme a l'air de se moquer de la pensée. Ecoutez plutôt. Dieu fait un constant miracle pour le corps de Litwinne suppliciée par la maladie :

De ce corps en charpie qu'il dispensait de toutes les exigences qui rendent les pauvres alités si honteux, il voulut qu'il émanât toujours un relent exquis de coques et d'épices du Levant, une fragrance à la fois énergique et douillette, quelque chose comme un fumet bien biblique de cinnamome, et bien hollandais, de cannelle.

Verlaine, qui avait écrit des vers amoureux, a pu trouver

pour la vierge de belles prières tendres qui adorent comme on caresse.

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie...

Huysmans ne trouve que cette invocation touchante qui par hasard se condense ainsi en un alexandrin : Pardonnez, Sainte Vierge, au salaud que je suis! » Les catholiques, et Durtal le leur reproche amèrement, les catholiques voient avec défiance les écrivains nés, les écrivains de race qui se rangent à l'ombre de la croix. Les catholiques n'ont pas bien tort. Quand Baudelaire écrit les *Litanies de Satan*, quand Villiers de l'Isle-Adam, par la voix de Tribulat Bonhomet, répond à Dieu qui lui demande : — « Quand jetterez-vous le masque? — Mais après vous, Seigneur! » Quand Barbey d'Aurevilly oppose au sentiment divin un sentiment humain comme l'amour paternel du Prêtre marié, et décrit un athée de cette envergure, les catholiques judicieux estiment que ce sont des alliés compromettants.

Mais tous les amis de la belle prose française se féliciteront que Huysmans ait gardé, pour décrire les combats intérieurs de Durtal la langue colorée et précise qui éclaira d'une lumière saisissante les fantaisies maladives de des Esseintes, ou fit saillir avec un tel relief les caprices fâcheux de Gilles de Rais. Qu'il ait erré ou non dans ses spéculations métaphysiques, nous devons constater sa parfaite orthodoxie littéraire. Il est d'autres convertis dont on ne pourrait en dire autant. Mais il eut tort peut-être de rechercher dans la vie autre chose que la satisfaction d'être un bon écrivain. C'est la seule ambition qui ne l'aurait pas déçu.

MARCEL COLLIÈRE.

POÈMES

ORPHICA

I

La clarté du printemps frémit dans les feuillages,
L'azur est parsemé de molles formes blanches :
C'est un léger matin qui mêle ses nuages
Et son soleil aux branches.

Je vais par les sentiers traversés d'un rayon.
Et, tout à coup, voici que, dans le vert jardin,
Où m'accompagnaient seuls et mon Dante et Platon
M'entoure un jeune essaim.

C'est vous que j'attendais, belle troupe ingénue.
Il suffit pour trouver des chants, que je vous voie ;
Ma tendresse vous est depuis longtemps connue ;
Venez, ma pure joie.

Enivrés de l'éclat du matin enchanté,
Formons un groupe errant, de liens d'or uni,
Vous recevant les dons de ma maturité,
Moi par vous rajeuni.

Je vous prodiguerai mon intime richesse,
Ma raison parlera la langue de la Lyre.
Afin de mieux charmer il faut que la Sagesse
Ait un divin délire.

Je dis, et cependant que s'élève ma voix,
Comme la voix orphique aux âges primitifs,
Sur mes pas empressés, les yeux clairs, je les vois
Ardemment attentifs.

Si le temps qui flétrit et qui métamorphose
Doit emporter jamais cette candeur que j'aime,
Ah! leurs âmes du moins garderont quelque chose
Des germes que j'y sème.

Mais toi, parmi le chœur de ces adolescents
Que ma lyrique main voudrait tous couronner,
Tu te dresses plus fier, et sur ton front je sens
De grands destins planer.

Parfois ton âme y songe, et, sur ton pur visage,
Qui, déjà méditant, prend des teintes moins vives,
S'unissent doucement les grâces de ton âge
Et les vertus pensives.

II

Toi que je mène à la lumière,
Toi que, tremblant dans ton émoi,
J'ai choisi, pour verser en toi mon âme entière,
Coule tes jours auprès de moi.

Ma vie, hélas! fut traversée
Par toutes les grandes douleurs :
Sache y mêler enfin des fleurs;
Bannis l'ombre, de ma pensée.

Ah! combien il me reste à dire
Avant que tombe, abandonnée
Par mes doigts défaillants, la Lyre!

Ce sera donc ta destinée
D'inspirer celui qui t'inspire.

Tire de moi des nombres d'or,
Inentendus encor.

Oui, qu'un flot de nouvelle sève
Coure en mes veines rajeunies ;
Que je commence un plus grand rêve,
Oublieux des vieilles nénies ;
Que mon vol, avec toi m'élève
Aux éternelles harmonies.

Que ta gaîté pure et sonore
Me refasse un sang vif et beau ;
Que je rallume à ton aurore,
Plus clair qu'autrefois, mon flambeau ;
Et que le feu qui me dévore
Ne redoute pas le tombeau.

Rends sublime avant son automne
Le poète qui te couronne.

Et si demain s'éteint ma vie,
Pense, pense à mon âme amie !
Viens au bord de ma pierre
Tumulaire
Appuyer ta mélancolie,
Ou pleurer longuement comme un jeune Génie
Funéraire.

Florence, juillet 1906.

★

ASISIUM

I

Dans ce jour qui finit comme tous les beaux jours,
Tandis que de grands bœufs, aux fronts cornus et lourds
S'en reviennent, suivis par leur pâtre tranquille,
Le poète, tout seul, retourne vers la ville.
Mais avant que son pas ait rejoint les maisons,
Il égare sa vue aux lointains horizons.
Il laisse sa pensée errer, lente et sereine,
Des collines sans fin à l'idyllique plaine.
Sous la lumière d'or de l'astre qui descend,
Son esprit s'élargit ; il sourit au passant :
Il regarde, le long du sentier qui serpente,
Les calmes oliviers grimper de pente en pente.
Il a tout oublié des maux longtemps soufferts :
Son âme est rayonnante ainsi que l'Univers.
Pour l'élever plus haut que toute créature,
De ton verbe éloquent tu lui parles, Nature.
Devant cet orbe en feu, disparaissant là-bas,
Il rêve d'un soleil qui ne se couche pas,
Et doucement, avant que la clarté ne meure,
Il bénit et l'espace et la saison et l'heure.

II

O ville où le passé gravement se prolonge,
Et qui sembles dormir sous son fardeau pesant,
S'il est d'autres cités pour éveiller le songe,
Toi, tu parles au cœur, d'un plus profond accent.

Bien des jours ont coulé depuis que, solitaire,
Je parcours, pèlerin qui ne s'en ira plus,
Tes chemins dont la paix conseille de se taire,
Dans l'oubli des désirs et des soins superflus.

Devant tes horizons, pour moi mélancoliques,
Même quand le matin les remplit de clarté,
L'âme peut s'attarder à ses propres reliques
Et comparer le temps avec l'éternité.

Parfois, lointain rappel d'un monde qui s'enfièvre
Et continue un bruit que j'ai trouvé trop vain,
Du bord de tes sentiers où va broutant la chèvre,
Je vois passer là-bas, sous sa fumée, un train.

Qu'il ne me tente pas d'inutiles voyages :
Il suffit, calme Assise, à ton hôte pensif,
D'admirer tes coteaux pleins d'oliviers sauvages,
Que, par endroits domine, obscur et sobre, un if.

Je le sais bien, tous ceux dont le rêve est frivole,
Et qui n'entendent pas la voix de tes vieux murs,
Prompts toujours à l'ennui, t'appellent nécropole :
Pour ton repos, ces cœurs ne sont pas assez mûrs.

Garde-moi, garde-moi parmi tes sépultures
Et tes anciens palais, l'hiver en proie aux vents,
Car je suis incliné par ce temps plein d'injures
A préférer les morts, chère Assise, aux vivants.

LOUIS LE CARDONNEL.

UNE LOI
DE CONSTANCE INTELLECTUELLE

(*Suite* [1])

IV

Un des endroits du monde les plus négligés, les plus inconnus, c'est le Musée de Saint-Germain; c'est pourtant aussi un des endroits du monde dont la contemplation peut donner la plus forte émotion intellectuelle. Par pitié pour la sottise publique et en même temps par ruse, par une ruse très heureuse, ses fondateurs l'ont appelé Musée des Antiquités Nationales. On ne lui ménagea pas trop, grâce à ce subterfuge patriotique, les fonds nécessaires; des hommes habiles y ont passé et y demeurent encore; ses collections sont parfaitement classées et M. Salomon Reinach les a décrites avec soin; le cadre est beau, avec une certaine somptuosité sobre. C'est une merveille, et cette merveille, quand on la fixe un certain temps, révèle aux yeux enivrés des abîmes de merveilles. Ceux qui doutent de mon idée et qui ne croient pas à la possibilité d'établir une loi de constance intellectuelle, qu'ils aillent passer une journée, une seule journée, dans ces salles où des vitrines ne recèlent autre chose que des cailloux, des os retaillés, des morceaux de terre cuite et d'informes déchets. Ayant appris la langue dans laquelle parlent ces symboles, ils comprendront, éclairés soudain, que le génie qui balbutie dans ces pierres est le même, et d'égal degré, que celui qui calcule aux Arts et Métiers ou qui chante au Louvre.

L'histoire de la période la plus passionnante de l'humanité est là, écrite au jour le jour par l'humanité elle-même. Ce sont des archives d'une vérité naïve, traces d'une vie dont chaque geste préparait, dans l'humilité des cavernes, l'orgueil de nos gestes futurs.

On entre, on monte au premier étage. Voici le premier

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 238.

strate. Boucher de Perthes, du fond, contemple son œuvre. C'est e Cuvier de la préhistoire occidentale. Il faut connaître le nom le cet homme, qui a ruiné sans rémission toutes les bibles, le our qu'il comprit, lui le premier, que les « langues-de-chat » le Saint-Acheul étaient l'œuvre d'un travail volontaire. Bou-her de Perthes avait commencé par la littérature. Il y revint, la fin de sa vie, dégoûté des savants officiels et des contra-licteurs pieux. Sa revanche est le Musée de Saint-Germain, lont ses collections formèrent le noyau central; mais cet omme, qui est un des grands génies de la France scientifique, 'a pas encore la place qu'il mérite dans les intelligences et les dmirations (1).

Ses travaux avaient prouvé qu'avant le métal, qui est au euil de l'histoire, qui date d'hier, des civilisations d'une durée inappréciable s'étaient étendues sur l'Europe et proba-blement sur toute la terre. On voyait les traces de l'humanité reculées vers un lointain quasi incommensurable et du même coup, spectacle dont on n'a pas encore tiré de philosophie, certaines parties du génie humain atteindre, à ses origines mêmes, je ne sais quelle perfection. Aucun artiste d'aujour-d'hui, avec un os pour planche et un silex pour pointe, ni même avec nos moyens perfectionnés, ne pourrait donner du renne une image plus vivante que celle dont l'original est au musée de Constance ; elle a été gravée sur un os de renne par une main de l'âge de la pierre taillée, la même ou une autre qui grava aussi des mammouths, des chevaux, des bœufs, les hommes. Nous sommes, avec cette image, parmi la période glaciaire, au moment d'une de ses extensions les plus basses. Les glaciers couvrent tout le nord de l'Europe, descendent sur nous selon une ligne allant de Londres à Vienne, un peu au-dessus. La Suisse et toutes les régions montagneuses sont également envahies. M. de Lapparent fait coïncider la plus ancienne industrie humaine, l'industrie chelléenne, caractéri-sée par le « coup de poing » en forme d'amande, avec la der-nière période interglaciaire. La faune est chaude : ce sont de gigantesques éléphants, rhinocéros et hippopotames. Puis, le

(1) Boucher de Perthes a raconté l'histoire de ses découvertes successives dans s trois volumes qui portent ce titre modeste : *Antiquités celtiques et antédilu-iennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine* ; Paris, 1864, vol. in-8.

climat se refroidit et voici, avec les « langues de chat » de Saint-Acheul, le rhinocéros laineux et bientôt le mammouth ; le froid augmente encore et voici, avec le renne, sa preuve, les élégants silex lancéolés des fabriques moustériennes, puis les « feuilles de laurier » de Solutré et enfin la civilisation magdalénienne, où les outils de pierre taillée se mêlent aux bois et aux ivoires sculptés ou gravés, aux jaspes travaillés, aux menus instruments du ménage, perçoirs, aiguilles en os avec chas, bibelots sculptés, telle cette petite femme nue en stéarite trouvée près de Menton. M. S. Reinach (1) a bien dit qu'ici nous touchons à une civilisation supérieure : et pourtant nous ne sommes qu'à la veille de la pierre polie ; nous sommes dans les ténèbres des temps géologiques !

Ici, une question se pose, celle de l'homme tertiaire ou plutôt, pour employer la nouvelle langue géologique, celle de l'homme antérieur au pléistocène. La méthode par laquelle M. Quinton a prouvé l'antériorité de l'homme sur la plupart des mammifères est hors de cause, étant inattaquable. Il s'agit de la méthode de Boucher de Perthes, qui est celle de l'investigation géologique. En 1867, l'abbé Bourgeois crut constater sur des silex recueillis dans un terrain miocène, à Thenay, des traces d'un travail humain. Ces silex sont fort petits et presque toutes les traces de travail, fort douteuses. J'ai examiné la vitrine avec beaucoup de soin et je crois que le doute est, en effet, des plus légitimes, surtout depuis les éolithes artificiels obtenus par M. Marcelin Boule (2) ; je n'oserais même plus demander grâce pour un des fragments qui m'avait frappé tout d'abord, une pointe de hache du type allongé rappelant le genre de Saint-Acheul (3). L'abbé Bourgeois n'est probablement pas destiné au rôle de précurseur. On ne rira plus de lui, cependant, quand la science officielle, éclairée par d'autre moyens moins contestables, enseignera l'homme miocène, l'homme contemporain du dinothérium ! D'ailleurs la question d'un certain travail de l'homme à l'époque médiane du tertiaire et celle de son existence à la même époque, ou même à une époque plus ancienne, sont deux questions. D'une part, l'homme intelligent peut avoir existé et n'avoir pas

(1) *Catalogue du Musée de Saint-Germain*, p. 57.
(2) Voyez plus haut, § III.
(3) *Catalogue du Musée de Saint-Germain*, p. 51.

xercé son activité sur des matières durables; il peut égale-
nent avoir existé, sans avoir été encore en état d'exercer une
ctivité originale. De plus, l'homme n'a pas été nécessairement
l'origine l'homme intelligent; son intelligence ôtée, l'homme
lanc d'aujourd'hui n'en serait ni plus ni moins homme, au
oint de vue biologique. Tout ce que l'on peut dire, et cela
, il est vrai, une valeur certaine, c'est que l'homme, animal
ropical, s'il a pu vivre sans l'intelligence antérieurement
ux périodes glaciaires, il n'a pu traverser ces périodes que
râce à son activité intellectuelle. Merveilleuse occasion pour
nventer le feu! Cette invention remonte donc, très probable-
nent, aux premières manifestations froides qui caractérisent le
ébut du pliocène. L'absence de preuves, en ces matières, ne
rouve rien. S'il fallait s'en tenir, pour établir les enchaîne-
nents du monde animal, aux espèces que nous connaissons
ossiles, que de trous! L'origine de l'homme est obscure;
lle ne l'est pas plus que l'origine générale des mammifères.
our débrouiller ces questions, il n'est pas défendu de
ompter sur la trouvaille; mais il est plus sage, peut-être, de
ompter sur le raisonnement scientifique.

Je ne sors pas du sujet que j'expose. La primitivité du génie
le l'homme étant établie, il est permis de rechercher quelle
ut la cause de l'explosion de ce génie; M. de Lapparent, dans
es tableaux géologiques, qualifie ainsi l'époque tertiaire (1) :
« Règne des mammifères. » Or, l'homme étant un mammifère,
e comprends l'homme dans ce règne, par la simple raison
ue, depuis cette époque, le monde mammifère, et même,
'est encore M. de Lapparent qui parle, « le monde organique,
e s'est enrichi d'aucune espèce nouvelle (2) ». M. de Lappa-
ent, il est vrai, fait exception pour l'homme, qui aurait pa-
iemment attendu le pleistocène, moment géologique qui est
oujours le nôtre. Une telle exception est tellement injustifia-
le que la réserve de l'éminent géologue semble d'ordre pure-
ment théologique. Passons donc. A la fin du pliocène, tous les
mammifères actuels existent et prospèrent; ils ont même
atteint leur plus haut point de prospérité, puisqu'ils renfer-
maient à ce moment environ un millier d'espèces de plus que
maintenant. La température du globe, très uniforme, est éga-

(1) Les quatre premières divisions du tertiaire.
(2) *Abrégé de Géologie*, 1907, p. 375.

lement très élevée. L'homme, ainsi que son ordre tout entier, les primates, y vit avec la plus grande aisance. Il est, jusque dans nos régions, le commensal du rhinocéros et de l'éléphant, il s'ébat parmi les palmiers, et les camphriers qui fleurissent à la latitude du lac de Constance. Mais voici que la température, vers le début du pléistocène, se refroidit. Beaucoup de grands mammifères herbivores s'éteignent; d'autres émigrent vers le sud; d'autres encore subissent une modification heureuse dans leurs téguments; leur peau se couvre de laine, de poils épais : c'est alors qu'apparaissent le mammouth à la longue toison et le rhinocéros laineux. Les races humaines établies dans nos régions auraient pu subir pareil sort. Elles auraient pu : 1° disparaître ; 2° émigrer ; 3° se travestir en ours. Rien de tout cela n'est arrivé. L'homme fut sauvé par un autre moyen : il acquit l'intelligence. De là l'invention du feu, des vêtements, des maisons, au moins sous leur forme primitive. De ces trois inventions, celles du feu, comme je l'ai déjà expliqué, est l'invention capitale. C'est celle qui a permis toutes les autres, en supprimant les hivers, en doublant les heures, en créant le loisir. Ayant trouvé cela, l'homme se haussait du même coup au niveau des espèces mammifères venues après lui sur le globe et capables, par conséquent (1), de maintenir une température intérieure plus élevée que lui-même. Les autres primates furent astreints à la seconde condition de vie : ils descendirent vers l'équateur, allèrent chercher sous les tropiques la seule vie que puisse vivre un primate sans intelligence.

La cause du génie de l'homme est donc une cause purement physique et cette cause s'est produite parce que, précisément, il était un des premiers nés parmi les mammifères. Rien cependant ne permet de dire que l'intelligence n'aurait pu tomber sur une espèce plus récente, et rien ne permet de dire, comme je l'ai exprimé à la fin de *la Physique de l'amour*, que le miracle humain ne se reproduira pas un jour ou l'autre. L'hypothèse d'une nouvelle espèce animale douée d'intelligence n'est pas anti-philosophique. L'humanité actuelle, d'ailleurs, surtout dans ses races les plus civilisées, ne semble se maintenir qu'à force d'artifices. Déjà, les excitants lui sont nécessaires, et ces excitants nécessaires lui sont en

(1) Quinton, *l'Eau de mer milieu organique*, p. 433.

même temps dangereux. L'intelligence, d'autre part, cultivée à l'excès, transforme la vie réelle en vie de représentation. L'homme civilisé ne vit plus sa vie, il vit une vie factice, une vie apprise, soumise beaucoup moins aux choses qu'à l'idée qu'il se fait des choses. En un certain sens, l'homme très civilisé est en dehors de la nature ou n'y touche plus qu'à regret ; d'autres fois, l'apparence de ses forces doublée ou décuplée par l'imagination qu'il s'en fait, son usage des besoins dépasse immensément la nécessité. De là deux causes de faiblesse progressive : le non-usage ou l'usage immodéré des instruments physiques de la vie physique. Mais, victime des moyens artificiels par lesquels il a prolongé l'existence de son espèce, l'homme peut se dire qu'il a créé un monde parmi les mondes et une espèce surnaturelle parmi les cent mille espèces naturelles qui vivent ou qui ont vécu sur la terre.

V

La logique de ces variations nous ramène à l'époque de la pierre polie. Il y a là un stade important de la civilisation humaine ; c'est une ère de perfectionnement, d'épanouissement, qui semble, d'ailleurs, avoir été relativement courte. La température s'est très adoucie dans nos régions. Les saisons se partagent l'année selon le régime que nous connaissons. Les hommes peuvent quitter l'abri des cavernes et se répandre parmi les forêts où, débarrassés de la plupart des grands fauves, les ongulés abondent et prospèrent. Peu à peu les relations familiales s'étendent et deviennent sociales. Une hiérarchie s'établit, qui n'est plus seulement basée sur la force. La religion prend un développement immense et préside à l'une des plus belles inventions humaines, celle du levier. L'homme de la pierre polie commence à croire que les morts ne sont pas morts et il passe le meilleur de son temps à leur élever des monuments funéraires.

L'idée de la survivance des morts implique la croyance à un monde invisible, parmi lequel une hiérarchie analogue à la hiérarchie sociale s'établit. De là, les dieux. Les dieux impliquent les prêtres. Les prêtres sont les intermédiaires entre le monde connu et le monde inconnu. Désormais, l'activité humaine va s'exercer conjointement sur ces deux mondes et,

soit qu'elle cultive de préférence le monde connu ou le monde inconnu, la civilisation va croître ou traîner. Le stade occidental de la pierre polie semble, par son double aspect, donner raison à cette théorie. Sans que l'on puisse bien savoir si elles sont exactement contemporaines, on y distingue deux civilisations fort diverses : la civilisation mégalithique et la civilisation lacustre. La première dépense son génie en efforts singuliers, absurdes même, et pourtant grandioses. La seconde dépense un génie équivalent en mille petites besognes pratiques dont l'ensemble augmentera sensiblement le trésor de l'utilité quotidienne.

La construction des pyramides, l'élévation des obélisques dont l'Égypte était couverte, témoignent du génie architectural et mécanique du peuple qui occupait alors la vallée du Nil. Dresser à Paris une de ces aiguilles de granit fut pour nous un labeur notable, il y a soixante ans, et le serait encore. Nos hardies tours de fer sont, en comparaison des pyramides, de chétifs treillis, et destinés à une durée brève. Considérons maintenant que l'exemple de ces élévations nous a été donné par les contemporains du retrait des derniers grands glaciers. M. de Lapparent évalue à sept ou huit mille ans le laps de temps qui nous sépare de cette période(1); mais M. de Lapparent est biblique. Cependant, il est hors de doute qu'avec l'âge de la pierre que nous verrons lentement pénétrer par la civilisation métallique, nous sommes déjà voisins de l'aurore de l'histoire. Nous n'avions encore aperçu que l'homme : nous entrevoyons l'humanité. Les hommes mégalithiques sont donc des constructeurs et des élévateurs. Ce sont des termites. Ils ne proportionnent pas leurs architectures à leur taille. Ils font grand et ils aspirent à faire haut. A peine émergés sur le sol, à peine sortis de leurs trous, ils se mettent en quête de larges pierres et, soit qu'ils les trouvent à peu près taillées, soit qu'ils les arrachent à la terre ou aux roches, ils les plantent ainsi que des arbres. Il y en avait plus de quatre mille à Carnac, forêt incompréhensible. Parfois sur ces plantations

(1) On a évalué à dix mille ans l'espace écoulé depuis la retraite des glaciers du Niagara. Mais M. de Launay, qui cite ce chiffre (*Histoire de la Terre*, p. 262), le tient pour fort hypothétique. Il serait, à son avis, bien faible. Son évaluation personnelle est énigmatique autant que prudente : quelques dizaines de milliers d'années depuis le début du pléistocène, âge vers le milieu duquel apparaît l'homme paléolithique.

approchées, ils dressent un énorme couvercle : c'est le dolmen de Korcono, c'est celui de Table de César, où les poutres transversales sont multipliées. Cela faisait des chambres, peut-être sépulcrales; cela faisait plutôt des temples où les prêtres apaisaient les dieux, calmaient les morts, exerçaient leurs magies. Le temple grec n'est pas autre chose qu'un dolmen élégant. Parfois la table, au lieu de s'appuyer sur plusieurs supports, est posée en équilibre sur la pointe d'un bloc : du doigt on fait vaciller cette pierre énorme. De lourds fûts se dressent isolés; ce sont les menhirs. Celui de Locmariaquer, tombé et brisé, excite la stupeur. Comment cette énorme stèle de vingt mètres de haut avait-elle pu être érigée et d'abord remuée? « La réponse, dit Salomon Reinach, après M. de Mortillet, je crois, est simple : en y employant un très grand nombre de bras. » Sans doute, mais ce n'est que le quart de la réponse qu'il fallait faire et qui doit se résumer ainsi : « En inventant le levier et la manière de le manier utilement. » Un arbre : voilà l'outil ; le nombre de bras nécessaire : voilà le moteur. Avec ces deux données on peut déterminer la longueur, la grosseur et la force du levier de Locmariaquer et calculer le nombre de paires de bras utiles pour le mettre en œuvre.

Le levier et, sans aucun doute, ses accessoires, le plan incliné et le rouleau, telles sont les conquêtes de la civilisation mégalithique. Elles sont capitales, surtout pour l'avenir, car cette civilisation elle-même n'en a tiré que des effets rudimentaires. Les masses de pierres que ces hommes remuent avec tant d'aisance, ils n'ont pas le goût de les façonner : ce sont des blocs informes que la pluie des siècles seule a lustrés et adoucis. Aucun art, aucune imagination, aucun sens plastique, aucune tentative pour imiter, même grossièrement, les formes naturellement élégantes de la faune ou de la flore. Et ces mêmes hommes, aussi rudes que leurs menhirs ou leurs dolmens, auraient été ceux qui savaient, avec une patience si raffinée, polir jusqu'au miroir leurs outils, leurs armes, leurs instruments, leurs bibelots en silex, en diorite, en basalte, en aphanite, en dolérite, en grès lustré, en serpentine, en jade, en jadéite, en chloromélanite, en fibrolithe, qui arrangeaient ces agréables colliers en perles de callaïs, qui avaient le goût des pendeloques, de coquillages, qui avaient perfectionné la poterie au point de

lui donner des formes et un dessin qui nous agrée encore, qui connaissaient la meule de granit et de grès, et toutes sortes d'instruments raffinés, égrugeoirs, perçoirs, polissoirs à aiguilles? On a peine à le croire et l'on est porté à supposer que la plupart de ces objets étaient des articles d'importation. D'ailleurs, leur matière est très souvent étrangère au terroir où s'érigeaient les dolmens et les tumulus qui les recouvrent. La jadéite, en particulier, et diverses variétés de jade vrai ou de pseudo-jade énumérées plus haut, ne se trouvent pas, semble-t-il, en Europe. Il faut supposer des échanges commerciaux sans que l'on puisse deviner ce que les mégalithiques pouvaient donner en échange. Peut-être que leurs monuments étaient des sanctuaires, dont les desservants exploitaient déjà la foi, ainsi que sont accoutumés les prêtres de tous les pays et de toutes les religions. Ce qui contribue à le faire supposer, c'est que beaucoup des objets trouvés dans les cachettes de l'époque mégalithique sont manifestement des ex-voto, d'exigus simulacres, et que ceux qui auraient pu servir, d'après leur taille et leur matière, sont polis et comme vernis avec un scrupule qui en fait des bibelots de luxe. Les objets usuels sont traités plus sommairement. Aucun, qu'il soit votif ou usuel, ne porte de figures, aucun n'est sculpté. On pense à une prohibition religieuse analogue à celle qui a stérilisé l'art musulman. Mais ces remarques n'ont que peu d'importance pour le sujet principal de cette étude. Elles vont cependant nous conduire vers l'autre aspect de l'âge de la pierre polie, vers la civilisation lacustre.

On l'appelle ainsi parce que nous la connaissons par les débris que nous ont conservés les lacs de la Suisse, de l'Europe centrale, de l'Angleterre et de quelques autres régions, mais rien ne prouve qu'elle ait été uniquement lacustre. Pour ma part, je la considérerais volontiers comme l'exemple particulier d'un état général. Les lacustres sont, dans leur ensemble, plus avancés que les mégalithiques. S'ils forment une race homogène, c'est une race pratique. S'ils sont de races différentes, ils représentent un état d'esprit que l'on peut déjà qualifier d'utilitaire. C'est une réunion de pasteurs, d'agriculteurs, de jardiniers et d'artisans. Les derniers lacustres connaissaient le bronze ; nous ne nous occupons ici que des pre-

iers. Voici l'énumération des vitrines 8 et 11 de la salle IV
u Musée de Saint-Germain (1) :

« Vitrine 8. — Restes de l'industrie des stations lacustres : offe ou feutre en écorce d'arbre ; poids de filets, flotteurs e filets en écorce de pin, hameçons ; filet à grandes mailles n lin et ficelles en lin, filet à mailles serrées, corde en lin ; agments carbonisés d'une toiture de chaume ; agitateur en apin pour faire le beurre ; coquilles de noisettes, graines de amboises et de mûres, de ronce, pommes sauvages et pomes cultivées ayant séché au soleil, épis de blé, pains de seile, pains cuits sur des cailloux rougis, froment carbonisé ; eule à moudre et molette à broyer.

« Vitrine 11. — Restes de l'industrie textile des lacustres : agments de vannerie et de paillassons ; fil de lin carbonisé ; n teillé, non peigné ; pelotons de fil de lin ; tissus en lin carbonisés ; broderie sur tissu de lin. Le dernier spécimen surout est intéressant par l'habileté de main dont il témoigne. »

Cette dernière remarque est très juste. Ces tissus rappellent beaucoup nos étoffes communes. Les femmes lacustres ne devaient pas s'habiller très différemment de nos paysannes des derniers siècles, de celles d'avant la grande machinerie. Sous es galeries de ces frustes chalets couverts de chaume, tout omme les chaumières de Normandie, des jeunes femmes issaient, des jeunes filles brodaient en devisant et en chanant. A d'autres heures, elles décortiquaient les épis, broyaient e grain, épuraient la farine, la pétrissaient, la faisaient cuire ur la pierre brûlante, en attendant le poisson ou le gibier que es hommes allaient rapporter. Mais elles étaient vachères ussi, il fallait traire, il fallait faire le beurre, condiment du ain chaud. Elles étaient jardinières aussi, munies de corbeiles tressées, elles surveillaient le verger, et par les belles jourées, allaient à la cueillette des mûres et des noisettes. Le blé suppose des labours au moins superficiels, la terre écorchée, des défrichements : quelle activité, que de richesses ! Cette civilisation lacustre respire l'abondance, la sécurité, la joie. Elle m'apparaît telle qu'un des âges les plus souriants de notre humanité occidentale (2). Très peu d'armes et beaucoup d'outils,

(1) *Catalogue*, pp. 133-134. Salle IV : *La Gaule avant les métaux.*
(2) Si Jean-Jacques Rousseau avait pu connaître la civilisation lacustre, quel parti n'en aurait-il pas tiré pour sa théorie de l'homme primitif ! Théorie absurde,

de bijoux, d'objets de toilette : voici la scie (en silex, voici le peigne! Les animaux domestiques abondent : bœuf, cochon, chien, chèvre, mouton, cheval; les hommes ont aussi sous la main, en grand nombre, cerfs et chevreuils. Le bois de cerf est la matière ordinaire de leurs outifs les plus délicats.

La civilisation lacustre ne présente aucune trace de préoccupations religieuses, ce qui pourrait expliquer leurs progrès dans l'économie domestique. La vie de ces hommes semble avoir été très laborieuse et très confortable. Ce sont de paisibles fermiers que l'eau, la terre et la forêt comblent de leurs biens. Pas plus que les mégalithiques, ils ne possèdent la moindre curiosité esthétique ; les parures même de leurs femmes sont lourdes et sans grâce : voici une grosse pendeloque en pierre commune. Comme les hommes des dolmens, ils reçoivent de l'extérieur leurs armes de luxe, ces haches polies, en jadéite, en isocrase, en saussurite et, chose singulière, elles sont moins belles et plus mesquines que celles que les étrangers, et sans doute les mêmes, fournissaient aux mégalithiques de notre Occident. On pourrait alors supposer, si les deux civilisations sont contemporaines, que ces objets de luxe étaient apportés en Europe par mer et par l'Ouest. Les plus beaux étaient retenus par les mégalithiques, habitants des côtes, et le résidu seul parvenait aux lacustres de l'Europe centrale. Mais, dans cette hypothèse, la provenance est difficile à fixer. L'Atlantide avait sombré avant la période glaciaire, puisque son plongeon dans l'océan fut la cause même de cette période, selon la théorie de M. de Lapparent, généralement admise. Un cabotage, venant d'Egypte, contournant l'Espagne, desservant les côtes occidentales, descendant vers l'Eu-

sans doute, mais moins qu'on ne le croit maintenant, car il est certain qu'une certaine plénitude de vie a été possible aux temps de la pierre polie et même aux temps de la pierre éclatée. Les civilisations « intellectuelles » ont moins appris aux hommes à jouir de la vie qu'à se faire de la vie des représentations de plus en plus compliquées, de plus en plus « surhumaines », c'est-à-dire inaccessibles. Les notions du divin, de l'idéal, du progrès, seront toujours des appareils à gâcher le bonheur présent en vue d'un bonheur futur, également chimérique pour l'individu et pour l'espèce. On peut cependant les considérer comme des freins. Si le progrès matériel avait marché pendant les dix derniers milliers d'années comme il a marché au dix-neuvième siècle, le monde serait probablement si bien aménagé qu'il serait inhabitable. Et c'est ce qui arrivera, si l'humanité ne retrouve une phase d'ascétisme, ou d'intellectualisme, ou de nirvana religieux qui lui fasse mépriser la mécanique. Ces balancements sont d'ailleurs très vraisemblables, et nous ne savons si l'homme, au lieu de commencer par tailler des cailloux, n'a pas commencé par rêver aux étoiles, tout en grimpant aux arbres.

ope centrale par le Rhin, est ce qui paraît le moins invraisemblable. Avant de risquer cette hypothèse, cependant, il erait bon d'établir une étude des deux civilisations comparées, à la fois plus minutieuse et plus étendue. Quant aux auses de la disparition des arts du dessin et de la sculpture l'époque de la pierre polie, celles que j'en ai indiquées ont loin de me satisfaire pleinement. Mais je n'en trouve as d'autres : d'une part, préoccupations exclusivement religieuses; à côté, préoccupations exclusivement pratiques. Les premiers temps de l'âge du bronze se sont également montrés ort avares d'objets artistiques.

VI

C'est parmi les épaves des stations lacustres que l'on rencontre pour la première fois des grains de blé, du pain; mais toute l'époque de la pierre polie a connu la meule, donc le blé ou le seigle, donc la farine et par conséquent la bouillie et probablement le pain. Ces essais lointains d'une nourriture restée quotidienne dans tout l'Occident ne se considèrent pas sans émotion, non plus que les instruments naïfs qui servaient à a fabriquer. Il y a aussi la question du blé, du seigle, considérés, non plus comme céréales, mais comme graminées, comme triticées. On n'en connaît pas l'origine : nulle part on ne vit jamais ni de blé sauvage, ni de seigle sauvage. Ce mystère est de ceux que les religions auraient exploité, si elles étaient moins ignorantes. Sans la domestication, plusieurs espèces animales auraient disparu, surtout parmi les herbivores; on croit avoir découvert le cheval sauvage, mais on ignore toujours le mouton sauvage. Sans l'homme, le mouton n'aurait peut-être pas vu la fin du pliocène. Le même raisonnement peut s'appliquer à plusieurs céréales. Après leur grande extension miocène, qui favorisa l'expansion des herbivores, les graminées reculèrent, et beaucoup de leurs espèces ont vraisemblement disparu : le blé et le seigle étaient destinés à ne pas survivre au pliocène, si l'homme n'était intervenu. Cette explication a le mérite de supprimer un mystère, et c'est toujours un résultat appréciable.

L'homme domestiqua des animaux, le renne, le cheval et probablement le mouton, dès l'âge de la pierre éclatée. Il ne

semble pas avoir domestiqué des plantes avant l'âge de l pierre polie.

Le blé, qui n'a de valeur qu'en grande quantité, implique l culture. Il est probable, puisque l'espèce ne s'en est pas con servée à l'état libre, que c'était déjà, même à cette époqu reculée, une plante rare. Le désir d'en jouir avec certitud suscita sans doute le premier laboureur. Un coin de terre fu défriché ou ameubli et l'homme, incertain, confia au sol u espoir. Voilà des gestes dans lesquels il y a bien du génie. Il équivalent aux plus beaux mouvements de pensée d'un Lavo sier ou d'un Pasteur, et ils furent d'une utilité plus primor diale, plus élémentaire. On ne sait même pas bien à quoi le comparer. Peut-être qu'il ne faut pas les comparer. Ils son uniques, et leur fécondité fut si prodigieuse qu'elle dépass l'imagination et l'admiration. Oui, cet être qui recueillit un graine et qui la sema, et quoiqu'il ne fît qu'imiter la natur dans les plus permanents de ses mécanismes, cet être livr une bataille et gagna une victoire mémorables entre toutes.

Voyez tout le reste, maintenant : broyer ces grains et le réduire en une farine, même très grossière, y mêler de l'ea pétrir une pâte et la faire cuire, non au feu, mais, exactemen comme aujourd'hui, sur une pierre chauffée au feu. Un mou vement éternel est inventé; on le perfectionnera, mais ce qu' contient d'essentiel ne périra jamais. Ce premier pain san levain, qui s'affina par la suite jusqu'à paraître incorporel est toujours demeuré le pain religieux chez les Parsis, le Hébreux, les chrétiens. Le pain levé, imagination des Egyp tiens, nous semble indispensable; mais on fait avec de l pâte azyme d'excellentes galettes. Le pain préhistoriqu était peut-être fort agréable.

VII

Pendant les deux grandes périodes que nous venons d passer en revue, le génie humain se montre toujours sembla ble à lui-même. La découverte du levier est égale en beauté intellectuelle à celle de l'art de tailler le silex; la domesticatio des animaux, des arbres à fruits et des plantes à graines équi vaut à l'invention du feu; ici, nous avons le premier pain, e là nous avions le premier vêtement; là nous avions le premie dessin, le premier modelage et ici nous avons sous la meule, l

aratte et le peigne. Ainsi les civilisations successives auraient onné le pas tantôt à l'utile, tantôt à l'inutile, au travail ou au eu, au rêve religieux ou à l'invention mécanique. Mais les buts ue poursuit l'homme sont rarement ceux qu'il atteint ; la civiliation marche d'action en réaction ; les volontés aboutissent aux ontagnes d'où elles étaient parties ; les désirs tombent dans s fleuves qui les emportent vers un futur inconnu. En voulant apaiser leurs morts ou leurs dieux, les mégalithiques nventaient la mécanique ; en organisant la vie domestique, les acustres avaient créé une richesse d'où l'art, un jour prochain, llait jaillir.

Et puis, il y a toujours eu l'imprévu, l'irréalisable qui se éalise, le déraisonnable qui devient raison et vérité. La civiisation de la pierre polie atteignait à son épanouissement, ouvrait l'Europe et une partie de l'Afrique et de l'Asie, quand es objets singuliers se répandirent dans le monde. Les traiquants de hachettes en jadéite et en isocrase, de colliers en allaïs, de couteaux en serpentine, colportaient des marteaux, es haches, des aiguilles, des perçoirs d'une matière inconnue, lus dure que la pierre la plus dure. On commençait, quelque art, à travailler le cuivre. C'est un moment solennel dans histoire de l'humanité. Les hommes s'étonnèrent longtemps le cette découverte, presque autant que de celle du feu et, de même que les Grecs imaginèrent Prométhée, les Asiatiques avaient rêvé d'un héros du métal ; quelques-uns de ses traits se retrouvent dans la légende sémitique de Tubalcaïn. On ne sait naturellement rien sur l'invention elle-même. Ce que l'on constate aujourd'hui, d'après les découvertes préhistoriques, était connu de Lucrèce. Il n'y a rien à retrancher de ces trois vers ; on ne peut rien y ajouter :

> Posterius ferri vis est ærisque reperta.
> Et prior æris erat quam ferri cognitus usus,
> Quo facilis magis est natura, et copia major.

« C'est plus tard qu'on trouva le fer et le cuivre, et l'on apprit l'usage du cuivre avant celui du fer, parce que le cuivre est plus facile à traiter et plus abondant (1). »

Presque tous les métaux usuels semblent d'ailleurs avoir été découverts en même temps, ainsi que l'alliage qui a donné son nom à l'époque qui suit celle de la pierre polie, le bronze. Si

(1) Lucrèce, édit. Crouslé, v. 1283.

le cuivre, qui se trouve à l'état natif, a été travaillé d'abord, est certain qu'on ne tarda pas à y mêler l'étain, qui le durci sait ; et si le fer a été connu presque aussitôt, il n'est p moins certain qu'il a été délaissé pour le bronze. C'est que premier fer était médiocre et que le premier bronze, au co traire, était excellent. Les lacustres ont peut-être connu l'éta avant tout autre métal ; ils en décoraient leurs poteries. S'i ne l'ont connu qu'en même temps que le cuivre, ils ne l'o pas tout d'abord utilisé comme alliage. Mais dès que le bron fut inventé, tout le cuivre et tout l'étain passa sans doute à fonte. De là, la rareté des objets en cuivre pur. Ces objet contemporains du silex poli, en sont une imitation servile. serait donc possible d'affirmer que l'usage du cuivre pur précédé l'usage du bronze. Cette chronologie a son impo tance, en ce qu'elle doit permettre de séparer en deux stad la découverte du métal.

Le premier stade n'implique pas la métallurgie propreme dite. Le cuivre, de même que l'or, en d'autres contrées, d'abord traité comme une pierre malléable, selon l'heureu expression de Tylor (1). Mais si le cuivre natif n'était pas tr rare, il n'était pas non plus très commun et on doit suppos qu'à l'époque où on le trouve utilisé en des régions nombre ses et diverses, il provenait de la métallurgie. L'étain en pr venait nécessairement, d'ailleurs ; qui dit bronze, dit mét lurgie. Nous voici, à ce second stade de la découverte du m tal, devant un homme qui considère un caillou singulier, pl lourd et plus brillant que les autres et qui rêve d'en tirer u matière malléable, analogue au cuivre qu'il connaît. Il est bi évident que si des métaux n'eussent pas existé à l'état nat l'homme n'eût pas de sitôt songé à réduire par le charbon cassitérite ou des pyrites. Le cuivre natif fut le guide du pr mier métallurgiste. Le génie est toujours raisonnable ; il utilis le connu pour trouver l'inconnu ; il se sert des contingences, ne les invente pas.

Les anthropologistes ne semblent pas avoir considéré c faits trop anciens avec beaucoup d'attention. Ils expliquent l découvertes primordiales par le hasard. Pour eux, l'homm des temps préhistoriques est une brute qui a eu de la chanc

(1) *Anthropology*, éd. 1904, p. 277.

est qu'ils s'imaginent que les découvertes du génie ont lieu après les méthodes qui naquirent de ces découvertes mêmes. croient que Napoléon raisonnait comme Jomini ; ils croient e Darwin raisonnait comme les darwinistes ; ils croient que scal raisonnait comme les élèves de l'Ecole Centrale. Les éthodes des grands découvreurs leur furent si personnel- qu'elles semblent inexplicables. La pomme de Newton, pendant, est un exemple de ces méthodes, un exemple bon rien pour les chercheurs de seconde main. Voir la fumée onter d'un toit et songer à emprisonner cette fumée et à onter avec elle, voilà un autre exemple des idées du génie. peut avoir de ces à-coup de génie et n'être pas doué d'une ison profonde. Le génie trouve, la raison comprend. Loin e le génie fût rare parmi les hommes anciens, tout montre contraire qu'il y fleurissait avec abondance. Des diverses rmes de l'intelligence, le génie fut peut-être la plus primi- re.

Chauffée avec du charbon de bois, la cassitérite, qui est un oxyde d'étain, abandonne son oxygène et coule : plus ou moins r, l'étain est obtenu. Le hasard a pu donner cela : observer mécanisme, le répéter, le rendre certain, telle fut, dans la remière œuvre métallurgique, la part, encore immense, du nie humain. Les minerais où le cuivre se trouve à l'état de us-oxyde ou de carbonate, comme à Chessy et dans l'Ou- l, se traitent comme la cassitérite. Il en est de même du rbonate et des différents oxydes de fer. La métallurgie pré- storique s'explique donc assez facilement, et on la compren- ait tout à fait bien si l'on pouvait faire abstraction des ter- es scientifiques. L'invention n'a été possible que par l'abon- ance du bois, qui permettait d'obtenir à l'air libre de hautes mpératures. Elle est des plus belles, en soi et par ses con- quences sur le développement de la civilisation : la nôtre, rticulièrement métallique, si elle élevait encore des autels, en devrait-elle pas à ces obscurs et grandioses génies de la réhistoire, le premier fondeur, le premier forgeron?

J'étonnerai beaucoup de lecteurs en disant que les premiers ges de l'humanité constituent la période des grandes inven- ons et que cette période pourrait être considérée comme lose au moment où paraît la première hache de bronze, s'il

ne restait à signaler les origines de l'écriture. C'est très bea
une machine à vapeur, mais, dans l'échelle des œuvres de gén
ce n'est pas plus beau que cette lame de mauvais fer q
martèle un homme nu avec un mauvais marteau de bron
Un acte en engendre un autre, puis un autre, puis un au
encore et le dernier, malgré sa complexité, n'est que la rés
tante logique du premier, résultante peut-être inévitable.
majesté d'un fleuve, à ses bouches, ne doit pas nous fa
mépriser ses sources, humbles mais claires. Ici commen
le ruisseau qui sera les Amazones; ici commence la barre
fer qui sera la « Dreadnought ». L'intelligence humaine
toujours, en son essence, pareille à elle-même.

Au moment où paraît le métal, les hommes possèdent dé
le feu, les vêtements, les outils, les armes, les ustensiles
ménage; ils connaissent la chasse, la pêche, l'élevage, l'ag
culture, le jardinage, le commerce, les arts du dessin et de
parure. Enfin, ils ont quelques idées métaphysiques. Le mé
les a comblés. Ils n'ont vraiment plus qu'à perfectionner l
vie, et tel va être en effet l'effort de l'humanité pendant u
très longue suite de siècles : il n'y aura plus d'invention p
sique capitale avant la découverte de la vapeur, qui crée
machinisme et inaugurera une nouvelle époque dans l'histo
de la civilisation. Nous sommes toujours dans l'âge du mét
mais le milieu du dix-neuvième siècle a vu commencer u
période de cet âge que l'on pourrait appeler l'âge du mé
dynamique, par opposition à la première période qui ser
celle du métal statique.

Ici finit la première partie de cette introduction à l'étu
des civilisations. Il nous faut maintenant chercher les preu
de la loi de constance intellectuelle dans le domaine prop
ment intellectuel.

REMY DE GOURMONT.

LA QUESTION RELIGIEUSE

ENQUÊTE INTERNATIONALE [1]

—

M. Sully-Prudhomme

De l'Académie Française.

La réponse à une pareille question exigerait une préparation que je n'ai ni le loisir ni la force d'entreprendre. Je dois avouer, comme mon confrère Jules Lemaître, que je n'en sais rien. Tout ce que je peux tenter, c'est de définir l'idée religieuse et le sentiment religieux. Peut-être en résultera-t-il quelque indication propre à orienter la réflexion du lecteur qui doute.

La curiosité humaine ne serait pleinement satisfaite que si l'Univers, considéré dans son être et dans les changements qui s'y produisent, était à la fois *expliqué* et *justifié*. Or, spontanément, notre pensée cherche à atteindre l'être, l'objet métaphysique, appelé par les philosophes la substance de l'Univers, soit en nous-mêmes, soit hors de nous : en nous par ce qu'on nomme la conscience ou le sens intime, hors de nous par l'observation et l'expérience au moyen de nos sens. Or, dans l'un et l'autre cas, la nature intime de la substance échappe à nos prises. Aussi les savants se bornent-ils sagement à consulter le témoignage de la conscience et des sens en tant qu'il les renseigne sur les rapports que soutiennent entre elles les causes inconnues des impressions sensibles, des états conscients, rapports qui, généralisés sous le nom de *lois*, constituent la matière des diverses sciences expérimentales, dites positives.

A supposer que l'œuvre des sciences positives fût achevée, c'est-à-dire que les lois découvertes aient été restreintes au moindre nombre possible, ces lois mêmes ne seraient en réalité que des faits très généraux qui demeureraient inexpliqués et

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 236 (33 réponses), 237 (24 réponses) et 238 (24 réponses).

inexplicables par tous les instruments de connaissance dor dispose l'esprit humain. L'humanité est donc condamnée ignorer ce qui, au fond, lui importe le plus de connaître, savoir : l'origine et la fin de l'Univers et partant celles d l'humanité même et comment sera satisfait son besoin de ju tice, de récompense et de réparation. Or, pour la plupart de hommes cette ignorance est intolérable. Ils n'admettent pa l'inconnue résiduelle et irréductible; ils veulent à toute forc expliquer et justifier ce qu'ils ne comprennent pas et ce qu les scandalise. Ils sont donc éminemment prédisposés à croir que cette inconnue, sous le nom de *divinité*, a été révélée l'homme par d'autres voies que celles de la connaissance no male. J'appelle l'idée religieuse, l'idée que ces esprits se fo de cette inconnue révélée, en un mot de la divinité. L'ide religieuse varie selon le degré de culture des croyants; mai en général, la divinité est personnifiée par eux en un ou plu sieurs dieux assimilés à un souverain, à un père, à un jus doués d'une puissance créatrice et ordonnatrice capable satisfaire intégralement la curiosité et la conscience mora des croyants. Quant au sentiment religieux, c'est l'état ps chique générateur de l'idée religieuse, c'est-à-dire le besoin cette satisfaction même. Si ces définitions sont exactes, appert que l'idée religieuse, soumise à une critique de plus e plus éclairée par le progrès des sciences positives, tend exclure l'anthropomorphisme de l'essence divine, et par sui à se transformer, mais que le sentiment religieux étant ine tinguible en tant que besoin moral, cette transformatio n'aboutira jamais à l'anéantissement de l'idée de la divinit Ces vues sont beaucoup trop sommaires, il serait utile de l développer pour les rendre tout à fait intelligibles.

★

M. Edmund Gosse

Homme de lettres (Londres).

Sans aucun doute, les disputes et les agitations relatives au questions religieuses, qui troublent en ce moment toutes le contrées de l'Europe, semblent indiquer un réveil du zèle rel gieux. Mais, à mon avis, cette apparence est illusoire. Dans cha que cas, nous voyons un grand nombre de personnes occupée

tivement à défendre les institutions théologiques, beaucoup entre elles y dépensant une énergie et une ardeur considérables. Mais dans toutes les questions d'activité religieuse, nous vons à nous demander d'abord : Quel est le but final de l'énergie dépensée? Si ce but est politique ou social, ou même philanthropique, son véritable caractère religieux devient gravement suspect. L'idée centrale de la vraie religion est la *piété* envers Dieu, manifestée sous la forme d'humilité, de foi et de culte. Le politicien, le réformateur ou le philanthrope peut avoir la fantaisie de se ranger du côté de la religion, mais sa philanthropie, sa réforme, ou son système politique peut exister et prospérer sans aucune base religieuse. Il est pour la religion un auxiliaire, appelé à combattre ses batailles, et, très souvent, il est un dangereux allié, aussi difficile à éliminer que le furent, pour les faibles empereurs byzantins, les hardis vikings qu'ils avaient appelés pour les protéger.

Autant que me le permet mon observation personnelle, je dirai que la véritable religion intérieure, dans son sens spirituel et privé, a énormément décliné pendant le dernier quart du siècle, et que le zèle des personnes religieuses a été détourné vers le rituel et la politique. Le résultat dans une contrée libre de la transformation de la piété en ces deux branches, dont ni l'une ni l'autre n'est en soi une portion de la piété, tend assurément à la démoralisation de la religion intérieure, que ne doit dénaturer aucun élément étranger. Je suis d'avis, en conséquence, que, en dépit des bruyants conflits de l'heure actuelle, tout indique une dissolution de la foi dans sa simplicité primitive.

*

M. Domela Nieuwenhuis

Chef du parti Libertaire néerlandais.

La question que vous mettez en discussion n'est pas bien posée, il me semble. Vous opposez deux choses, comme pour pour donner lieu au choix de l'une d'elles; mais elles ne constituent pas une antithèse. En effet, nous assistons à une évolution de l'idée religieuse, parce que tout évolue, mais justement cette évolution tend à une dissolution de l'idée religieuse.

Comme l'alchimie précède la chimie, comme l'astrologie précède l'astronomie, la théologie se transforme en anthropo-

logie, le théisme en athéisme, la religion en irréligion. Un des auteurs de la Bible a dit : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. » Oui, nous commençons par craindre, faute de savoir exactement. La foi aux fantômes a disparu mais seulement grâce à une meilleure science. Quand on connaît la cause d'un mouvement, personne ne peut vous faire accroire qu'il y a un fantôme qui occasionne le mouvement. Quand nous avançons en science, la crainte disparaît. Chaque progrès de la science est une victoire sur la foi, sur la religion, car science et religion ne peuvent pas marcher ensemble. La science fait des progrès — il est difficile de nier, cela — mais c'est au détriment de la religion. Donc l'idée religieuse qui ne peut pas échapper au contact du monde, de la science doit évoluer ; et quand on fait une comparaison avec la foi de Tertullien et son précieux : « Credo quia absurdum » (je crois *parce que* c'est absurde, — car si ce n'était pas absurde je n'aurais pas à croire, je saurais), on oublie que c'est là une foi tout à fait différente de celle d'un croyant de nos jours. La véritable foi est celle d'un Tertullien, qui a le courage de sa conviction, et ce qu'on nous donne aujourd'hui comme foi est un *mixtum compositum*, deux parties de foi et trois parties de science qu'on mêle ensemble pour obtenir une foi scientifique ou une science croyante, une *contradictio in terminis*.

Mais l'Eglise ou les églises, qui sont l'incarnation de l'idée religieuse, feront tout le possible pour se maintenir et elles constituent encore une force très puissante, parce qu'elles pénètrent la vie intime de la famille depuis le berceau jusqu'à la mort, pour ne pas parler du rôle qu'elles jouent comme grandes capitalistes. Relativement, il y a peu de parents qui soient persuadés de la pernicieuse influence que le supranaturalisme exerce sur les jeunes cerveaux et c'est pour cela qu'ils donnent ou laissent donner une éducation religieuse à leurs enfants, et quoique eux-mêmes rient des préjugés religieux, ils admettent que leurs enfants apprennent ces préjugés. Ils sont indifférents, ils se moquent même de la religion, et cependant ils tolèrent que leurs enfants fassent leur communion et que leur cerveau soit empoisonné par la religion. Gœthe a dit : « Qui possède l'art et la science n'a pas besoin de religion, mais celui qui ne possède ni l'une ni l'autre, qu'il aie de la religion. » Donc pour lui la religion est une remplaçante de l'art.

h bien, le système des remplaçants doit être aboli aussi sur terrain, et nous qui voulons rompre complètement avec la ligion, nous devons donner à tous l'art et la science. Celles- se répandant de plus en plus, nous vivons dans une période l'idée religieuse devient de plus en plus superflue. L'idée ligieuse, malgré les efforts désespérants des religieux, st en pleine décadence, en complète dissolution et, comme je ai dit au début de ces lignes, justement l'évolution de l'idée ligieuse tend à sa dissolution. On fera très bien de répan- re les idées de Guyau développées dans son superbe livre : *Irréligion de l'avenir*, surtout dans les chapitres où il parle la religion et de l'irréligion chez le peuple, chez l'enfant, ez la femme, car tant qu'on n'aura pas gagné la femme à libre pensée, on n'aura pas l'enfant, et l'enfant, c'est l'ave- ir. L'évolution est malgré tout en pleine marche, et elle signi- e la dissolution de l'idée religieuse.

★

M. Lucien Descaves

Homme de lettres.

Votre question m'est agréable en ce qu'elle me permet de nvoyer vos lecteurs, pour la réponse, à l'un des plus beaux vres de ce temps : *l'Irréligion de l'avenir*, de Guyau.

Guyau observe fort justement qu'une religion ne meurt pas : lle cesse. La foi s'en va par débris et les sentiments qu'elle suscités s'en vont avec elle, non sans léguer quelque chose eux-mêmes à de nouvelles croyances. Rien ne se perd, tout utilise.

Aussi Guyau est-il également fondé à concevoir « un certain ysticisme s'alliant au socialisme, lui empruntant et lui com- nuniquant de la force ».

Longtemps encore, on découvrira des réminiscences des vangiles dans la morale la plus indépendante, comme des outs de fil traînent sur un vêtement neuf.

A un camarade libertaire qui me disait — ou à peu près : L'opulence est toujours le produit d'un vol. » Ou bien : C'est l'iniquité qui fait la propriété privée, » je répondis :

— Toi..., tu viens encore de chez la couturière !

Il me regarda : — Quelle couturière ?

— La Bible, parbleu ! Tu t'es frotté contre saint Jérôm et contre saint Clément. N'en rougis pas. Jésus lui-mêm « allait chez la couturière ». Les maximes qu'on lui attribu ont dérobé des aiguillées à Isaïe, à Jérémie, aux psaumes e aux proverbes juifs. Il y a beaucoup de paganisme dans l catholicisme et Alfred Maury, dans son *Essai sur les légen des pieuses*, n'a pas eu de peine à démontrer que la vie de saints n'est, somme toute, qu'une sorte de mythologie d christianisme.

Les vieilles religions ne meurent pas ; elles se transformen en même temps que les sociétés.

★

M. Henri Scharling

Professeur à l'Université de Copenhague.

La réponse à la question que vous posez dépendra tout fait de la conviction et de la croyance de la personne interrogé

Le libre-penseur radical dira : « Il va de soi que c'est u dissolution non seulement du christianisme, mais de la rel gion en général ; tous les deux disparaîtront peu à peu comm les anciennes mythologies, et les esprits libres, pleineme conscients, seront, dans ce siècle, ou dans le siècle prochai débarrassés de tous les liens dogmatiques et religieux. »

Le rationaliste dira : « Nous voyons une dissolution d anciennes confessions religieuses, et des dogmes définis, ma une évolution de l'esprit religieux vers une religion mora fondée sur la raison, vers une foi dans le Père céleste, et, p là, dans l'amour et dans l'espérance. »

Le fidèle chrétien dira : « Certainement beaucoup de ch ses se dissoudront dans ce que nos pères ont tenu pour vrai les dogmes prendront d'autres formes, et la constitution d l'Eglise sera modifiée, mais le christianisme historique et l'E glise fondée sur lui restera inébranlable. Une évolution n'e pas exclue par cette affirmation, mais elle consistera en un nouvelle direction intérieures, elle amènera une compréhensi plus profonde et une adaptation plus exacte du christianisme.

Ainsi les réponses à la question que vous posez auront to jours un caractère subjectif. Il ne saurait en être autremen On ne peut pas faire une réponse objective et scientifique : l

dessus nos idées sont insuffisantes et le cercle de notre connaissance scientifique est restreint. Il est vrai qu'on peut dire beaucoup de choses pour et contre; seulement ce n'est pas au fond sur le raisonnement que nous nous appuyons, mais sur notre sentiment et notre volonté.

C'est pourquoi la réponse sera si souvent amère et passionnée; bien plus, si des peuples entiers viennent à être agités par ces controverses, il peut en résulter de sanglantes guerres de religion. Il y a beaucoup d'arguments à donner pour l'une ou l'autre opinion, mais le dernier argument repose sur la vie même, c'est-à-dire sur l'expérience de la vie que nous acquérons personnellement en dehors et au dedans de nous.

C'est une pensée pleine de mélancolie et d'exactitude que celle du grand penseur J.-G. Fichte : « Le choix que nous faisons d'une philosophie dépend de l'homme que nous sommes. »

Pour ce qui concerne mon attitude personnelle en face de la question que vous posez, j'appartiens à la troisième des catégories énumérées plus haut : je suis un fidèle chrétien-évangélique. Par là même je vous donne ma réponse; mais je ne suis pas sans la fonder sur des raisons que je vais vous indiquer brièvement, ainsi que vous le désirez.

L'idée religieuse et le sentiment religieux sont, l'un comme l'autre, aussi ineffaçables dans l'humanité que la morale, la politique, la science et l'art. Les formes sous lesquelles se manifestent les forces spirituelles peuvent changer, mais les idées et les sentiments qu'elles font naître demeurent.

Le christianisme et le judaïsme, qui l'a préparé, sont des religions *historiques*, et diffèrent des autres religions en ce que toutes deux ont un fondement historique. Mais l'histoire, c'est de la *vie;* et toute vie perceptible sur cette terre est une *évolution*. Ainsi le christianisme est également une évolution, aussi bien dans ses formes extérieures (constitution, culte, dogme) que dans l'adaptation personnelle de chaque conscience (foi).

Le christianisme a été pendant plus de quinze cents ans le soutien de la civilisation la plus élevée et il le restera toujours : aucune véritable civilisation sans christianisme, comme aucun véritable christianisme sans civilisation. Il est vrai que la civilisation et le christianisme peuvent se séparer; bien plus, ils

peuvent se dresser en face l'un de l'autre comme des ennemis ; mais ils se retrouveront; ils se donneront mutuellement une plus grande force extérieure, et, en eux-mêmes, une plus profonde plénitude.

*

M. Nico van Suchtelen

Hommes de lettres (Pays-Bas).

La décadence réelle de la religion, que démontrent avec évidence les événements mondiaux actuels, résulte de l'évolution de l'esprit vers une phase nouvelle, phase de conscience et d'amour humain supérieurs. Seules sont en décadence et en dissolution, et niées, les formes du sentiment religieux qui ne sont pas vraies et qui sont devenues insoutenables pour la raison élargie; en revanche, ce sentiment même, maintenant mieux compris, se relève et s'affirme davantage. Toute religion, tout fétichisme sont actuellement vaincus. Partout l'Eglise symbolique est repoussée et tend vers l'anéantissement final. L'adoration et l'amour inconscients de son propre esprit, qui avaient poussé l'homme primitif à animer les choses mortes et à créer au cours de l'histoire des dieux à sa ressemblance, vivent consciemment dans l'homme nouveau et n'ont plus, par suite, besoin d'une révélation extérieure et fausse. « La foi en la puissance de l'intelligence est la première condition de la philosophie », a dit Hegel. Cette foi a été également la base de toute religion. « L'homme, étant intelligence, doit s'estimer lui-même digne de ce qu'il y a de plus élevé; il ne saurait s'exagérer la grandeur et la puissance de son intelligence. » Nous savons que le mystère qui constitue le fondement du sentiment religieux est notre propre intelligence. Notre amour et notre vénération sont devenus conscients et humains. « Admirez-vous les uns les autres », nous crie Emile Verhaeren; notre unique révélation — intérieure — n'a pas besoin d'autre sanction que celle de notre humanité profondément consciente, ni d'autre culte que celui d'une vie intellectuelle vraiment admirable.

Nous assistons à l'anéantissement de la religion : à l'extérieur, dissolution; à l'intérieur, évolution puissante du sentiment religieux.

★

M. George Fonsegrive

Ancien Directeur de *la Quinzaine*.

La *religion* me paraît être un système de croyances et de pratiques qui ont pour but d'établir la communion universelle des esprits, la multiplication de la joie individuelle par la joie de tous.

Toute idée qui tend à ce but est une idée religieuse.

Tout sentiment qui nous pousse à l'harmonie, à la joie universelle, est un sentiment religieux.

Ainsi vos *socialistes*, épris de justice, vos *anarchistes*, qui veulent supprimer les lois pour avoir la paix, ont des idées, des sentiments religieux.

Cependant ils n'aboutissent point à la religion.

La *religion*, en effet, est proprement *transcendante*. Elle aspire à la communion entre les hommes, au développement plénier de la vie, mais en même temps qu'elle prend pleine conscience de ses hautes ambitions, elle se rend très nettement compte que l'homme est impuissant à les réaliser. Car l'homme n'aspire à rien moins qu'à se faire dieu. Il sent qu'il ne le peut pas. Il fait alors appel à une puissance surhumaine. Il demande à Dieu sa grâce pour monter vers lui, pour réaliser en Lui et par Lui la communion universelle.

Les trois éléments essentiels de la religion sont donc : l'aspiration de l'humanité à la divinisation, l'existence de Dieu, la grâce de Dieu.

Le christianisme étant la seule religion positive qui ait très nettement compris ces trois éléments du problème religieux est par là même la vraie religion.

C'est pour cela qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir dissolution du christianisme.

Il y a *dissolution* de toutes les formes religieuses qui sont inadéquates aux données essentielles du problème religieux, par exemple dans le *christianisme* les diverses formes du protestantisme qui tendent à éliminer la transcendance divine, le surnaturel et la grâce.

Il n'y a pas dissolution du catholicisme, on y voit au contraire s'opérer une concentration.

Il n'y a pas non plus *évolution* au sens propre du mot, il y a cependant *vie* et *progrès*, mais sans mutation d'une forme en une forme spécifiquement différente. Tous les phénomènes auxquels nous assistons: laïcisation progressive de l'Etat, péremption de certaines coutumes intellectuelles, disparitions même de certaines formes disciplinaires, tout cela n'est que le résultat des lois de la division du travail. De plus en plus la religion prend conscience et possession de son domaine propre, qui n'est ni le forum, ni l'école, ni la science profanes, mais la communion spirituelle de l'homme avec Dieu, et, par Dieu, avec ses frères dans le temps et par delà le temps.

Tout ce que nous voyons et qui paraît hostile à la religion nous y ramène au contraire,et tout l'effort de l'anticléricalisme tournera, par l'épuration, par le renouvellement de vie puisé dans l'effort, au bénéfice du catholicisme.

★

M. Bjœrnstjerne Bjœrnson

Homme de lettres (Norvège).

A l'une et à l'autre [dissolution et évolution].

Les idées que l'on se faisait de l'origine et de l'évolution du monde, de la naissance et des premiers temps de l'humanité, idées qui sont à la base de tous les systèmes religieux, sont ruinées, lentement et sûrement, par les découvertes scientifiques. Elles perdent leurs racines, mais s'attardent encore, comme des ombres sans vie, dans les cerveaux imaginatifs, jusqu'au jour où l'élément rationnel et le sens du réel deviennent les plus forts.

Mais combien d'hommes sont dans ce cas?

Un grand nombre, le plus grand nombre même des hommes cherchent dans des puissances étrangères à eux-mêmes un soutien pour leur volonté et leur destinée. C'est pour eux un besoin et une nécessité. L'hérédité est trop forte ; l'imagination trop exercée ; la volonté trop faible.

Mais l'armée de ceux qui obéissent à la science remportera sans cesse une double victoire sur l'armée opposée, sur les victimes de l'hérédité et des représentations mystiques.

La première conquête est celle de tous les hommes qui changent de camp, à mesure que le savoir et la responsabilité, élar-

ssant leur horizon, leur rendent la vie impossible dans leur mp. La seconde victoire est remportée sur ceux qui restent. es dogmes, désormais insoutenables, tombent, et du même up diminue la distance qui sépare les religions de la réalité. ette transformation s'opère lentement, mais elle ne cessera ière avant que toutes les religions et toutes les sectes religieuses, renonçant à peu près à tout ce qui les distingue, se pprochent en une commune adoration pour une puissance ernelle et secourable.

★

Mgr Lacroix

Evêque de Tarentaise.

Vous trouverez la réponse à la question que vous me faites nonneur de me poser dans un livre qui va paraître ces jours-à la librairie Plon, et qui a pour auteur le Dr Marcel Rifaux. e livre a pour titre : *Des conditions du retour au Catholisme*, et il est le résultat d'une enquête à peu près semblable la vôtre.

J'ajoute que je partage presque toutes les conclusions du r Rifaux.

★

Dr Marcel Rifaux

Homme de lettres.

Assurément non, nous n'assistons pas à une dissolution ni u sentiment, ni de l'idée religieuse.

Si le matérialisme ou l'agnosticisme ont eu leur moment de loire, il semble que leur règne soit bien fini.

Il reste psychologiquement démontré que la religion, sous ne forme ou sous une autre, est un besoin fondamental de otre nature humaine. Tout en nous postule rigoureusement e surnaturel, parce que le surnaturel est primitivement offert tous, et, du point de vue de la vie totale, nous ne pouvons, sans ous mutiler ou nous amoindrir, briser les liens qui nous rattachent à la vie divine.

Le sentiment religieux ne saurait donc périr, puisque, dans e sens absolu du terme, la Religion est au nombre des besoins écessaires à la vie de l'homme en particulier et de l'humanité

en général. Ceux qui, du haut de leur sagesse, prophétisent l ruine très prochaine et définitive des religions font preuv d'une psychologie bien rudimentaire. On ne résout pas d'u trait de plume des problèmes d'une telle complexité.

Mais si le sentiment ou l'idée religieuse ne saurait périr, serait puéril de nier qu'ils soient soumis l'un et l'autre à la l de l'évolution.

Tout évolue en ce monde, même la Religion. Et la raiso en est simple. Pour arriver jusqu'à nous, la vérité divine e obligée d'emprunter les images et les symboles qui correspon dent à l'état de culture des hommes auxquels elle s'adress Sous peine d'être inintelligibles, les Théologiens ne peuve spéculer sur leur Religion sans faire état de la philosoph qui règne dans les esprits de leur temps, car la raison ell même est susceptible de progrès. Un bon sauvage ou un so dat de Clovis ne peut ou n'a pu se faire de la Religion même conception qu'un Bossuet ou un Loisy.

Tout en professant que la Religion catholique est la Re gion la plus parfaite, c'est-à-dire celle qui finira tôt ou ta par absorber toutes les autres, parce qu'elle procède sans co testation valable du Christ même et que le Christ a été envo par son Père pour orienter les hommes dans la voie du sal il nous paraît néanmoins impossible qu'elle échappe aux l de tout organisme vivant.

Il suffit d'ailleurs d'observer attentivement toutes les man festations de la Pensée catholique depuis ces dix dernièr années pour se convaincre que cet effort de renouvellemen est la préoccupation maîtresse de tous ceux qui veulent à fois rester fidèles aux impératifs de leur credo catholique aux exigences de la pensée moderne.

Et ces catholiques authentiques sont intimement convain cus qu'ils restent fidèles à l'esprit de l'Eglise en travaillant alléger l'arbre divin de toutes les végétations parasitaires q entravent sa croissance.

Anthropomorphisme grossier, scolastique archaïque et pé mée, légendes parfois ridicules, dévotions puériles, textes ina thentiques, reliques fausses, mercantilisme éhonté de certai sanctuaires, idolâtrie des hommes, respect fétichiste des d corations et des pourpres, abus des titres et des distinction esprit non d'autorité, mais d'autoritarisme, tels sont, en ra

irci les points sur lesquels les catholiques progressistes
t porter leurs revendications.

Et si nous n'étions pas limité par les exigences de l'enquête
Mercure de France, il nous serait facile de démontrer que
ites ces revendications s'incarnent dans des personnages con-
érables de l'Eglise catholique contemporaine.

Certains Jésuites allemands et belges, d'une autre race in-
iectuelle, semble-t-il, que nos Jésuites latins, les Bollandis-
, des Dominicains comme le P. Lagrange, le P. Rose, le
Sertillanges, des historiens comme Mgr Duchesne, des théo-
iens comme Mgr Mignot, des érudits comme l'abbé
ysse Chevallier, des moines aussi populaires que le P. Seme-
, des philosophes de haute tenue comme le P. Laberthon-
re et l'abbé Grosjean, etc., etc., témoignent, parmi tant
utres, que l'esprit de progrès, tel un ferment, ne cesse de
vailler le pain de la vérité.

L'action des laïques catholiques est peut-être plus signifi-
ive encore. A aucune époque de l'histoire de l'Eglise, les
mmes de haute culture n'étudièrent leur religion d'une
on aussi intense que de nos jours.

Et c'est là une raison puissante d'espérer que la religion
holique reprendra dans un délai plus ou moins éloigné la
îtrise des intelligences et des cœurs. Car, en somme, les laï-
es dont je parle, et dont à dessein j'omets ici les noms, sont
êts à justifier publiquement leur foi. Et comme ce sont des
mmes avertis, pénétrés de l'esprit critique, admirablement
seignés sur le mouvement antireligieux et au surplus fon-
rement loyaux, il faut bien admettre que même, au regard
la raison la plus exigeante, le catholicisme conserve sa
leur.

Et si l'on veut bien réfléchir sur ce fait que, d'un côté, la
ence est incompétente sur le terrain religieux et que, de l'au-
, la religion catholique est, de toutes les philosophies et de
ites les religions, celle qui nous offre la solution la plus
hérente au problème si obscur de notre destinée, nous pou-
ns prédire en toute certitude que le catholicisme vivra au-
nt que l'humanité.

Mais, nous objectera-t-on, les catholiques dont vous par-
, qui se font de la religion une conception si haute, si épu-
e, et qui s'efforcent de faire accepter par leur Eglise les réfor-

mes légitimes dont nous avons parlé, ne sont-ils pas préciss
ment traités en suspects? *La Croix*, *l'Univers*, *le Nouvellis*
et toutes les revues du même esprit, dont il serait vain
méconnaître l'influence momentanée dans l'Eglise, n'appellen
ils pas sur eux les condamnations de Rome? Et s'ils so
condamnés, ne justifieront-ils pas l'opinion de ceux qui pr
tendent que l'Eglise est désormais un organisme abandon
par la vie?

Nous ne le pensons pas. L'histoire nous apprend que to
tes les sociétés ne se peuvent transformer que lentement. L
réformes ne s'obtiennent qu'au prix des larmes et du san
Car les individus qui forment un organisme social donné
sont jamais tous au même point d'évolution et fatalement ce
qui sont plus développés sont partiellement incompris de ce
qui le sont moins. De là des heurts et des conflits. Aussi bi
les catholiques progressistes ne sont-ils nullement surpris
l'ostracisme dont ils sont l'objet. Ils souffrent douloureuseme
il est vrai, de l'enténèbrement de leurs frères, mais, confiants d
les ressources infinies de leur foi, ils sacrifieront volonti
non leurs idées, mais leur personne, convaincus que le me
leur moyen de promouvoir le progrès est encore de souff
pour lui.

★

M. Cesare Lombroso

Professeur de psychiâtrie à l'Université de Turin.

Pour qui a étudié sérieusement l'histoire des religions,
n'y a aucun doute : elles s'appuient sur une série d'erreurs
viennent de quelques besoins humains, spécialement du beso
d'être protégés contre des forces, vis-à-vis desquelles no
nous sentons impuissants, comme les météores, les épidémie
et, s'il se peut qu'une institution sortie d'une erreur puis
évoluer, elle finit toujours par tomber dans une autre erre

Ainsi, la religion qui est la création d'un vrai et grand p
losophe — celle de Bouddha — a fini dans les rites et
formules presque vaticanesques du Thibet. Une évoluti
véritable serait sa chute et épargnerait aux peuples de se
blables mésaventures. Pourtant, c'est un fait certain, n'i
porte quelle religion — même la religion catholique, qui

mpêchée d'évoluer par ses dogmes (*sint ut sunt, aut non nt*, c'est la maxime des Jésuites) — est contrainte de s'adapr à la culture des peuples auprès desquels elle est en honeur; de s'adapter par fragments, mais de s'adapter. Et c'en t un symptôme que ce jésuite anglais, excommunié il est ai par l'Eglise, mais pourtant jésuite jusqu'à la fin des temps, i ne désavoue pas Darwin.

*

R. P. G. Tyrrell

(Londres).

Ma ferme conviction est que nous assistons non pas à une ssolution, mais à une évolution de l'Idée religieuse.

Par religion j'entends un certain principe de la vie rationelle de l'homme que les traditions et les institutions religieuses ont pour objet d'expliquer et de diriger.

Au lieu de prouver aux hommes l'existence de Dieu, il faut ur montrer qu'ils sont nécessairement religieux, et, ensuite, ur indiquer ce que cette religion implique théoriquement et atiquement.

L'expérience religieuse n'est pas un sentiment accidentel, le privilège de quelques rares mystiques, mais c'est une périence commune à tous au cours normal de leur vie rationnelle.

Elle consiste en une impulsion permanente, qu'elle soit suie ou refrénée, vers une Fin non percevable, qui est universelle, impulsion qui est non seulement distincte, mais souvent ntraire aux impulsions et intérêts de l'individu considéré n soi.

Elle consiste en une impulsion vers ce qui est objectivement on et vrai et juste, indépendamment de tout profit ou avantge palpable en faveur du moi, considéré en tant que distinct u Tout. Elle consiste à désirer que l'Univers tout entier corsponde, théoriquement et pratiquement, non pas à mon térêt propre, mais à quelque idéal progressif, souvent en nflit avec cet intérêt personnel.

Cette impulsion, si souvent en conflit avec le moi individuel, e peut procéder de celui-ci. Je me sens parfois uni à elle mme par une force; d'autres fois, opposé à elle; toujours

indépendant d'elle. Je sens que ses droits sont absolus et im
pératifs, exigeant soumission complète et sacrifice du moi. J
ne la sens pas comme une idée subjective, mais comme un
« puissance extérieure à moi-même », une force aussi réell
que n'importe quelle impulsion naturelle.

Il y a donc en moi quelque chose de spirituel, de supérieu
à mon moi isolé, qui subordonnerait mon bien propre au bie
universel ; quelque chose qui appartient à mon moi, non pas e
tant que moi isolé, mais en tant que faisant partie du Tout
C'est l'Esprit qui gouverne le Tout, qui agit en moi, partie d
Tout.

Il est aussi impossible d'expliquer cette impulsion vers u
Bien supra-individuel et absolument universel en en faisan
le produit de la réflexion ou d'un intérêt personnel complexe
que d'expliquer de la même façon l'impulsion sexuelle ver
un Bien supra-individuel et relativement universel. L'une e
l'autre sont élémentaires et innées. Toutes deux nous appa
tiennent comme à des instruments d'une vie et d'un intér
supra-individuels ; mais la première nous appartient comm
à des instruments d'un Bien qui n'est pas seulement supra
familial et supra-racial, mais absolu.

Comme toute notre vie rationnelle, la religion est rudimen
taire et indistincte, mais néanmoins réellement présente a
milieu de la confusion de l'âme humaine, individuelle ou col
lective, non encore développée.

Comme les autres facteurs ou aspects de notre vie ration
nelle tout entière, elle doit être isolée de cette confusion ; el
doit être expliquée et développée par la théorie et la disciplin
et à l'aide des traditions et institutions sociales.

Puisque le Bien absolument universel qui inspire et dirig
l'impulsion religieuse doit être un, et un seulement, la religio
est le facteur coordonnateur suprême de notre vie rationnelle
sans lequel les autres facteurs pourraient être dirigés vers un
multiplicité de fins, individuelles ou tout au moins relative
ment universelles. De même, des hommes différents et de
nations différentes peuvent être réunis en vue de fins perso
nelles et relativement universelles. La religion, seule, les un
dans un intérêt purement objectif, — dépassant l'intérêt d
tribu et de race, — celui de la Vérité et de la Justice et d

en désintéressé. Aussi l'irréligion détruit-elle la vie rationelle, aussi bien individuelle que collective.

Le but de tout effort religieux, qu'il émane des individus ou s institutions religieuses, c'est de comprendre graduellement et progressivement et de réaliser la signification unique l'objet de l'impulsion religieuse.

Devant être bref, je ne peux pas entrer dans l'exposé des fférences essentielles entre la Morale et la Religion, ou entre Religion naturelle et la Religion surnaturelle.

Mais, pour en revenir à votre question, j'ajouterai qu'au même sens et au même degré que nous assistons plus ou moins une évolution de l'esprit humain, il me semble que nous sistons aussi à une évolution du sentiment religieux et de dée religieuse pris selon leurs essences intimes ; et tout cela nobstant la dissolution de plusieurs institutions religieuses igée précisément par la croissance d'un sens religieux plus rge et plus profond.

★

M. Eugène de Roberty

Ancien Professeur à l'Ecole russe de Paris.

Il y a à la fois dissolution et évolution.

Le savoir des élites les pousse vers des synthèses mondiales i écartent, avec un sourire indulgent, la faiblesse infantile l'illogisme théologique. Ici, la dissolution de l'idée religieuse et du sentiment vague d'effroi (devant la mort) et d'espoir tenace qui l'accompagne, est un fait accompli. On peut lvaniser — pour combien de temps ? — on ne ressuscite s les cadavres.

Par contre, l'ignorance — encore stupéfiante sur tant de ints divers du globe — des grandes masses humaines les ndamne à subir bénévolement, sinon même avec joie, le ug de la vieille erreur philosophique, du faux calcul général e nos ancêtres établirent sur les maigres données d'une périence manifestement insuffisante. Ici, la « mentalité » et la sentimentalité » religieuses ont force de vie ; et comme tout qui existe, ces états collectifs de conscience s'altèrent, se odifient, se transforment et suscitent, à mesure, des conflits ciaux plus ou moins graves et prolongés. Une telle « évo-

lution » est lente de sa nature. Mais elle s'accélère déjà visi blement dans les pays où s'accroît la puissance des deux gran des causes sociales qui toujours la déterminèrent : 1° la scienc démocratisée, l'instruction (intégrale) répandue dans le peu ple ; et 2° l'exemple contagieux des élites.

En somme, et n'en déplaise aux « matérialistes de l'histoire (que j'engage à réfléchir un peu sur la leçon émanée des récente élections allemandes et autrichiennes), la question religieus semble destinée à rester longtemps encore la question socia par excellence. Car sous le problème — que je crois passager — de la « divinité », se cache le problème — que je crois éternel — de l' « humanité » ; la soif inextinguible de cette justice socia qui porte aussi le nom d' « égalité » et qui exige impérieus ment que le savoir, cause immanente de toute suprémat sociale, de la suprématie économique encore plus sans dou que de la suprématie politique ou juridique, devienne, en fa et non pas en droit seulement, accessible à tous.

★

Gabriel Monod

Membre de l'Institut, Chargé de cours au Collège de France.

La religion me paraît être en voie de dissolution et d'évolu tion tout ensemble, ainsi que toutes les choses humaines. L vie intellectuelle et physique de l'homme n'est qu'une su cession de morts partielles, et la mort totale de l'individu n'e que le passage de toutes ses parties à la fois à des formes vie nouvelles.

Depuis deux siècles, le catholicisme traditionnel aussi bi que le protestantisme traditionnel sont en voie de dissolutio Il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder consciencieuseme pour le voir. L'ardeur avec laquelle toutes les questions re gieuses sont agitées aujourd'hui chez les catholiques, comm chez les protestants, est le résultat même de cette dissolutio On cherche fiévreusement des raisons de croire. On sent que l bases antiques de la foi chrétienne, l'autorité de l'Eglise ou d Ecritures, la spéculation théologique et mystique sont à jama ruinées, et on cherche à substituer un christianisme moral social à l'ancien christianisme dogmatique, à fonder sur l'a tion et la vie, sur l'agnosticisme, le pragmatisme, le relativisn

iversel, la foi aux réalités suprasensibles qu'on reconnaît rangères au domaine de la raison et de la science. Mais on hève ainsi de détruire ce qu'on veut sauver.

Est-ce à dire que cette dissolution du christianisme tradi-nnel doit amener la dissolution de toute religion ? Nulle-ent. Ce n'est qu'une évolution de la religion. Tant que les mmes ignoreront d'où ils viennent et où ils vont, le pour-oi de la vie et du monde, tant qu'ils jetteront vers l'infini connaissable qui les environne et les engloutit des regards e curiosité, de crainte et d'espérance, c'est-à-dire tant qu'il y ra des hommes, la religion renaîtra d'âge en âge dans leurs eurs sous des formes sans cesse renouvelées. Seulement il t vraisemblable que les grandes organisations religieuses du assé, qui imposaient des croyances uniformes à d'immenses asses de fidèles, seront remplacées par des groupements de us en plus restreints, par des conceptions religieuses de us en plus individuelles.

M. Arno Holz

Homme de lettres (Berlin).

A mon avis, les religions ne sont que des pétrifications lais-ées par la science. Si bizarres que nous paraissent aujour-'hui ces corps immobilisés, — lorsqu'ils étaient encore vivants, eurs organismes répondaient pleinement aux exigences et aux esoins de leur temps. La marche de la Science étant conti-ue, je ne vois pas pourquoi ne se formeraient pas très natu-ellement dans l'avenir de semblables résidus, à moins que ous les hommes subitement — et même de naissance — ne oient affligés d'une intelligence également forte : situation ont l'idée même ne me paraît pas réjouissante. Il est une hose sûre pour moi dans l'histoire : l'universelle danse de Saint-Guy autour de semblables pétrifications ne se manifesta amais dans toute sa force que lorsqu'on croyait être tran-quilles, pour un moment, avec ce « Toujours en avant ! » Et que nous soyons dans cette dernière condition, malgré toutes les criailleries contraires, c'est une chose certaine plus que jamais.

✶

M. Maurice Denis

Artiste peintre.

Il faut donc prendre parti, une fois de plus : c'est ainsi depui l'Affaire ! Car vous n'attendez pas de mon incompétence quel que lumière nouvelle sur la question que vous posez. Il s'agi de voter. La République de Dreyfus reconnaîtra les siens.

Je vote donc pour le catholicisme, qui évolue naturellemen comme tout au monde et sans que M. Loisy ait besoin de l'y aider ; qui s'adaptera perpétuellement au sentiment religieu de toute époque future, lequel sentiment religieux ne périra jamais.

Tandis que la Maçonnerie s'efforce d'imposer au peuple le matérialisme le plus déprimant, il se trouve comme par hasard que notre temps aura produit le plus beau poète catholique de notre littérature, le Verlaine de « Sagesse » ; le plus mystique de nos musiciens, le Franck des « Béatitudes » ; et l'admirable peintre de l' « Inspiration chrétienne » et de « Sainte Geneviève ».

C'est de quoi renseigner et rassurer les inquiets sur la vitalité de l'esprit chrétien, et sur la permanence des qualités profondes de la civilisation occidentale.

✶

Mlle Ellen Key

Femme de lettres (Suède).

Il est aisé de répondre en peu de mots, comme vous le désirez à la question que vous posez, en s'adressant à un public français. Car la France possède sur cet argument deux ouvrages admirables : *l'Irréligion de l'avenir* par Guyau et *le Divin* par Marcel Hébert. Je suis persuadée, avec Guyau, que si on rattache à une religion positive l'idée religieuse et le sentiment religieux, nous marchons vers l'irréligion. Avec Hébert, je suis persuadée que l'idée du divin — en d'autres mots l'idée religieuse — est l'idée qui nous fait véritablement humains et que cette idée, une fois évoluée, ne pourra jamais se perdre ; avec tous les deux, je suis persuadée que le sentiment religieux

t la source de nos plus profondes inspirations et de nos us hautes aspirations.

Donc je crois que nous assistons à une dissolution de la ligion positive et à une évolution de l'idée religieuse et du ntiment religieux.

Je trouve les signes de cette dissolution et de cette évolu- on partout.

Parmi ces signes je ne rappellerai que certaines pages de aeterlinck, certains poèmes de Verhaeren, où le nouveau ntiment religieux vibre dans toute sa plénitude.

Mais cette évolution, qui s'accomplit déjà dans les âmes les us hautes, s'accomplira un jour dans les multitudes : l'idée ligieuse ne s'appuiera que sur la conception nouvelle de la vinité de l'univers entier et le sentiment religieux n'aura autre objet que la vie entière dans ses manifestations les us intimes comme les plus universelles, les plus élevées mme les plus infimes.

C'est l'irréligion qui nous conduira à la vraie religion, la re- gion individuelle dans le sens le plus absolu de ce mot ; c'est dissolution de la foi positive qui donnera au sentiment reli- eux une étendue et une profondeur jusqu'ici inconnues.

★

M. E. Grasset

Artiste peintre.

Je pense que le sentiment religieux a augmenté partout au eu de diminuer et de se dissoudre. Le monde n'est plus le ême qu'il y a cinquante ans, car depuis lors les moyens de mmunication ont porté leurs fruits. Il y a certainement trans- rmation de l'idée religieuse prise dans son ensemble. — Mais st-ce que les idées de politique, de progrès, d'humanitarisme, s idées sociales ne sont pas de la religion ?

Comment le nier puisque, comme les autres croyances, elles 'ont en vue que l'*espérance* ? Puisque, comme les autres, elles ersuadent leurs adeptes qu'ils sont en possession de la « vé- ité » ? Puisque, comme les autres, elles les conduisent au fana- sme ?

L'homme ne se fanatise que sur des idées éternellement iscutables et dont la vérité d'axiome est impossible à exposer.

Le reste va de soi, puisque chacun l'admet, telle la scienc expérimentale.

Jamais en aucun temps les hommes n'ont autant caress d'espérances. Cette soif d'espérance est toute chrétienne d'or gine et n'a rien à voir avec les idées antiques, plus résignées plus fortes et plus stables, plus philosophiques et mieux e rapport avec la vie naturelle.

Les hommes sont devenus peu à peu trop ambitieux, entre tenus qu'ils sont, depuis près de deux mille ans, dans des cor victions d'avenir « meilleur ». Oui, le Christianisme dure e durera longtemps encore dans son principe et sous sa nou velle forme, le socialisme.

Les différences entre les bonheurs futurs « spiritualistes » « matérialistes » ne sont qu'extérieures, car très peu d'être humains ont jamais pu s'abstraire, à l'égal d'un Çakyamoun au point d'oublier toute matérialité et de se représenter « bonheur futur » autrement qu'avec une physionomie cor crète et matérielle. Peut-on croire que les Croisés du XII^e siè avaient une conception de ce bonheur futur de beaucoup pl immatérielle que les sectateurs de l'Islam ? Ne voyons-no pas cette dernière religion en progrès précisément parce qu'el décrit « l'avenir meilleur » sous une forme matérielle et p sitive ?

Mais le goût de la spiritualité, fils de l'orgueil de se croi supérieur, agite encore de nombreuses congrégations chr tiennes, entre autres chez les Calvinistes, qui voient leurs sect s'augmenter chaque jour autant dans l'Ancien que dans Nouveau Monde. Au reste, cette tendance à un spiritualism non accessible aux brutes « mal élevées » et « ordinaires existera toujours, et toujours l'on verra se remplir les ch pelles nouvelles, parce qu'elles reparaîtront bien que vieill comme le feu des Parsis autrefois puissant et aujourd'hui rel gué, tenace, dans quelques contrées ennemies.

Mais quoi, les neurasthéniques et les hystériques sont pl abondants que jamais et leurs cohortes énervées suivront to les cultes qui pourront trouver des Thaumaturges. Le IV^e si cle de l'Empire Romain présentait ce tableau aussi compl que dans notre XX^e. — Quant à nous, Européens, nous po sédons le noyau religieux le plus solide parce qu'il est réce dans son évolution : Sans un Christianisme de vingt siècle

mais le Socialisme n'aurait existé, et il est destiné à faire de ombreux petits.

★

M. P. Schiel

Hommes de lettres (Londres).

Qu'est-ce que la *Religion?* M. Matthew Arnold la définit: direction morale de la vie, imprégnée par l'émotion, — *hical conduct touched with emotion.* Or, la philosophie horale, l'éthique, est une science expérimentale qui a, pour ierre de touche de la vérité de ses doctrines, notre *expé-ience* du bonheur; et quand je suis « éthique », je suis heu-eux. Mais quand je suis heureux, que se passe-t-il? Immédia-ement je suis religieux, car, le bonheur étant une émotion, ers quoi cette émotion va-t-elle, sinon vers Dieu, par qui je uis heureux? La Religion, donc n'est pas ce que la définit Matthew Arnold, mais je puis la définir: « une émotion résul-ant de la direction morale de la vie », ou « l'émotion du bon-eur », ou encore « l'émotion de la santé », que ce bonheur u cette santé soient dus à l'humilité, à la gymnastique ou à quoi que ce soit. Jusqu'ici, à vrai dire, aucun homme n'a été ain ni religieux, l'éthique étant dans son enfance; mais l'é-hique avance; et la mort certaine de l'Eglise, demain, sera lue à ce fait que l'idéal de santé ou de bonheur qu'elle pro-ose a été approximativement atteint par les hommes, est evenu suranné, et cède la place à un idéal plus élevé. En outre, l'émotion religieuse du bonheur chez l'homme est à présent infiniment plus intelligente et plus vaste que celle de Jésus ou de saint Paul; car saint Paul, heureux et religieux, s'écriait: « Grâces soient rendues à Dieu! » et il songeait à Adam, au second Adam; mais quand je suis heureux et religieux, je m'écrie: « Grâces soient rendues à Dieu! » et je songe aux âges géologiques. Je connais un peu ce que j'adore; ils ne savaient pas ce qu'ils adoraient. De plus, mon émotion religieuse du bonheur n'est pas seulement beaucoup plus intelligente et plus vaste, mais elle est plus complète, puisque l'éthique, à laquelle le bonheur est dû, est plus avancée, ne s'intéressant plus surtout au corps, comme chez les Grecs, ni uniquement à l'es-prit, comme chez les chrétiens, mais également maintenant à

l'esprit et au corps. Je dis donc que nous n'assistons pas à l « dissolution », puisque cela est impossible, mais à « l'évolu tion » du sentiment religieux, et, pour ce qui concerne l'E glise, qui a été la grande instigatrice de ce sentiment, bie que dans la forme sous laquelle nous la connaissons elle doiv bientôt périr, je dis que,cependant, sous une forme quelcon que, *une* Eglise peut continuer à exister, et cette forme, nou pouvons maintenant l'affirmer en toute assurance, comportera *a*) l'instigation d'une éthique plus haute, ou d'un idéal d bonheur qui ne s'adressera pas seulement à l'âme, mais auss au corps, ayant spécialement en vue la progéniture à naître et l'avenir de notre race; *b*) l'instigation d'une intelligenc plus haute et d'une largeur d'esprit plus vaste dans l'émotio religieuse, c'est-à-dire: la connaissance scientifique, la cons cience émotionnelle du passé, de la nature et de l'avenir d l'univers, et, ces deux éléments d'une Eglise future, j'a essayé, dans mon récent livre *The Last Miracle* (le Dernie Miracle), de les esquisser, encore que confusément,en faisan consister surtout le culte en mouvement, en une gymnastiqu dont chaque geste, source de plaisir et de santé pour le corps est le symbole de quelque fait scientifique débordant de signifi cation religieuse et faisant impression sur l'âme.

*

M. Minsky

Homme de lettres (Russie).

1. Toutes les grandes religions qui existent encore de no jours sont fondées sur le sentiment de la croyance. La religio et la croyance furent si étroitement unies pendant des siècle que ces deux idées, si différentes par leur contenu, sont encor aujourd'hui considérées comme des synonymes. La religion chrétienne, la foi chrétienne ou la croyance chrétienne, tou cela sont des expressions dont le sens est pareil.

2. La croyance est l'admission du miraculeux, qui est en con tradiction avec les lois générales des faits. La croyance en Dieu est l'admission d'un être miraculeux, dont l'existence est en dehors des phénomènes, mais qui intervient dans le monde des phénomènes non selon des lois naturelles, mais en trans gressant ces lois, conformément à ses intentions inscrutables

Chacune de ces interventions est nommée miracle par le oyant, qui en tire l'apologétique et la confirmation de sa oyance. La croyance et l'attente de miracles sont inséparables.

3. Le phénomène de la croyance se produit dans la cons- ence, mais prend naissance dans la volonté. Le croyant admet existence de la force dont il attend le bien ou dont il redoute mal. C'est pour cette raison que toutes les religions, fondées ir la croyance, aussi bien que les rites, prières et sacrifices, istitués par elles, sont imbus de l'esprit de crainte et d'intérêt.

4. N'étant pas une fonction de la raison ou de la volonté, ais seulement un mirage, le reflet de la volonté dans la nscience, la croyance, doit se dissiper et disparaît à mesure que éclaircit la raison. Nous cessons de croire aux miracles, non as parce que nous n'en voyons pas ou que nous soyons per- uadés de l'impossibilité objective du miracle. Mais en étu- iant critiquement la nature de la raison, nous acquérons la ersuasion que, subjectivement, nous ne possédons pas d'or- ane pouvant percevoir le miraculeux, même s'il se produisait evant nous. Nous n'avons rien par quoi nous puissions roire à ce qui n'est pas conforme aux lois primordiales, parce ue toute raison et toute notre expérience intérieure sont ussi conformes à ces lois que l'expérience extérieure. En ad- ettant ce qui est en contradiction avec ces lois, nous affirme- ions notre raison, tout en la niant en même temps. Si la ransgression des lois établies était possible sur un point quel- onque et en quoi que ce soit, alors tous les résultats de nos onnaissances perdraient ce qu'ils ont d'obligatoire, et, en assis- ant à un miracle, nous ne pourrions rien déduire de ce fait, arce que faire une déduction veut dire prendre connaissance l'un fait conformément à des lois primordiales.

5. Avec la destruction de la croyance, toutes les religions ondées sur elle sont condamnées à une mort inévitable. Quels que soient les trésors de beauté et de vérité que renferment ces religions, elles ne sont, en somme, que les fantômes d'une conscience trompée. Toutes les tentatives faites pour réfor- mer les vieilles religions ou pour construire le temple d'un nouveau judaïsme ou d'un nouveau christianisme doivent être reconnues vaines et inutiles, tournées vers le passé mort et non vers le vivant avenir. De nos jours, les temples de toutes les vieilles religions sont penchés et menacent ruine. Mais

ces ruines présentent encore une certaine valeur, et c'est cet valeur que tâchent d'exploiter encore au dernier moment l clergés de toutes les religions.

6. Si la croyance était l'unique fondement possible de tou religion, il faudrait dire alors que l'avenir des hommes est arel gieux. Mais la pensée religieuse et le sentiment religieux so indéracinables et aussi immanents à un esprit conscient qu les survivances scientifiques et esthétiques. L'univers est cr de telle sorte que tout ce qui se trouve en lui est achevé e soi-même, mais entouré en même temps d'infini, avec lequel se confond. Notre vie intérieure ne peut se borner à des rappor envers nous-mêmes, envers les autres et envers la nature. C rapports sont entourés d'une atmosphère d'infini et d'abso qui forme le contenu de la connaissance religieuse. La scien étudie la cause des phénomènes, commensurables avec la ré lité. Mais il existe encore des fins, incommensurables av cette réalité. La mort est réelle, mais en discordance av notre volonté. Nos désirs peuvent se satisfaire de certai phénomènes, mais la réalité dans son ensemble n'est pas dé rable. C'est à ce point de rupture qu'apparaît la vérité re gieuse, qui explique la mort du dedans et la sanctifie, même que la science explique du dehors la vie et la sancti à son tour.

7. La croyance n'est qu'une des sources de la conscien religieuse, et en même temps une source temporaire et la moi vraie. En dehors d'elle, il existe des sources éternelles intarissables, ce sont : Notre raison mystique, notre volon mystique et notre sentiment mystique. Le mystique se disti gue du miraculeux en ce qu'il ne transgresse pas les lois nat relles, mais au contraire crée une nouvelle et plus vaste cond tion de ces lois.

Nous ne savons rien du Dieu extra-cosmique et transce dant, mais nous savons tout à fait sûrement qu'à mesu que s'élève l'activité de notre raison, et de notre volont nous découvrons en nous des idées et des sentiments *s generis* distincts de toutes les manifestations sensuell et métaphysiques. Le caractère fondamental des idées et d sentiments mystiques consiste en ce qu'ils sont absolumen désirables et en même temps *méoniques*, c'est-à-dire abs lument opposés à toute notre expérience (μη ὀν, non existant)

ais ce n'est pas l'opposition du phénomène miraculeux (tel ne fut toujours le Dieu des croyants), mais celle de l'idéal, ujours inaccessible. Dans notre conscience *méonique*, nous couvrons que la vie n'est pas une idylle matérialiste de nfort et de science, mais une tragédie mystique, que notre t n'est pas l'affirmation de nous-mêmes dans le bonheur, ais la négation de nous-mêmes dans la conception de divinité. Et de même que l'univers se nie dans la divinité, divinité apparaît à la raison comme se niant dans l'univers, mme sacrifiant éternellement son unité par amour de ceux i sont nombreux.

8. La religion de la révélation intérieure éclaire d'un jour uveau les vieilles religions. A la clarté du méonisme nous quérons la persuasion que les légendes et les dogmes des reli-ions antérieures, et surtout du christianisme, renfermaient éjà le germe de la vérité mystique, mais vague et obscurci ar la superstition et la crainte. Nous commençons à consi-érer les mystères et les révélations des vieilles religions vec l'esprit dont nous considérons les statues grecques par-enues jusqu'à nos jours, qui demeurent divines, tout en ayant essé d'être des dieux pour nous.

9. Par opposition aux religions fondées sur la tradition, religion de la révélation intérieure est désintéressée; elle ne romet ni biens, ni délivrance des souffrances, mais elle n'est as inutile, parce qu'elle offre la justification intérieure de la ragédie de la vie et de celle de la mort, et elle sert de dernière igue contre les sombres flots du pessimisme qui nous mena-ent éternellement. En plus de cela, seule la vérité méonique xplique le mystère de la double unité morale, le mystère des eux chemins du sacrifice moral — du sacrifice héroïque et du acrifice ascétique, — qui tous deux conduisent à la négation u monde plural dans l'unique et le désintéressé.

10. Il n'y a aucune raison de douter que l'unique religion le la révélation intérieure ne remplace avec le temps toutes es nombreuses religions, fondées sur la croyance, le miracle et a tradition, et n'unisse tous les hommes. Mais de notre temps a conscience de l'humanité passe par une crise de mégalo-anie et considère avec défiance et peu d'attention les vérités de la philosophie et de la religion. De nos jours, la conscience mystique forme le patrimoine de peu de gens.

☆

M. Frank Puaux

Ancien Directeur de la *Revue chrétienne.*

Nulle hésitation dans ma réponse : évolution et non disso
lution du sentiment religieux. Inhérent à la nature humaine
se révélant même dans le fétichisme le plus grossier, il peut
sans doute, être méconnu, mais non point disparaître. De l'hos
tilité ou de l'indifférence de ses adversaires, des erreurs o
des fautes de ses défenseurs, conclure à sa dissolution, m
paraît une affirmation que les faits contredisent. Mais il fau
savoir reconnaître qu'une perpétuelle confusion, identifiant l
religion avec les Eglises, peut laisser croire que le princip
d'autorité extérieure, base de tous les systèmes ecclésiastiques
étant l'objet de très vives attaques, le sentiment religieux es
menacé.

Les Eglises sont des sociétés religieuses provisoires app
lées à d'incessantes transformations. Affirmation qui pourr
paraître téméraire, surtout si l'on admet la prétention de l'
glise catholique à la perpétuité de son œuvre, mais il n'est pa
en son pouvoir d'échapper à la loi de l'évolution. Ce n'es
donc pas aux Eglises qu'il faut regarder, mais au princip
constitutif de la religion, pour se prononcer dans ce débat.

Tout le problème de la destinée humaine se résoud en deu
termes contradictoires : Intelligence ou Fatalité. Si l'univer
dépend d'une intelligence suprême, nécessité et justificatio
du sentiment religieux; si ce même univers n'est que la résul
tante de forces inconscientes, ce sentiment reste sans objet
Dans l'un et l'autre cas, nulle certitude scientifique; seul l'act
de foi détermine soit la croyance en Dieu, soit la croyance a
néant. A des degrés divers, sous des formes multiples, le
sociétés humaines sont partagées entre ces deux croyance
qui se traduisent aussi bien par l'ascétisme le plus rigoureu
que par l'indifférence la plus complète.

Mais nous avons le droit d'affirmer que la croyance reli
gieuse, loin d'être atteinte dans son principe, se révèle, dans l
monde, plus puissante que jamais. La crise d'incrédulité fran
çaise ne saurait infirmer ce jugement. Les Eglises chrétienne
sont en pleine évolution, preuve de l'intensité de vie qui le

me. La plus ancienne, l'Eglise catholique, elle-même en pré-
te tous les symptômes; les formes surannées sont délais-
s, les dogmatiques se renouvellent, les servitudes anciennes
paraissent, un désir ardent de conquête religieuse se mani-
te.

Evolution scientifique préparée par le travail de géant de la
tique religieuse, qui, étudiant le problème des origines de
religion, en a maintenu le principe. Evolution sociale ten-
nt à séparer d'une manière définitive la religion de la poli-
ue et concentrant son action dans le développement moral
religieux, par la lutte contre toutes les iniquités sociales, au
m du Christ.

Non seulement évolution, mais progrès; preuves : la Bible,
source la plus pure du sentiment religieux, traduite dans
esque toutes les langues humaines et répandue dans le monde
tier; l'œuvre de la Mission chrétienne en terre païenne,
ursuivie depuis plus d'un siècle, entretenue par les sacrifi-
des croyants, réunissant une armée de vingt mille mission-
ires, avec un budget de 125 millions, les unions chrétiennes
jeunes gens comptant plus de six cent mille membres et
nt la conférence universelle siège en ce moment même au
pon. Les faits, et ils pourraient être multipliés, parlent plus
ut que les raisonnements les plus habiles. Je maintiens donc
on affirmation : évolution, et non dissolution du sentiment
igieux.

★

M. R. Saleilles

Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

Puisque vous voulez bien me demander mon avis au sujet
la crise religieuse qui se manifeste en ce moment en Eu-
pe, je me ferai un devoir de vous répondre, en vous adres-
nt une impression très optimiste.

Toutes les manifestations auxquelles nous assistons sont
igées beaucoup plus contre la situation politique faite à
rtaines religions, plus ou moins privilégiées, que contre le
ntiment religieux, ou même contre la foi religieuse.

Il n'y a aucun rapport entre les attaques formulées aujour-
hui contre la religion, entendue d'une manifestation libre

de la conscience, et celles dont elle était l'objet il y a un demi siècle, sous l'influence du rationalisme voltairien.

De plus en plus, dans le monde moderne, on a le respect du sentiment religieux et même une certaine sensation du mystère de l'au-delà. Seulement, les générations nouvelles ne veulent pas que ces préoccupations de la vie future puissent entraver ce qu'elles croient être le progrès, et ce qui n'est que l'évolution de la vie présente.

C'est ce dernier sentiment, tout de surface, qui explique l'attitude d'hostilité, au moins apparente, qui nous frappe en ce moment. Mais, derrière cette réaction de caractère plus politique que philosophique, se dissimule, non pas l'indifférence mais tout au contraire la curiosité, des choses religieuses.

Comparez l'attitude des socialistes, par exemple, avec celle des radicaux ou des franc-maçons de la vieille école.

Comparez celle des intellectuels au sens nouveau mot. Combien y en a-t-il qui veulent de ce qu'ils appellent un catholicisme élargi, et qui l'attendent avec une sympathie non dissimulée ? Je ne suis pas de ceux qui croient à une manœuvre hypocrite de leur part, mais bien à une sincérité réelle. Alors c'est donc qu'ils croiraient compatible avec leurs propres convictions philosophiques l'utopie d'un catholicisme qui ferait bon marché de ses dogmes. Je dis utopie, car il cesserait d'être le catholicisme. Mais sous cette illusion réside l'idée, mal définie, simulée, que l'on pourrait donc encore admettre la croyance en un Dieu personnel philosophiquement, et c'est le seul mystère qui importe. Ceci admis, tout le reste n'est rien. Alors c'est l'idée de Dieu qu'affirme, qu'on le veuille ou non, toute notre génération.

D'autre part, nous assistons à la faillite progressive de toutes les religions fondées sur le libre examen et sur la Bible. La critique historique a enlevé au Protestantisme biblique toutes ses bases rationnelles.

Tout ce qui restera de Christianisme dans le monde tendra à se concentrer autour de l'idée d'Eglise, autour d'une institution ayant son point de départ dans la réalité historique du Christ et se développant comme un organisme incessamment progressif et vivant. Religion à la fois d'autorité et de liberté pour réunir et confondre ce dont Auguste Sabatier avait fait une opposition et une contradiction.

Seulement cette religion d'autorité, le jour où elle sera seule représenter le Christianisme, où elle recueillera tout le profit des succès qui lui reviennent déjà en Angleterre et en Amérique, sera bien obligée, pour remplir sa fonction d'universalité de catholicité, d'assouplir certains de ses rouages ; tout en restant elle-même, elle saura, comme elle l'a fait dans le passé, s'adapter aux nécessités nouvelles.

Tel me paraît donc l'avenir réservé à l'idée religieuse.

Peut-être me pardonnerez-vous, en faveur de cette note optimiste qui risque sans doute d'être assez peu représentée dans votre enquête, d'avoir quelque peu dépassé les limites que vous aviez indiquées.

★

M. Urbain Gohier

Homme de lettres.

L'idée religieuse, le sentiment religieux, ne disparaîtront pas : leur évolution consistera, comme nos évolutions politiques et sociales, dans un changement d'épithètes. On n'employera plus les mots *religion*, *religieux*, et voilà tout.

Les maladies mentales de l'homme ne varient pas plus que les maladies physiques ; on leur donne seulement de nouveaux noms, et les charlatans en profitent pour vendre de nouvelles drogues.

Déjà les curés rouges remplacent les noirs ; il y a des pontifes, des évangiles, des catéchismes, des conciles, des excommunications maçonniques ou socialistes, des baptêmes laïques, des communions humanitaires, des Pâques et des Noëls civiques, des banquets du Vendredi-Saint, des processions de saint Etienne Dolet, au lieu des neuvaines de Saint-Etienne-du-Mont, un culte de saint Zola au lieu du culte de saint Labre.

Au reste, les somnambules, chiromanciennes et cartomanciennes font autant d'affaires que jamais. Je connais des « libres penseurs » frénétiques, en plein quartier latin, qui n'ont pas fait baptiser leur enfant, même à l'eau du Jourdain, mais qui l'ont voué jusqu'à douze ans au blanc et au bleu.

La crédulité du public anticlérical est pareille à la crédulité du troupeau clérical. Même pasteurs, mêmes ouailles, même intolérance rageuse, même sottise comique des deux côtés.

L'homme s'est prosterné successivement devant toutes sortes d'idoles ; il finit par se prendre lui-même pour idole : il n'en a jamais eu de plus laide ni de plus ridicule.

★

M. Israël Zangwill

Hommes de lettres (Londres).

C'est une évolution, que la religion subit, mais la transformation est si grande qu'elle peut également s'appeler une destruction. Du point de vue du têtard, c'est sans doute aussi une destruction d'où la grenouille émerge.

(*A suivre.*)

—

TABLE ALPHABÉTIQUE DES SIGNATAIRES

MM.		MM.	
Bjœrnstjerne Bjœrnson.....	430	Gabriel Monod.....	43
Maurice Denis.....	440	Domela Nieuwenhuis.....	42
Lucien Descaves.....	425	Frank Puaux.....	44
George Fonsegrive.....	429	Marcel Rifaux.....	45
Urbain Gohier.....	451	Eugène de Roberty.....	43
Edmund Gosse.....	422	R. Saleilles.....	44
E. Grasset.....	441	Henri Scharling.....	42
Arno Holz.....	439	P. Schiel.....	44
Ellen Key.....	440	Sully-Prudhomme.....	42
Lacroix.....	431	G. Tyrrel.....	43
Cesare Lombroso.....	434	Nico van Suchtelen.....	42
Minsky.....	444	Israël Zangwill.....	45

PARADIS LAIQUES

—

I

Nous autres, libres-penseurs, avons soufflé sur les étoiles, et fort que maintenant le ciel est vide. Voilà du moins ce que ous affirmons avec orgueil par la voix éloquente de M. Viiani.

Une plus grande modestie nous siérait. Si nous avons teint quelque chose, ce n'est pas grand'chose, et nous n'aons éteint des astres fantômes que pour allumer des étoiles himériques. Notre Cité Future vaut la Jérusalem Céleste. es deux villes sont également métaphysiques. Toutefois on ennuiera peut-être moins dans la Cité Future parce qu'on y ennuiera moins longtemps.

Il y a beau jour que les paradis d'outre-tombe ont cessé 'être accessibles à l'intelligence et à l'imagination. Ce fut eur perte. Un bonheur qu'on ne peut ni comprendre ni se eprésenter excite mal les désirs. Pour bien servir la cause eligieuse, les théologiens auraient dû garder un ciel comarable avec la terre, en se rapprochant ainsi de l'humble agesse des primitifs. Quand ceux-ci partent pour le paradis, u moins savent-ils où ils vont. Ils ne risquent pas d'être épaysés. L'Esquimau retrouvera la banquise et des phoques, ais toujours assez de phoques pour le mettre à l'abri de la amine ; et grâce à une température maintenue aux environs le la glace fondante, il n'aura ni trop chaud dans sa hutte ni rop froid au dehors. Cette conception du bonheur trahit sans loute une simplicité d'âme excessive ; en s'y tenant l'homme ne fût point arrivé à la civilisation. Il progressa dans le sens où nous entendons le mot « progresser » quand il conçut le paradis du moyen-âge. C'était un séjour charmant. Fra Angelico et ses contemporains nous disent que les élus, couverts d'habits omptueux, et couronnés de roses, dansaient sur des praies éternellement printanières, au son des violes des anges et devant les mille clochers d'or de la Jérusalem nouvelle.

Cependant les scolastiques étaient à l'œuvre pour dissiper ce joli mirage. Ils y réussissaient fort bien. Le bonheur absolu, enfin, incompréhensible, s'installait au ciel avec leurs enseignements. Et quels secours les mensonges de l'art nous donnent-ils aujourd'hui pour nous représenter ce bonheur? On est assis en rond sur des balles de ouate, à contempler deux ou trois statues fournies par les commerçants qui avoisinent Saint-Sulpice, et ce spectacle n'aura pas de fin. Le néant, Seigneur! donnez-moi le néant! s'écrierait M. J.-K. Huysmans, s'il prenait place dans le ciel moderne de la peinture pieuse. Quel artiste ne ferait chorus avec lui?

Mais l'indigence de l'art en matière de béatitude céleste n'est pas surprenante, puisqu'il doit alors interpréter la paralysie générale de nos facultés. Le bonheur absolu pour l'intelligence consiste à posséder la vérité absolue, possession après quoi il n'y a plus rien à chercher, rien à comprendre, possession qui équivaut donc à la mort de l'entendement. On aboutit au même gouffre avec la beauté absolue, l'harmonie absolue. Pauvres Clarisses qui se privent de tout pour la tendresse d'un Dieu! Leur joie d'amantes existe peut-être sur terre; elles ne la connaîtront plus au ciel. Ici-bas elles ont un amour vivant, les réconciliations si douces après les moments de froideur, le drame de la passion mystique fertile en épisodes; des contrastes leur font sentir leur félicité, si toutefois elles conservent jusqu'au bout une vocation religieuse. Mais là-haut, dans le sein de la divinité, plus de contrastes. Qu'elles sombrent dans le vide au moment d'un baiser suprême et imaginaire du Christ, ou qu'elles reposent à jamais sur son cœur, c'est un seul et même dénouement. Ennui ou néant voilà le paradis.

A cela les théologiens ont une réponse facile: après la mort nous changerons de nature, et par là nous deviendrons aptes à recevoir un bonheur qui nous dépasse maintenant. Soit! Mais sur ce point l'enfer a plus de valeur que le ciel pour frapper l'imagination humaine. On le comprend fort bien sans être obligé de se métamorphoser. L'ennui qui s'attache naturellement aux choses de l'éternité y ajoute un tourment de plus, ce n'est pas le moindre. Or, qu'est-il arrivé? Le catholicisme s'affirmant de plus en plus social, supprime, ou peu s'en faut, l'enfer, qui est précisément la partie efficace au point de vue social des sanctions futures. Il n'est plus question que du rôle

isolant de la religion, et cette consolation ne se comprend
s pour le moment; on ne saura que plus tard en quoi elle
siste au juste. Ne voyons-nous pas là un affaiblissement
la discipline religieuse, naguère si rude?

Réflexion faite, M. Viviani n'a point rendu aux libres pen-
urs un hommage suffisant. Qu'ils reprennent leur superbe!
ont fait mieux que de souffler sur des étoiles déjà pâlissan-
. Ils ont obligé la plupart des catholiques à éteindre eux-
me la géhenne sous une ondée de pleurs humanitaires.
est bien plus fort, en vérité.

II

Les catholiques cependant trouveront le point faible des
res penseurs. — N'essayez point, diront-ils, de nous en faire
croire. Vous ne triomphez qu'en plagiant le christianisme.
mme lui, mais après lui, vous alimentez le désir de conso-
tion qui embrase les malheureux. Vos systèmes de construc-
ons sociales, vos cités futures, vos rêves de bonheur univer-
l, vos paradis laïques en un mot, prétendent supplanter le
radis religieux. S'ils paraissent plus intelligibles, leur flora-
on n'en est pas moins remise à un monde lointain où doit se
aliser une complète métamorphose des hommes.

Il n'y a qu'un moyen de parer cette riposte cléricale, c'est
e proclamer les paradis laïques mensongers et ennuyeux
mme le paradis chrétien.

Ils le sont en effet. Les prophètes bien intentionnés qui en
rêchent l'avènement ont le souci de résoudre toutes les
bjections. Ils y réussissent tellement que leur image de l'a-
enir devient celle du bonheur définitif et parfait; état insup-
ortable : quoi! ne plus rien désirer, manquer de tout aiguil-
on qui vous excite à changer les hommes et les choses! Reve-
ons plutôt à la sauvagerie.

La foi au paradis laïque méconnaît une vérité banale, c'est
ue le bonheur réside dans l'acquisition, non dans la posses-
ion habituelle. « ... Est-ce qu'on aime sa femme? s'écrie un
ersonnage de Tolstoï dans l'Epilogue de *la Guerre et la Paix*.
Je ne t'aime pas... Et cependant comment te dire?... que je
ne trouve seul sans toi, je me sens perdu... Est-ce que j'aime
mon doigt?.. Allons donc! je ne l'aime pas, mais qu'on essaye

de me le couper (1)... » Tolstoï aurait pu écrire : « ... Est-ce que mon doigt me donne du bonheur?... il ne m'en donne pas... » Encore s'agit-il ici de l'amour, qui, même conjugal, comporte des modifications, des accroissements, des réconciliations, des désirs, où le bonheur trouve lieu de se manifester. Dites à un rentier qui a toujours été rentier : — Vous êtes bien heureux, vous avez des vêtements, des chaussures, un logement, un lit, de la sécurité. — Il s'apitoiera peut-être sur ceux qui sont privés de ces choses, mais elles ne lui procurent aucune félicité dont il ait conscience, et il vous répondra sans doute : — Ah! si je pouvais seulement me payer un automobile ! — C'est avec une extrême timidité qu'un écrivain risque des remarques d'une philosophie si vulgaire. Il le faut bien cependant, puisque tout le monde, ou peu s'en faut, reste épris du définitif.

Combien de bourgeois sincèrement démocrates ont la naïveté de croire qu'ils apaiseront le prolétariat en lui donnant plus de bien-être et plus de justice ! Combien de socialistes sincèrement humanitaires ont la naïveté de croire au règne de la paix sociale quand il n'y aura plus qu'une seule classe, la classe des travailleurs ! Les uns et les autres oublient que, pour un besoin satisfait, deux besoins nouveaux surgissent. Si l'on gagne dix francs par jour, l'ouvrier sera plus *conscient* et plus *militant* que s'il en gagne cinq. Et ainsi, par une prétendue ingratitude qui scandalise les bourgeois, il commence de combattre la société au moment où elle lui devient moins inhospitalière. Il est en réalité devenu plus affiné; de certains goûts de propreté, de dignité, d'élégance même, auront pris naissance dans son esprit et lui montreront la maigreur de ses ressources en comparaison des biens qu'il s'est appris nouvellement à estimer nécessaires. Et pourquoi, progressant encore, se trouverait-il heureux avec six mille francs de revenus? Est-ce donc un sommet bien élevé que le niveau de civilisation atteint par la moyenne bourgeoisie? Or celle-ci estime que six mille francs par an c'est la gêne, sinon la misère. Nous parlons bien entendu pour Paris, et nous considérons dans l'argent le taux de vie qu'il représente; peu importe donc qu'on remplace les francs par leur équivalent collectiviste en bons de

(1) *La Guerre et la Paix*. Paris, Hachette, 1889, tome III, p. 401.

travail. La loi du mécontentement indéfini ne reste pas moins la loi du progrès.

Sinon il faudrait avouer que l'humanité a fait fausse route depuis l'anthropopithèque jusqu'à Pasteur. Qu'on déboulonne la statue de l'illustre savant pour ériger à sa place un marbre représentant l'homme-singe. Celui-ci est désormais le type vers lequel nous devrons retourner. Un seul geste est raisonnable : celui de Diogène jetant son écuelle. Vous voulez être heureux, vous aspirez à satisfaire vos besoins? Commencez par en avoir le moins possible, pour votre bien particulier comme pour le bien d'autrui, celui des artistes, par exemple. La pitié la plus élémentaire devrait vous rendre sensible à leur condition lamentable. Plus ils sont consciencieux, plus ils souffrent de ne pas arriver à exprimer ce qu'ils sentent, et, s'ils s'expriment, de rester incompris. Pour un seul qui réussit mille désespèrent. Ils sont torturés inutilement, puisque des millions d'hommes se passent de leurs produits sans en éprouver la moindre gêne. Qu'on supprime donc les arts! Le feu au couvre! Arrachez les vignes : on vit très bien en ne buvant que de l'eau. Le feu aux lits, aux sièges, aux rideaux, aux tapis! Le plancher est un siège suffisant et une couche où l'on peut dormir. A Salamanque, les veilles de foire, les paysans de Castille ronflent étendus sur le pavé. Et combien l'usage des chaussures est un vain luxe! Lisez plutôt ces lignes écrites par le célèbre explorateur Binger, alors capitaine : « Quarante-huit heures après la mort, un cadavre que les fourmis ont dévoré présente l'aspect d'un squelette aussi bien nettoyé qu'après une préparation anatomique de plusieurs jours. La plante des pieds seule résiste, à cause de sa semelle cornifère chez les noirs, mais les os des orteils sont nettoyés : le squelette a l'air d'être chaussé de sandales de corne (1). » Ainsi, quand on laisse faire la Nature, elle vous chausse pour la vie de souliers inusables qui rebutent même les mandibules des fourmis tropicales. Où est le cordonnier qui fournirait au même prix des chaussures dix fois moins bonnes? Que la Révolution se fasse donc par la suppression de quelques besoins. Une génération souffrira, mais des générations ne souffrent-elles pas pour atteindre un but beaucoup plus inaccessible et moins

(1) *Le Tour du Monde*, 2e semestre 1891, p. 87. *Voyage du Niger au golfe de Guinée*, 1887-1889.

précis? Au bout de soixante ans le bonheur sera parfait. Un heure de travail en moyenne par jour et par adulte suffira pour qu'on puisse se gorger de viande et de pain. De peur qu l'on s'ennuie pendant les vingt-trois heures qui restent, le cerveaux humains auront été entraînés avec soin à l'abrutis sement. Réduire les exigences pour être sûr de les satisfaire telle est la seule méthode qui permette de réaliser un paradi laïque.

C'est un leurre que de montrer ce paradis au bout du che min suivi par le Progrès. Le Progrès ne s'est réalisé d'une manière indiscutable que sous forme d'accroissement de l'ac tivité humaine. Considéré autrement il échappe à la mesure En particulier on ne peut point tomber d'accord pour l'évalue d'après le bonheur. A qui n'est-il pas arrivé de soutenir o d'écouter des discussions sur la valeur de félicité applicabl aux diverses périodes historiques? On constate qu'on ne peu aboutir. Les philosophes les plus profonds ne résoudron jamais ce problème qui ne présente d'ailleurs aucun intér pratique. Psychologues, ils ne l'aborderont même pas. Pou juger combien un homme est heureux ou malheureux, il fau drait savoir jusqu'à quel point il est conscient, enquête au résultats forcément vagues. Que sera-t-elle quand il s'agir de tout un ensemble humain?

Le bonheur joue cependant un rôle considérable par le désirs qu'il excite en nous. Mais à ce compte-là il se trouv plutôt derrière nous comme un cocher qui fouette son cheva

Renonçons au paradis laïque si nous avons la moindre idé de l'évolution humaine. Faut-il tomber pour cela dans u désespoir absolu? Non pas. Le Progrès étant un accroisse ment de l'activité ne peut consister qu'en une suite de travau et de luttes. Que le sage recherche donc son bonheur dans l travail et dans la lutte plutôt que dans les résultats. Ce n'es pas impossible. Les enfants s'amusent bien à courir sans arri ver nulle part.

III

Les paradis laïques, malgré leur laïcité, impliquent une reli gion comme les autres paradis. C'est ce qu'il y a de plus mau vais dans leur cas.

Toute religion est un assemblage de croyances et de *tabou*

muns à un groupe d'hommes. Son nom de religion signifie elle est un lien entre ces hommes. Rien n'égale la force n tel lien. Il est excellent à condition qu'il y ait une seule gion admise de plein gré par tout le monde. Mais quand c vit-on cette union se réaliser? Nulle époque n'a manqué érésies, et par conséquent de discordes dont la violence a mesurée par la force du sentiment religieux. Si nous jouis- s du calme aujourd'hui, en pleine *persécution* religieuse, aut attribuer ce bienfait à ce que ni persécuteurs ni persé- és ne sont trop entichés de leurs croyances respectives.

Vous croyez une chose, j'en crois une autre, cela veut dire e nous sommes arrivés au point où notre désaccord en est uit à l'affirmation chez vous, à la négation chez moi, ou ersement. Si nos passions ne sont pas excitées, nous chan- ons d'entretien ou garderons le silence. Sinon nous en ndrons aux invectives. Et même il faudra peut-être se bat- , car certaines croyances, dans certaines occasions, visent triomphe coûte que coûte. Cela est encore plus vrai des ous.

En fait, on ne peut pas se passer de croyances et de tabous. science elle-même est obligée d'admettre un certain nom- e de principes qui équivalent à des croyances faute d'être idents ou susceptibles d'une démonstration rigoureuse. On mpte un bon nombre de tabous nécessaires à une société elle qu'elle soit : respect de la vie humaine, justice, pudeur, servation de la foi jurée, etc... La religion entendue comme us haut ne saurait donc disparaître. Mais il faut la réduire sa plus simple expression parce que l'on réduit en même mps les chances de discorde entre les hommes. C'est pour la que la séparation des Eglises et de l'Etat, si elle se fait squ'au bout, sera un grand bienfait, car son achèvement ntégral aurait pour résultat de reléguer les religions surna- urelles dans le surnaturel, hors de la vie pratique. Plaise à la rovidence, qui veille sur la démocratie, opérer la même sépa- ation entre l'Etat et tout ce qui appartient en propre aux reli- ions socialistes! Souhaitons que les luttes politiques soient e plus en plus de simples luttes d'intérêt où la religion mini- um, inhérente à tous les hommes, jouera le rôle d'une con- ention de Genève pour protéger les blessés et réglementer le arnage. On diminuerait ainsi l'hypocrisie sentimentale qui

empeste notre civilisation. N'est-on point las enfin de vo travestir les convenances particulières en patriotisme ou humanité ? Il y a surabondance d'idéalistes. Mais, par u rencontre bien trop fréquente pour être due au hasard, la pl part ont précisément l'idéalisme qui correspond le mieux à leu intérêts. Celui-ci est donc en général mensonger ou au moi superflu. Des ouvriers syndicalistes se mettent en grève. patron aussitôt, pris d'une crise de patriotisme, s'écrie : L'industrie française est menacée, ouvriers, rentrez à l'usi pour ne pas favoriser l'industrie étrangère ! — De leur côt les ouvriers manifestent : ils invoquent la Justice qui attrib aux travailleurs la propriété des moyens de production. C'e d'un patriotisme facile que de défendre les produits nationau quand on les fabrique soi-même, c'est d'une justice facile q d'exproprier quand on ne possède rien. Disons donc, les uns — Je veux garder ce que j'ai,— les autres : — Je veux t' priver,— et nous serons en réalité beaucoup plus près de no entendre.

On fait d'innombrables prophéties sur l'issue de la lu sociale. Parmi celles qui ont cours, la suivante n'est pas dér sonnable : Un jour il n'y aura plus que deux classes en pr sence, les petits bourgeois et paysans radicaux-socialistes et prolétariat syndicaliste. Admettons cette hypothèse. Que passera-t-il ? Ou bien l'une des classes aura sur l'autre u supériorité marquée. Ce cas ne vaut pas la peine d'être cons déré : le fort mangera le faible, comme toujours, et avec u voracité brutale. Ou bien encore elles seront de puissance com parable. Alors seulement la violence pourra être épargné mais à une condition, c'est qu'il n'y ait pas de désaccord esse tiel entre les deux rivales sur une question de croyance ou tabou, une question de religion laïque ou non, par exemp sur la justice sociale. Divisés de religion, les forts se batten d'intérêts, ils cherchent à transiger.

La foi en un paradis laïque serait aussi néfaste que la f en un paradis religieux. Elle fanatiserait le peuple toutes l fois qu'elle ne réussirait pas à l'endormir. Elle ne nous sauv rait des émeutes sanglantes que par le despotisme, ou invers ment. Fâcheuse alternative.

A quoi bon nous occuper d'une société lointaine où, comm au ciel, nous cesserions d'être nous-mêmes ? Les bâtisseurs

tés Futures postulent toujours une révolution des mœurs ns le sens qui convient pour le fonctionnement parfait de ur machine. Cette révolution se fera peut-être. Nous ne la rrons pas. Les métamorphoses morales sont lentes. Aussi vrait-on changer de nature pour goûter même en imagina- n un paradis laïque. Nous y sommes des étrangers qui nnuient. C'est pour cela qu'il est au contraire si facile de uer un paradis dans le passé ; là, nous retrouvons nos cêtres, nos facultés de sentir, notre poésie, notre art, tout qui a formé notre substance depuis l'âge de pierre. La ience et la raison, récentes chez l'homme, pourraient être tisfaites par l'avenir, mais la première chose qu'elles affir- ent c'est de l'ignorer. Rien ne nous fait donc bon accueil ns la Cité Future.

Elle excitera les méfiances des hommes qui s'attachent fer- ement à la démocratie, à la libre pensée, au progrès et à la rité. C'est donner prise à la réaction que d'évoquer un loin- in paradis laïque ; il ne faut pas discuter avec elle sur le bon- eur, parce qu'elle a pour complice en chacun de nous l'homme ntimental et instinctif, le vieil homme, passionnément épris u passé. Tout se paie. Il est possible que les acquisitions de esprit moderne nous coûtent une somme considérable de bon- eur, il est certain que nous les avons échangées contre le onheur du repos. Le démocrate et le libre penseur, s'ils méri- nt, ajouteront seulement que ce n'était pas acheter trop cher liberté, la raison et la science. Au nom du progrès, pas de ité Future où cesserait le mécontentement, salutaire aiguillon es réformes ! Le paradis laïque enfin attente à la vérité quand lui ordonne d'être consolante, comme si la Vérité devait se lier aux convenances humaines et non les convenances umaines à la Vérité. Désespérante même, c'est elle qui s'im- ose ; il n'y a de consolation que dans sa recherche.

IV

Et cependant, après avoir ainsi jeté l'anathème sur les aradis laïques, je me propose d'étudier ceux que la littéra- ure contemporaine s'est efforcée de dépeindre. Leur glace est a condensation d'haleines qui sortirent toutes chaudes de poi- rines vivantes. Ils furent engendrés par un désir que nous sentons s'exhaler autour de nous. La vague socialiste grandit.

Tout le monde regarde ce mascaret encore lointain. N apporte-t-il des eaux salutaires ou fangeuses? Qui ne do une réponse à cette question? On se trouve partagé ici en la crainte de tomber dans un sujet rebattu et l'attrait insp par un sujet d'intense actualité. On évitera plus facilem d'être banal en faisant vivre les principes et les systèm socialistes avec l'œuvre de quelques écrivains.

Ceux-ci nous donneront peut-être des lumières sur le m vement récent des esprits. L'Affaire a été une révolution petit pied; il nous importe de voir quel en fut le sens véri ble et le résultat. Il n'échappe à aucun observateur que l'e ploi du mot de Justice a fait dans ces dernières années un p grès considérable. Le mot de Liberté succombe sous une c currence terrible. Cela marque une évolution. Nous somm à un moment où se modifie l'équilibre des forces antagonis qui agissent sur la société. Un tel mouvement mérite l'att tion.

Il y a lieu aussi de se demander avec anxiété si la vogue mot de Justice ne nous présage pas une religion nouve Puisse l'ancienne mourir au royaume de ce monde sans nous perdions un vieux despote pour le seul avantage d' asservis par un jeune tyran plus fort et plus tapageur. sait le secret du peuple? Peut-être se sent-il privé quand on retire des dieux au point de les remplacer aussitôt. On ai rait à être tranquillisé sur sa manière de comprendre la li pensée. L'état d'esprit des écrivains bourgeois-socialistes n apprendra au moins ce qu'on prêche à ceux qui prêchent masses.

Enfin les paradis laïques ont de l'intérêt malgré leur car tère de rêves. Ils marquent la direction d'une tendance, et on les compare avec les réalisations, on verra peut-être qu ques-unes de ces tendances commencer à devenir actions. D pronostics pourront en être tirés sur les possibilités imm diates d'évolution sociale.

C'est tout ce que l'on peut raisonnablement aspirer à co naître sur la Cité Future. En se limitant ainsi, la curios devient légitime. L'homme en effet se suicide moralement s ferme les yeux sur la cité présente, mais le présent existe-t- Quand on y pense il est déjà le passé. Pour le concevoir ac et vivant, il faut toujours lui annexer un peu d'avenir.

JULES SAGERET.

LE

RETOUR DE DON QUICHOTTE

—

Le curé, se lassant de voir tant de livres, conclut, sans plus examiner, qu'on jetât tout le reste au feu.

Don Quixote, ch. VI, tome I.

Cependant rien n'adoucissait la mélancolie de Don Quixote.

Don Quixote, ch. LXXIV, tome IV.

Te voici de retour dans l'ancienne maison
Que tu quittas un jour pour suivre ta Chimère.
Par la croisée, il vient comme une odeur amère
De buis et de lauriers, flétris par la saison ;

Car déjà c'est l'automne, ô rêveur qui t'enivres
Du rêve d'autrefois que tu n'as pas vécu,
Hélas ! tes vigilants ennemis t'ont vaincu
Et, pour te châtier, ils ont brûlé tes livres !

Pâlement incliné sur de pourpres coussins,
Tu fixes de tes yeux la déserte étagère
Où tes livres, jadis, offraient leur mensongère
Et douce rêverie au désir de tes mains.

Tu souris tristement, et ta face pâlie
Se crispe et tu maudis les amis trop prudents,
Qui, pour calmer ta fièvre et tes songes ardents,
Ont détruit, sans pitié, ce qui faisait ta vie.

Las de heurter toujours les ailes des moulins
Et comprenant que tu devais vivre en toi-même,
Chez toi, tu retournais avec l'espoir suprême
D'oublier à jamais le leurre des chemins.

Mais rien de ta jeunesse aujourd'hui ne demeure;
Tu ne la trouves plus dans ce logis quitté,
Et la vie est pour toi, désormais, sans beauté.

Tourne-toi du côté de la muraille...
Et pleure!

JEAN-MARC BERNARD.

LE PACIFISME
DANS L'ANTIQUITÉ CHINOISE

—

Est-il de quelque intérêt d'apprendre que les théories que nous voyons neuves, dont nous nous attribuons, avec orgueil, l'invention et la propriété, ne sont que des redites, à peine modifiées, d'idées archiséculaires ? Certains le contestent. Peut-être ont-ils raison et trouvons-nous plus de charme à célébrer le progrès lorsque nous nous imaginons en être la cause et l'auteur. Voici bien longtemps qu'un penseur désenchanté proclamait la vanité de toute recherche et de toute sagesse :

> Le sage a ses yeux dans sa tête et l'insensé marche dans les ténèbres, mais un même accident leur arrive à tous deux comme il arrive aussi aux bêtes. La mort de l'un est semblable à la mort de l'autre (1).

Quoi qu'il en soit, il en est que ne désole point la constatation de l'ancienneté des idées dont ils sont eux-mêmes les parrains ou les champions, qui ne s'affectent pas de les voir encore irréalisées, après tant de siècles qu'elles furent émises et qui puisent, au contraire, une conviction et une force plus grandes dans cette communion avec leurs lointains devanciers. A côté de ces militants sont les dilettanti, les philosophes trouvant qu'en dépit du champ étroit et sensiblement toujours pareil où se meut l'humanité, il est agréable de marcher « avec ses yeux dans sa tête » et, si le progrès moral est un rêve... ne s'en douter un peu. Les uns et les autres accueillent d'ordinaire favorablement toute glane ramenant au jour quelques parcelles des doctrines professées dans les âges disparus et par les races lointaines, toute contribution, même minime, comme celle-ci, à l'histoire de la pensée humaine.

Ce sont des raisons d'ordre sentimental qui inspirent et gui-

(1) *Ecclésiaste*, chap. II et III.

dent nos modernes pacifistes dans leur croisade contre
guerre. A leurs adversaires, ils ont, sans doute, à oppos
maints arguments tirés de considérations économiques, mais
motif de leur propagande et de leurs efforts, celui qui leur co
quiert des sympathies de plus en plus nombreuses, c'est
révolte de notre sensibilité contre le meurtre de notre sembl
ble, le prix, toujours croissant, que nous attachons à notre pr
pre personnalité, l'horreur, enfin, dont nous sommes saisis
la pensée des tueries en masse et de leurs lamentables lend
mains.

Le vieux pacifiste qui fait l'objet de cette étude apparten
à une époque et à une race auxquelles de tels sentimen
étaient presque étrangers. La civilisation chinoise, toute br
lante qu'elle fût déjà au v^e^ siècle avant notre ère, ne compo
tait pas notre délicatesse de nerfs. La mort, celle d'autrui ou
sienne propre, ne causait pas l'atroce épouvante qu'elle provoq
chez nous. Les exemples récents, fournis par la dernière guer
ont, d'ailleurs, démontré à ceux qui ignoraient l'Extrên
Orient que le mépris de la vie est encore toujours la rè
presque générale, chez les Jaunes.

Si l'existence de ses semblables ne lui paraît pas assez sacr
en elle-même, pour la déclarer inattaquable, au nom de q
principe le philosophe Meh-ti réprouvera-t-il la guerre ? A
nom d'une idée asbtraite : l'équité.

Ce seul mot suffit déjà à faire comprendre que le pacifis
du Maître chinois n'ira pas jusqu'au renoncement, à ce
doctrine de la *non-résistance au mal*, prêchée par Tols
d'après Jésus. Les préceptes évangéliques :

> Faites du bien à ceux qui vous haïssent... A celui qui te fra
> sur une joie présente aussi l'autre et à celui qui t'ôte ton mante
> ne refuse pas ta tunique... Si quelqu'un t'ôte ce qui est à toi ne
> redemande pas (1).

Ces préceptes l'eussent évidemment trouvé hostile. Il n'
sans doute pas goûté davantage le conseil d'Epictète :

> Le sage attend toujours des méchants plus de mal qu'il n
> reçoit. Un tel m'a dit des injures ; je lui rends grâces de ce q
> ne m'a pas battu. Il m'a battu ; je lui rends grâces de ce qu'il

(1) *Evangile selon S. Luc*, VI.

n'a pas blessé. Il m'a blessé, je lui rends grâces de ce qu'il ne m'a pas tué (1).

Ce genre de pacifisme, qui peut avoir une beauté morale supérieure, n'était pas le fait de la sagesse utilitaire d'un Lettré chinois qui sait, à l'occasion, faire bon marché de sa vie, mais jugerait absurde de se la laisser bénévolement soustraire au profit d'un larron.

Meh-ti se contente d'en appeler à notre sens de la justice. La justice est une, elle est la même pour les individus et pour les nations; ce qui est vil chez l'un ne peut être glorieux chez l'autre. Les lois de l'équité réprouvent le vol, elles réprouvent le meurtre; pas plus que les individus, les peuples et les souverains n'ont le droit de les transgresser. Le général victorieux qui a acquis une province est un voleur aussi méprisable que le brigand qui détrousse, au coin d'un bois, les voyageurs isolés. Le soldat revenant de la guerre est un assassin et celui qui l'y a envoyé un criminel, digne du plus vil supplice. Mais les foules ignorantes, aisément leurrées par de vaines apparences, poursuivent le délinquant chétif et chantent la gloire des forfaits multiples. La grandeur du crime les éblouit, trouble leurs notions morales ; la réprobation se mue en enthousiasme :

Si un homme entre dans le jardin d'autrui et y vole des pêches et des prunes, la foule le blâme et les autorités le punissent.

Pourquoi ? Parce qu'il a causé du tort à son prochain.

Celui qui vole un chien, un porc, des poules, pèche plus gravement encore contre la justice que le voleur de fruits. Pourquoi ? — Parce qu'il porte à autrui un préjudice plus considérable. Son insociabilité est plus prononcée et son délit plus important.

Pour la même raison, l'insociabilité de celui qui vole un cheval ou un bœuf est plus accentuée que celle du voleur de chiens.

Pour la même raison, plus grande encore est l'insociabilité de celui qui tue un innocent, qui vole ses vêtements et ses armes.

Tous ces voleurs sont unanimement blâmés.

Cependant, aujourd'hui, lorsqu'on attaque un pays, nul ne blâme cet acte; on le loue en proclamant qu'il est dans la nature humaine.

Quand on tue *un* homme, la foule dit : c'est un crime qui mérite *une* mort.

Selon cette appréciation, celui qui tue dix hommes a commis dix crimes et encourt dix fois la peine de mort. De même, celui qui tue

(1) *Maximes d'Epictète.*

mille hommes a commis mille crimes et encourt mille fois la peine de mort...

Cependant, ceux qui commettent le plus grand des crimes contre la justice en attaquant des pays, au lieu de les blâmer on les loue tenant leur acte pour juste. On écrit de semblables maximes pour les léguer à la postérité.

Pourquoi écrit-on cela ?

Voici un homme qui, voyant peu de noir, le déclare noir, puis voyant beaucoup de noir, le déclare blanc. On dit que cet homme ne sait pas distinguer le noir du blanc.

De nos jours, cependant, lorsqu'un petit délit est commis, on sait le blâmer, mais lorsqu'un grand méfait est commis, lorsqu'on attaque une nation, on ne sait pas blâmer cet acte et, bien au contraire, on le glorifie.

Lorsque l'on vole un royaume ou une ville, les mêmes gens qui condamnaient le vol du chien ou du porc déclarent cet acte juste et en accord avec les lois de l'humanité.

Cela s'appelle-t-il savoir distinguer la justice de l'iniquité ?

Nous savons donc que les hommes distinguent mal ce qui est juste de ce qui est inique.

Les sentiments pacifiques de Meh-ti ne s'exprimèrent pas seulement dans ses entretiens avec ses disciples. Il sut, en certaines circonstances, s'interposer entre des adversaires et dissuader des souverains de donner suite à leurs projets belliqueux :

Kong-chou-pan construisait une échelle aérienne (1) d'après les ordres du roi de Tsou. Ce roi attendait que l'échelle fût achevée pour attaquer le roi de Song.

Meh-ti l'ayant appris quitta le royaume de Lou, où il se trouvait et se dirigea vers le royaume de Tsy. Après dix jours et dix nuits de voyage, il arriva au pays de Yng.

Il vit Kong-chou-pan et celui-ci lui dit : « Maître, qu'avez-vous à m'ordonner ? »

Meh-ti lui répondit : « Il y a des incursions dans le Nord, je désire me servir de vous pour exterminer les assaillants. »

Kong-chou-pan n'entendit pas cette demande avec satisfaction.

Meh-ti continua : « Je vous offre mille taëls d'argent. »

Kong-chou-pan répliqua : « J'ai des sentiments humanitaires ; je ne veux point tuer des hommes. »

Meh-ti, se levant, le salua et dit : « J'ai cependant appris que vous

(1) Probablement une de ces machines servant à donner l'assaut aux villes fortifiées que l'on assiégeait.

us disposeriez à attaquer le royaume de Song. Que vous ont fait s habitants ? — S'ils ne sont point coupables envers vous et que us les attaquiez, cela s'appelle-t-il avoir des sentiments humani- res ?... »

Kong-chou-pan convint que Meh-ti avait raison.

Meh-ti poursuivit : « Pourquoi donc n'abandonnez-vous pas ce ojet d'attaque ? »

Kong-chou-pan répondit :

« Le roi a arrêté ce projet. »

Alors Meh-ti se rendit auprès du souverain et s'efforça de le con- incre qu'il devait renoncer à son entreprise. Après de longues scussions, le roi se rendit enfin aux avis de Meh-ti.

Un autre passage du traité consacré à l'enseignement de eh-ti nous le montre faisant justice des conquérants qui posent en instrument de la volonté divine, châtiant, au nom el, les peuples coupables. Quoique notre philosophe ait été us porté aux spéculations religieuses que Confucius et qu'il t affirmé sa pleine foi dans les génies, les dieux et le pou- oir qu'ils ont sur les humains, il n'aime pas que l'on se subs- tue à eux sous prétexte de servir leur courroux ou de venger ur honneur. Dieux, Génies et le Ciel souverain sauront, eux- êmes, pourvoir à ce soin. Le vieux bon sens chinois réappa- ît : à chacun son affaire :

Le roi Lou-iang-ouen se disposait à attaquer le royaume de Tchen. eh-ti s'efforçait de l'en détourner et lui disait : « Supposons que, ns votre royaume, les grandes villes attaquent les petites villes, s familles puissantes attaquent les familles plus humbles, que iriez-vous?... »

Lou-iang-ouen répondit : « Dans le royaume de Lou, tous sont mes ujets. Si les puissants attaquaient les faibles, je les punirais. »

Meh-ti répliqua : « Le Ciel possède tout l'univers, comme vous pos- dez votre royaume. Si vous attaquez les gens de Tchen, est-ce que Ciel ne vous punira pas ? »

Lou-iang-ouen dit : « Pourquoi tentez-vous de me dissuader d'entre- rendre cette guerre? En attaquant les gens de Tchen j'accomplis la olonté du Ciel, car, depuis trois générations, ils se sont rendus cou- ables de crimes et ont tué leurs souverains. J'aide le Ciel en les hâtiant. »

Meh-ti répondit : « Imaginez qu'un père ayant un mauvais fils le hâtie et que tous les pères du voisinage, s'armant de bâtons, se ettent à le battre aussi en disant : « En le frappant, nous accom-

plissons la volonté de son père. » Ne serait-ce point là une action déraisonnable?... C'est ce que vous prétendez faire.

A côté de ces discours, témoignant assez nettement combien il désapprouve toute politique agressive, Meh-ti, songeant que la violence, qu'il réprouve, peut être employée contre lui par des hommes d'une mentalité moins élevée, entend se prémunir contre elle. Déterminé à ne porter atteinte en aucune occasion à la personne ou à la propriété d'autrui, que cet autrui soit un individu ou une nation, il prétend imposer le même respect en ce qui le concerne. Au barbare qui essaiera d'employer la force contre lui, il veut pouvoir opposer la force et il tâchera que la sienne soit capable de triompher de celle de son adversaire.

Notre philosophe s'est prononcé contre les levées d'hommes en masse qui laissaient les champs en friche et amenaient la famine à brève échéance. Le laboureur, l'artisan constituent la richesse du pays; le soldat improductif est une charge pour la société. Former d'immenses armées, les entraîner dans des expéditions lointaines est une légèreté coupable de la part des gouvernants, gaspiller des vies d'hommes est un crime; non pas que Meh-ti, nous l'avons vu, professe ce respect, plus déclamatoire que réel, que nous affectons pour l'existence humaine, mais chaque individualité étant une source de production et de richesse pour le pays, immobiliser cette valeur, la détruire est un acte néfaste par excellence.

Si l'esprit de conquête et ses conséquences sont blâmés par le philosophe, on ne doit cependant pas s'attendre à le voir réclamer le licenciement de l'armée ou même un désarmement susceptible d'affaiblir la défense de l'Empire :

> Les soldats sont les ongles d'un pays. La construction des fortifications coûte de la peine au peuple, mais cette peine n'est pas inutile.

Meh-ti répète maintes fois des déclarations analogues et ne pas être en état de défendre victorieusement ses frontières lui paraît être un des pires malheurs qui puisse accabler un pays.

En résumé, s'interdire toute attaque, mais être toujours prêt à repousser celles dont on serait l'objet, joindre la force à une probité scrupuleuse, voilà le pacifisme de Meh-ti. C'est celui

lion aux griffes redoutables, assez repu pour ne pas chercher à marauder sur le domaine d'autrui et en imposant suffisamment à ses voisins ambitieux ou talonnés par le besoin, pour être à l'abri de leurs entreprises (1).

ALEXANDRA DAVID (Myrial).

(1) Les citations ci-dessus sont tirées de *Le Philosophe Meh-ti et l'Idée de Solidarité*, par Alexandra David. — Un volume sous presse. Librairie orientale, Luzac et Cie, Londres.

DIVINE AVENTURE

—

I

Lentement Il s'éveillait de l'éternel sommeil, hanté par une conscience de Soi-même...

Peu à peu Il s'étonna : car la conscience implique la limitation de l'être. Est-ce qu'Il n'était donc plus la Volonté infinie, la Bonté infinie, l'Intelligence infinie, en un mot l'infinie Toute-Puissance s'exerçant dans l'Infini?...

Et d'où venait cette limite de Lui, qui était Tout? De Lui-même sans doute. Mais l'Infini se posant à Lui-même sa fin, — c'était l'Impossible devenu réel (contradiction insoluble); et sans Sa volonté, à Lui qui était Toute-Volonté!

A quoi bon méditer? Dès lors qu'Il n'était plus l'Infini, ce qu'Il cherchait à connaître était apparemment ce que Son état présent d'être fini, encore que si grand qu'Il fût presque l'Infini. L'obligeait à ignorer. L'important, c'était qu'Il se heurtait à une limite, qu'il existait hors de Lui, bien qu'issue de Lui, de la vie, c'est-à-dire du non-être. Car il n'y a d'être véritable que l'Infini, et il n'y a d'Infini que le Néant : tout ce qui existe au contraire, est borné, donc n'est pas.

Il souffrait, d'une souffrance ineffable, inconcevable, divine. Une force mystérieuse, qui était en Lui, L'entraîna vers la cause de sa souffrance. Il sortit de Lui-même, et entra dans la vie.

★

Une douleur L'assaillit : non plus, comme naguère, une mélancolie vaste et vague, insaisissable à la pensée humaine, mais une douleur aiguë, nette, vivante. Telle la douleur de l'univers, si tout à coup il se trouvait emprisonné, astres et planètes, ciel et mers, souverainetés, gloires, trésors, merveilles de l'esprit, chairs palpitantes, toute la matière et toute la pensée, dans un ciron : telle, mais innombrablement plus intense fut Sa douleur lorsque Son Néant, jusqu'alors épanoui sans

entraves de l'espace en d'inaccessibles immensités, s'en-rea tout meurtri, haletant d'une angoisse énorme, dans la itesse de la vie.

l vivait, ayant revêtu la forme épaisse d'une âme. Sa dou- aussi avait pris forme vivante, car un gémissement venait rompre le silence des mondes, et le voile tremblant d'une e, dont s'enveloppa l'univers, attestait qu'Il avait pleuré. l était maintenant une Ame, douée d'une intelligence finie, ceptible d'émotions précises, siège d'un désir, parfaitement sciente. Et, jaillissant déjà de Sa conscience inquiète, Son sir, avide d'émotions, armé de l'intelligence puissante et ple, interrogeait l'univers.

Donc, c'était cela... : dans une aire d'immobilité, des riades de cercles vibratoires entrelacés. Rien autre.

Or, de même que l'Ame n'était plus le Néant et que Sa issance n'était plus la Toute-puissance, qui implique l'ab- ce d'obstacles, c'est-à-dire le Néant, de même Sa bonté tait plus la Toute-Bonté, qui, dans le Néant, n'avait d'au- objet où s'appliquer que soi-même. L'Egoïsme infini déchut amour, et cet amour l'emporta vers les choses. Sa puis- nce décrut encore. L'acquisition de deux sens marqua l'a- oindrissement de Son intelligence. L'immobilité devint pour ténèbres, les cercles de mouvement cercles de lumière et harmonie : sur l'immensité noire, des myriades de sillons feu entrelacés, qui chantaient d'un grand rythme.

L'âme déchut encore. Naguère Elle atteignait d'une seule e presque tout le contenu de l'étendue à travers presque ute la succession indéfinie des millénaires; Elle dominait moins ce temps et cet espace que Sa première chute lui ait révélés. Maintenant Elle s'asservit à eux, descend entre s murailles étroites du passé et de l'avenir; Elle perçoit des oses qui, un instant après, ne sont plus, puis des choses qui, instant d'avant, n'étaient pas encore : Elle voit des sphères mineuses qui tournoient dans la nuit avec des vitesses iné- ales, et d'autres plongées dans cette nuit qu'elles font plus oire. Elle possède la notion de la complexité, — signe de fai- lesse.

Cependant les mondes s'agrandissent, et leur nombre dimi- ue. L'âme est si proche d'eux qu'Elle distingue l'incandes- ence furieuse des foyers de lumière et la pâleur sereine des

mondes éclairés... Les grandeurs s'élargissent, s'élèvent e immensités ; leurs vols trouent l'espace, balayant devant eu les ténèbres; et l'Ame discerne chaque note de l'universell symphonie.

Une joie douloureuse La torture et L'enivre; car toutes l sphères, qui roulent devant Elle, l'une après l'autre, Lui re voient en de sourdes et confuses clameurs l'écho de Son ind finissable souffrance: clameurs de la vie ou non-être aspira à l'être, c'est-à-dire au néant. Déjà Elle comprend le spectac qu'Elle vient de contempler; et dans l'apparent labyrinthe d ces myriades de cercles lumineux Lui apparaît leur vanit Clameurs surgissant des mondes, révolutions des satellit autour des planètes, révolutions des planètes autour d soleils, c'était la rébellion impuissante et indomptable d choses contre ce qui les avait désagrégées et dispersées, désir des parcelles de rentrer dans leurs touts; et l'immens courbe vacillante et sans but décrite par les soleils emporta leurs planètes signifiait l'affolement de l'univers cherchant s Tout, l'Invisible, l'Immatériel, l'Inexistant, — le Néant.

Cette douleur des choses, c'était la douleur même de l'An la douleur vague qui L'avait instruite qu'Elle n'était plus Néant, la douleur sans cesse croissante et toujours plus pr cise à mesure de Ses déchéances successives. Première répon à Son besoin de savoir, première révélation de l'ineffab mystère...

Or, plus grandissait Sa souffrance, plus devenait intens sous l'impulsion de Sa pitié, Son besoin de souffrir. Il L restait encore un degré à descendre: s'amoindrir jusqu'au bornes de l'un de ces mondes solaires, de celui qui sembla le plus éloigné du Bonheur-Néant; choisir dans ce mond solaire la plus misérable de ses planètes, celle dont la clame était la plus plaintive et la plus désolée; puis, dans cette pla nète, la chose la plus malheureuse, la plus vivante, — s'abîmer là.

L'Ame se contracta: le Néant se fit homme.

II

Un matin de printemps, au petit jour, à l'heure où l bœufs reposés sortent de la chaude étable, leurs larges flan dorés tout imprégnés de puanteurs saines, et s'en vont, deu

deux, serviteurs robustes, patients et doux, accomplir, sans savoir, un labeur auguste sous la vaste pâleur bleue du ciel, on avait frappé au volet de la ferme. Un gars, l'œil encore flottant de sommeil, avait ouvert la porte au chemineau; et, sans l'interroger, l'ayant à peine regardé, avait posé devant lui sur une table un morceau de pain serré et blanc et un verre de vin. Puis, les volets poussés, les fenêtres ouvertes sur la lumière frissonnante et frêle de la campagne, il s'assit en face de l'étranger, et, se remplissant un verre, lui dit:

— Tu tombes bien; y a de la besogne dans la maison. A mordienne, chemineau.

L'étranger ne répondit pas.

— Où as-tu mis ta langue, fieu? Est-ce que tu l'as fourrée dans ton bissac pour qu'elle s'use pas?

Même silence.

— Drôle de chemineau! Queuque mendiant...

Surpris, il songea à examiner son hôte, en commençant par le bagage. Ni baluchon, ni bâton.

— T'es donc pas un chemineau? Le maître va venir; s'il croyait que je donne son pain et son vin à un feignant qu'est pas cachottier par-dessus le marché! Allez, oust!

Et il se leva, pour marquer que l'audience avait pris fin; même il commença un geste de menace. L'autre restait immobile. Vivement les petits yeux ronds du paysan fouillèrent la figure de l'étranger. Sa colère se dispersa sous le rayonnement qui émanait de cette face sans âge, tranquille et triste; en même temps une inquiétude sourde remuait le fond de son être grossier devant une chose qu'il sentait qu'il fallait comprendre, et qu'il ne comprenait pas.

— C'est pas le loup-garou, ben sûr, murmura le paysan. Ça dit rien; je voudrais ben que le maître descende.

Et il se mit à faire du bruit pour se rassurer, déplaçant un tabeau, tirant et poussant une porte, secouant une table. Soudain, il eut une illumination: « Parbleu! c'est un innocent! » Comme justement un pas lourd de sabots tout près faisait gémir un escalier, le gars courut au-devant du fermier, criant:

—Maît' Louis, y a un innocent dans votre maison,—un drôle d'innocent, vous savez!

La rumeur se fut bientôt répandue dans tout le village qu'il y

avait un innocent chez maître Louis. Ce n'était pas qu'on n'eût jamais vu d'innocents. Mais d'abord, ceux-là, quand même ils n'étaient pas des grands parleurs, ils prononçaient des fois quelques paroles; et puis, il y avait des moments où ils riaient — on ne savait pas pourquoi, par exemple. Tandis que celui-ci pas un mot, mais pas un! et toujours l'air sérieux. L'étranger n'était pas arrivé depuis deux heures que tous les gens du village investissaient la ferme, — hommes, femmes, vieillards pleins d'expérience, enfants ahuris et malpropres. Des propos s'échangeaient, conjectures et affirmations catégoriques.

— Peut-être ben que c'est un assassin.

— C'est un anarchiste.

— Pour sûr, c'est pas un innocent comme les autres; mais pour un innocent, c'est un innocent.

On emmena l'étranger chez le maire, qui, au nom du gouvernement, dont il était le représentant dans la commune, lui somma de montrer ses papiers. — Nulle réponse.

— D'où venez-vous? Comment vous appelez-vous?... Il est sourd-muet; vous auriez dû y penser plus tôt, fit le maire au fermier, avec l'indulgence un peu dédaigneuse et la satisfaction légitime d'un maire qui a des idées, pour un homme qui a le droit, après tout, de n'en pas avoir, n'étant pas le représentant du gouvernement.

Alors il tendit à l'étranger une feuille de papier fané et sale et une plume rouillée.

L'autre continuait de regarder les gens avec le même visage doux et triste.

Le maire prononça avec assurance :

— C'est un sourd-muet et un illettré. Voilà tout. Le mieux serait de l'envoyer à l'hospice départemental. Malheureusement on m'a refusé, il y a huit jours, une place pour le fils à Pierre, qui est aussi un innocent. Il paraît que c'est complet. Alors, qu'il fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne fasse pas de mal. On le nourrira toujours.

— C'est tout de même drôle, observa le fermier, qu'il ne sache pas d'où il vient et comment il s'appelle. Il n'est pourtant pas tombé du ciel.

— Est-il chançard, Maît' Louis! Ça porte bonheur de recevoir un innocent.

— Il a ben une figure de chrétien, dit le garde-champêtre

— Je sais pas. Moi, j'y trouve l'air... pas comme tout le monde.

Le premier étonnement apaisé, on cessa de s'occuper de l'innocent. Les gens en causaient encore parfois, lorsque la rencontre de l'étranger errant par les chemins rappelait leur attention sur les circonstances bizarres de son arrivée. Un sourd-muet innocent, passe encore ; mais sans papiers ! — car on avait retourné toutes ses poches en vain... Non seulement pas un papier d'identité, mais pas un couteau, pas un outil, pas un clou, pas un morceau de ficelle,.. rien, rien, rien ! Les maires de toutes les communes avoisinantes avaient répondu que personne chez eux n'avait vu ce mystérieux chemineau.

— Eh ben quoi ? faisait-on. Maît' Louis avait beau dire l'autre jour ; ce paroissien-là, il faut ben qu'il soit tombé du ciel !

Et de rire.

Au reste, comme l'Innocent ne faisait de tort à personne, mangeait et buvait ce qu'on lui donnait, sans jamais se plaindre, et même sans rien demander, on le laissa vagabonder à sa guise.

★

Il recherchait la solitude, se plaisait dans la contemplation des choses, des fleurs, des pierres, de l'eau. Un jour, quelqu'un du village le vit qui tenait dans sa main un caillou et avait tout l'air de soutenir une conversation avec lui. Il raconta la chose avec un gros rire, répétant le refrain accoutumé : « Pour sûr, c'est un innocent, mais c'est pas un innocent comme les autres. Une bête à bon Dieu, quoi ! »

Qu'aurait-on dit, si l'on avait pu interpréter les conversations muettes de l'Innocent avec les choses, ses paroles plus immatérielles que les regards éteints d'un aveugle ?

Il disait aux arbres, aux fleurs, aux fines lances hérissées des gazons : « Les hommes ne me connaissent pas. Ils ne se connaissent guère entre eux. Mais ils se connaissent eux-mêmes : ils savent qu'ils existent. Les bêtes ne connaissent pas leur existence : mais un peu d'âme en elles sait les souffrances et les joies de leurs corps. Aussi les hommes sont-ils plus malheureux que les bêtes, et les bêtes sont plus malheureuses que vous. Car vous ne savez pas qui vous êtes, ni même que

vous êtes ; et lorsque les hommes ou les bêtes, qui ont faim qui sont cruels avec insouciance, vous écrasent ou vous déc rent, vous ne savez pas que votre âme s'en va de vous. Vo participez à cette double grandeur de vous sacrifier à ce q n'est pas vous, et de n'en presque rien connaître ; et par vous êtes plus près du néant, qui est l'être véritable. M vous vivez : une âme entre en vous, qui grandissez jusqu'à qu'elle vous quitte. Vous n'êtes pas tout à fait inconscients la beauté épanouie de vos maturités et la langueur de v déclins attestent que la montée de la sève vous réjouit que vos dépérissements vous attristent. Vous êtes encore lo de Moi. »

Aux rocs informes et vierges, aux pierres frustes des ch mins, il disait : « En vous Je me reconnais mieux. Vous, r chers qui déchirez la terre saignante des montagnes, et vou humbles pierres que foulez les pieds des hommes et des b tes, vous faites et recevez le mal et le bien sans apparence joie ni de douleur, de remords ni de résignation. Vous êt presque Moi, et votre vue m'afflige et me plaît : car le vide vos âmes est comme une image, — un peu confuse, — mon bonheur perdu. Cependant vous n'êtes pas Moi, puisq vous existez. »

Un jour qu'il parlait ainsi aux choses, le curé du villa vint à passer, lisant son bréviaire. Il s'arrêta, et, regarda l'Innocent, il se mit à penser tout haut : ce n'était point par que d'exprimer des idées devant ce sourd-muet imbéci « Pauvre infirme ! Es-tu une créature disgraciée du Seigneu ou n'es-tu pas peut-être une de ces rares créatures privi giées à qui Dieu réserve la faveur d'ignorer le sacrilège de négation et même l'inquiétude du doute ? Qui sait ?... Inn cent, vois ces montagnes, ces prairies, l'ombre bienfaisan de ces grands arbres, cette eau où les laboureurs vienne puiser, aux moments de sécheresse, la fécondité que la beau du ciel leur refuse ; vois ce ciel même, qui s'étend bien a delà de l'horizon... Tout cela est l'œuvre du Créateur, tout ce chante la gloire de Dieu. »

— Qu'est-ce que Dieu ? demanda l'Innocent.

Le curé poussa un cri de stupeur :

— Tu parles ! Mais alors...

Il se signa, troublé.

— Qu'est-ce que Dieu? répéta l'Innocent.
Le prêtre fut pris d'une méfiance.
— Pourquoi n'as-tu jamais répondu aux questions qu'on faites ?
— Je ne les comprenais pas.
— Lorsqu'on te demandait qui tu étais, d'où tu venais, tu comprenais pas ?
— Non.
Le curé eut peur : il avait affaire à un fou, c'était certain. is une telle douceur émanait des yeux, de tout le visage ce fou, qu'il fut un peu rassuré. Néanmoins, son premier uvement fut de s'en aller. Puis il eut honte de cette lâcheté: , un prêtre de Dieu, s'enfuir devant cette question : « Qu'est- que Dieu ? » — question sacrée, fût-elle posée par un fou! ommença, d'un ton paternel :
— Ecoute, mon...
l voulait dire « mon enfant » ; mais l'expression grave, jestueuse, de cette figure sans âge lui imposa à ce point il avala son dernier mot. Après un instant, il reprit :
— Dieu, c'est celui qui a créé tout ce qui existe, c'est le Tout- issant, c'est le Bien, c'est la Vérité. Il est l'Eternel, car il pas eu de commencement, et il n'aura jamais de fin.
es yeux de l'Innocent étincelèrent comme des soleils.
Le prêtre continuait :
— Il a créé le monde, d'abord les choses et les animaux, is l'homme, qu'il fit à son image.
Cette locution lui semblant d'une brièveté obscure pour un nocent, il chercha une explication familière, simple :
— Ainsi, regarde-moi, je suis fait à la ressemblance de Dieu, suis semblable à Lui, — autant qu'un misérable pécheur ut ressembler à Dieu. Toi aussi, d'ailleurs, et tous nos frè- s. Le premier homme vivait heureux dans le Paradis. Mais il mmit une faute, et l'humanité entière en garda la souillure jus- 'au jour où Dieu envoya sur la terre son Fils, qui, prenant ur lui tous les péchés des créatures, les a rachetés par son pplice. Tu as compris cela ?
Comme l'Innocent se taisait, il insista, complaisant, d'une ix douce :
— Tu connais bien, au moins de nom, Notre Seigneur Jé- s-Christ ?

— Non.

Les yeux de l'Innocent, tout à l'heure resplendissants d lumière, s'étaient déjà éteints.

— Mais enfin, s'écria le curé, ébahi et indigné, d'où vien tu ?

L'Innocent ne répondit pas. Cette fois, le curé eut peur, per pour tout de bon : il fit le signe de la croix, et s'éloigna à pa précipités.

Le lendemain, après une longue conférence entre le curé, maire et le médecin du village au sujet de ce sourd qui enten dait quelquefois, de ce muet qui parlait quand on s'y attenda le moins, de cet innocent qui ne comprenait pas les question concernant son identité et qui en posait sur Dieu, l'inconn fut envoyé d'urgence à l'hospice départemental, où l'on rec vait des vieillards sans ressources, des idiots et des fous e observation.

III

Il fut accueilli par le directeur et l'économe avec mauva humeur (une bouche de plus à nourrir !), par le médecin av insouciance, par les religieuses avec pitié, par les fous av indifférence, par les idiots avec une familiarité affectueus Ceux-ci lui demandaient son nom avec l'accent dont on par à un ami de vingt ans.

Une fois, un jeune homme, en blouse bleue et casquette noir lui dit gaiement : « Tu peux sortir jusqu'à trois heures ; je le permets. Je suis le ministre de la guerre. Tu as compris? Il parlait ainsi, non par manière de menace, mais plutôt pa bonté et condescendance, en maître intelligent qui veut qu ses ordres, avant d'être obéis, aient été clairement expliqués

Un autre, à chaque fois qu'il le rencontrait, poussait un lon glapissement qui déchirait le ciel, puis, en quatre bonds, tra versait toute la cour, la figure d'abord tordue en un ri silencieux, puis subitement redevenue grave.

Un autre, aux petits yeux calmes de pince-sans-rire, l serra la main avec énergie, rappelant qu'ils avaient couché sou la même tente en Afrique.

Tous ces propos, et bien d'autres encore, lui paraissaie non moins étranges et obscurs que ceux qu'on lui avait tenu au village. Le mot Dieu et le premier mot d'explication du cur

Voilà tout ce qui, jusqu'à présent, avait touché son esprit. C'est que, sous son apparence humaine, il avait gardé son esprit presque infini; et il ne pouvait rien penser que d'éternel.

★

Un jour, de ses yeux éteints, un vif éclair jaillit, parce qu'un de ses compagnons lui avait dit : « Viens adorer Dieu. »

Il demanda :

— Qu'est-ce que Dieu?

— Allah est grand, répondit l'autre, et Mahomet est son prophète. Je vais me laver les pieds pour être agréable à Dieu.

— Qu'est-ce que Dieu? insista l'Innocent.

— C'est Allah.

Un autre entendit ces mots : il s'approcha :

— N'écoute pas cet imposteur. Dreyfus a été légalement et justement condamné. Mais Jéhovah le sauvera, bien qu'il soit innocent ; car il est certain qu'on a communiqué des pièces secrètes. Je le sais bien; j'étais l'ange envoyé par Dieu pour livre les débats.

— Qu'est-ce que Dieu? demanda l'Innocent.

— C'est Jéhovah.

— Non; c'est Bouddha, intervint un troisième.

— C'est le Christ, fit un quatrième.

Un cinquième protesta :

— Pas du tout. C'est Brahma, Siva et Vichnou, un seul en trois personnes.

Et il commença une danse bizarre, se balançant lentement, droite, à gauche, les yeux fixés sur le centre de son ventre; puis il s'endormit, continuant à se balancer, seul au milieu de la cour, jusqu'à l'heure où un surveillant vint le secouer pour le repas du soir.

Le lendemain, un idiot, qui avait assisté, sans rien dire, à cet échange de vues théologiques, rôda autour de l'Innocent, d'un air inquiet, comme s'il avait peur d'être espionné; enfin il lui souffla dans l'oreille :

— J'ai à te parler; mais il faut que nous soyons seuls. Suis-moi.

L'Innocent le suivit; et ils s'arrêtèrent à l'entrée d'un large couloir, où circulaient continuellement des religieuses, des sur-

veillants, des hospitalisés. Sur un escalier montaient, descen daient des malades, qui venaient de la pharmacie et traçaien derrière eux des sillons d'odeurs fades et âcres. Par une port ouverte, on entrevoyait de vastes chaudrons, dont les reflet roux flambaient sur le noir mat des fourneaux.

— Là... A présent que nous sommes bien seuls, dit l'autr tu peux adorer Dieu.

— Qu'est-ce que Dieu ? interrogea l'Innocent.

— C'est moi.

De nouveau les yeux de l'Innocent se ternirent. Cette ré ponse, sans doute plus claire que celles qu'il avait reçues veille, ne le satisfaisait pas.

— Tu ne me crois pas? Eh bien, écoute. Il y a cent ans, to ce que tu vois ici n'était qu'une plaine désolée où poussaien des herbes sauvages. Aujourd'hui, regarde ces belles maison avec des planches et des plafonds, des fenêtres et des rideau ces arbres, ces fontaines d'eau pure, tout ce bétail qui no sert de nourriture, vois ces hommes de génie au milieu d quels nous vivons... Est-ce que tout cela ne témoigne pas l'existence d'un Créateur? Donc, ce Créateur, c'est moi.

— As-tu créé aussi les hommes que j'ai vus naguère village, et les champs où j'errais parmi les arbres et les pierr et tous ces mondes que j'ai aperçus dans la nuit?

— Qu'est-ce que tu me racontes là? Je ne connais pas c choses dont tu me parles. Donc, elles n'existent pas.

Il réfléchit un instant; puis avec défiance :

— Est-ce que tu serais fou ?

Et comme l'interne descendait de la pharmacie, il courut lui pour lui répéter les étranges propos de l'Innocent.

★

Pendant ce temps, le vieux soldat d'Afrique descendait aus l'escalier, ses petits yeux tout plissés dans une expression fine raillerie. A la vue de l'Innocent, il se glissa vers lui av une lenteur mystérieuse, et lui dit :

— Quel idiot, ce médecin ! Figure-toi qu'il ne s'est pa encore aperçu que je suis mort ! Tu as pourtant vu la ball qui m'a troué le cœur... Entre nous, je crois qu'il est fou. Du reste, ce médecin-là, il paraît qu'on va l'enfermer dehors

De tout ce verbiage, un seul mot émut l'esprit de l'Innocent

ui de mort, qui portait une idée éternelle. Ses yeux brillè-
t; il demanda :

— Qu'est-ce que la mort ?

'autre ne comprit pas.

— Bien sûr que je suis mort. Oh ! je sais bien pourquoi ils veulent pas me croire : c'est parce que je ne suis pas sous re... Parbleu ! j'y ai été, sous la terre.. Seulement à cette ure je fais mon autre vie. Voilà tout.

— L'autre vie? répéta l'Innocent, machinalement.

— Oh ! ça, tu veux trop en savoir. Saint Pierre m'a défendu jaser... Tu verras, quand ça sera ton tour... Oh ! c'est terri-, la mort !

A ce moment sa figure s'effara, les sourcils relevés jusqu'à oindre presque la racine des cheveux, les yeux fous, la bou- béante et sans respiration, une face d'épouvante. Et cela elait une telle douleur que l'âme de l'Innocent en fut à ais troublée. Soudain, la figure du vieux soldat reprit son ression de gaieté narquoise. Il se rapprocha de son compa- on et tout bas :

— Comme tu es un vieux copain et que nous avons ronflé s la même tente (ça, vois-tu, ça ne s'oublie pas!), je vais t de même te dire quelque chose ; mais motus... L'enfer, st là-bas.

Et il montra du doigt le pavillon où l'on enfermait les fous larés avant de les envoyer à l'asile :

— Les damnés poussent des hurlements effrayants.

Les yeux de l'Innocent s'étaient éteints dès les premiers ts.

Après quelques semaines d'observation, la fiche suivante affectée à l'Innocent : « N° 376. Nom inconnu ; âge, idem ; gine, idem. — Envoyé par le maire de X, le..... 190.. — nie sceptico-religieuse, très douce. Simulation inconsciente. Inoffensif. » Alors on lui permet de sortir de l'hospice, à con- ion d'y rentrer chaque jour avant l'heure du dîner. Avis ntelligible pour l'Innocent ; mais cela fut sans conséquence. lui était arrivé souvent de se promener jusqu'à l'entrée de ospice et de tirer la porte. Chaque fois le gardien-portier ait dû bondir hors de sa loge pour suppléer par la vigueur

de sa poigne à des raisonnements ou à des menaces auxque ce faux sourd paraissait insensible. Or l'esprit de l'Innoce était d'une nature telle que la coïncidence infaillible de ce ge brutal du gardien avec l'impossibilité de franchir la porte n formait aucune association d'idées. Toutes les fois que sa fant sie l'y poussait, il se dirigeait vers la porte et tentait de l'ouvr

Le jour où le gardien eut reçu l'ordre de le laisser pass l'Innocent sortit de l'hospice et n'y revint plus.

IV

Il marcha des jours et des nuits, indifférent aux incendi de soleil, à la fraîcheur morne et pénétrante des nuits pluvie ses, à tous les dangers; il était nourri par la charité des ge qu'apitoyait son imbécillité douce et toujours grave. Souve il mangeait des herbes, quoiqu'il sût que des âmes étai dans ces herbes, ou plutôt parce qu'il le savait ; car les â végétatives lui semblent heureuses de se déplacer pour soute les corps où résident les âmes pensantes. Il ignorait c'était ce déplacement d'âmes que les hommes appelaien mort.

★

Or, voilà que, dans le vaste bruissement de pensées et souffrances qui l'enveloppait depuis le temps où son pass à travers les mondes errants l'avait conduit proche de la Ter un cri s'élevait, s'amplifiait, plus intense et plus aigu que t les autres cris de l'univers. Ainsi se révélait sans doute le ce tre de la circonférence immense de vie et de douleur...

Il atteignit un lieu où se tassait une multitude de maiso — la Grande Ville. Alors il perçut non plus un cri, mais accord chaotique et terrible de cris sans nombre. De mê qu'un incendie, de loin rougeoiement uniforme, laisse voir près ses étincelles, ses flammèches serpentines, ses jets de drus et forts, ses brasiers; de même que le grondement mo tone de l'océan se départagerait, pour une oreille assez pu sante, en hurlements de flots dressés, rugissements de vag pressées, soupirs obscurs et menaçants de lames de fond, l mes et chansons de gouttelettes; — de même l'Innocent, gr à l'acuité surhumaine de ses sens, percevait, jusqu'au détai plus ténu, toute l'indéfinie variété de l'énorme lamentati

outre, de chaque cri, de chaque bruit il savait et la cause
la valeur ; car chez lui les sens et l'esprit, au lieu d'être
arés par mille obstacles, la plupart infranchissables, étaient
fondus; et chacune de ses sensations était une connais-
ce. Il comprit la clameur des choses : c'était l'aspiration
loureuse du fini vers l'Infini.

A leur tour, ses yeux examinèrent la Grande Ville, tantôt
s brillants que la lumière du jour, tantôt plus ternes que
ténèbres de la nuit.

Il vit des masures de pauvreté et des palais d'opulence, des
âtres de plaisirs et des temples de contritions; et les gra-
rs mêlés au torchis des masures avaient une âme, élémen-
re, presque heureuse, de même que les blocs taillés avec art
ur l'orgueil des palais et la majesté des temples.

Il vit les fleurs riches des jardins et les fleurs pauvres des
emins; et les âmes des unes étaient à peu près pareilles aux
es des autres.

Il vit des bêtes bien nourries, robustes et belles, et des
tes maltraitées, débiles, sales; et les âmes des unes n'étaient
s pareilles aux âmes des autres : la possession d'une con-
ence, multipliant leurs plaisirs et leurs peines par le senti-
ent qu'elles en avaient, faisait naître chez les unes le dédain,
ez les autres l'envie et la haine. Ainsi les âmes se compli-
aient, de plus en plus diverses, de plus en plus hautes, de
us en plus malheureuses.

Il vit les hommes, et que l'âme d'aucun homme n'est pareille
celle d'un autre, ni à soi-même à deux moments de sa vie. C'est
e l'homme, outre la conscience, possède la pensée et la
flexion, — la pensée pourvoyeuse d'erreurs et créatrice de
uffrances ; la réflexion, double miroir où l'homme projette
s images de ses pensées fausses, de ses désirs vains, de ses
soins imaginaires, indéfiniment, — double théorie, jamais
ose, d'images s'engendrant les unes les autres, et dont la
ernière est la plus mensongère, la plus misérable, la plus
uelle.

Voilà ce que discerna l'Innocent à travers les innombrables
rmes de vie que lui présenta son existence aventureuse dans
a Grande Ville : poursuivi comme anarchiste, puis acquitté
aute de preuves; enlevé dans des râfles de malfaiteurs, puis
elâché pour sa bonne conduite; interné avec des fous, puis

renvoyé pour son inlassable douceur ; mêlé tour à tour à dé
êtres d'ignominie et de grandeur, de débauche et de saintet
de noble inquiétude et d'insouciance vile. Il vit des rires et dé
pleurs, des crimes et des dévouements, des puretés et dé
luxures, les hontes secrètes des meilleurs et les générosité
obscures des plus pervers. Sous l'écorce des plus durs égoïs
mes, dans les ténèbres louches des pires égarements, il sentit
palpiter l'angoisse d'un mystère, l'ardeur de se donner. I
entendit les râles de corps enlacés qui s'aimaient ou se haïs
saient ; et c'étaient, les uns et les autres, des râles de joie su
humaine devant l'Infini, que l'amour qui étreint et la hain
qui se venge fait entrevoir aux hommes un instant. Les che
du peuple, les riches, les illustres, les pauvres, les obscurs
les amants, les savants, les bons et les mauvais, les violen
et les doux, — chez tous, partout, comme dans les âmes dé
bêtes, dans les âmes des plantes, dans les âmes des pierre
des grains de sable et des atomes de poussière, c'était le mê
remuement, révélateur de l'universelle aspiration vers l'Infi

Et Lui, qui était tout amour et toute pitié, c'était S
amour et Sa pitié qui L'avaient entraîné vers cet objet dép
rable dont la lointaine et sourde hantise avait détruit le néa
de sa Pensée endormie ; Il était Celui qui aime, appelé par ceu
que torture le besoin d'être aimés. Il n'était plus le Tout. D
jour où la conscience de Soi avait troublé son éternel sommei
où Il avait connu le temps et l'espace, où Il avait pens
l'Infini n'était plus lui, mais cette Aspiration immense d
l'intelligence vers la vérité, de l'art vers le beau, de la bon
vers la souffrance, de la haine ou du pardon vers le mal, d
tous les désirs vers tous leurs objets, des hommes, des plan
tes, des pierres, des planètes, des soleils, de l'Univers, d
toutes les choses vers Lui, de Lui vers toutes les choses, d
Lui et des choses vers le Néant...

Car l'Infini, s'il n'est pas le Néant, ne peut être que l
Désir du Néant, le seul désir qui ne soit pas limité par la pos
session de son objet.

En même temps il connut l'ordre de ce mouvement qui en
traîne les choses vers le Néant ; il connut la hiérarchie de
choses, et pourquoi l'homme, la plus misérable de toutes, e
est, pour cela même, la plus noble. Les choses, à proportio
de leur simplicité et de leur sérénité, sont plus proches d

ant passé et plus éloignées du Néant futur; la misère de omme naît de son inquiétude, qui est le désir, à son plus t période, du Néant, et c'est la pensée qui surexcite cette uiétude, qui l'alimente, qui la maintient dans ce paroxysme blime.

Ainsi l'aspiration vers le Néant transmue les pierres, les oles, les poussières en vie végétative, les plantes en vie male, les animaux en vie humaine, la vie humaine en pen- ; et c'est l'homme qui, de toute sa force de pensée, entraîne c lui sa planète. Quand toutes planètes et tous soleils ne ont plus qu'humanité, que toutes humanités ne seront plus e pensée, les temps seront révolus, le Néant de nouveau a.

L'énigme, autant qu'il se pouvait à cette heure, était éclair- . Il savait ce qu'était l'Infini depuis qu'il ne L'était plus. Saurait-il jamais pourquoi et comment il n'était plus l'In- i ?

★

Un jour il vit une femme au visage affolé, aux paupières ges de larmes, qui entrait en courant dans une maison. Il suivit. Il ne savait pas où il allait : selon sa coutume, il lait à l'élan naturel et nécessaire de son être vers une souf- nce entr'aperçue. Bientôt il se trouva parmi des hommes et s femmes, qui pleuraient. Des paroles entre eux s'échan- aient, des cris, des gémissements, des exhortations au cou- ge, qui étaient découragées. « On dit qu'il reste de l'espoir. Le médecin l'a condamné. — Mourir... Il va mourir! — ! mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous! »

L'Innocent écoutait, les yeux pleins de lumière. Dieu, la ort, — les deux choses, les deux pensées humaines qui meuraient encore obscures à sa pensée, voilà qu'elles écla- ient devant lui soudain dans le même jaillissement de dou- ur...

A la vue de l'inconnu, un des assistants s'approcha, lui manda « s'il voulait le voir ».

— Oui, répondit l'Innocent.

On pensait que c'était un ami du mourant, ignoré de la mille; on le conduisit jusqu'au seuil d'une chambre voisine, oilée d'ombre... Un lit; une tête pâle, émaciée, qui dormait :

un souffle rauque soulevait le drap. Au chevet, un homme debout, tenait une main du malade ; une femme, les yeux égarés, épiait les yeux graves du médecin. Ni la mère ni le médecin ne prirent garde à la présence de l'étranger.

Tout à coup les paupières fiévreuses du malade s'ouvrirent : il appela : « Mère ! »

— Mon enfant !

— Je vais mourir, n'est-ce pas ?

— Que dis-tu là !

Sa détresse, héroïque, se força à sourire, mais ne put trouver d'autres paroles.

— Si, je vais mourir, reprit le malade, d'une voix étouffée.

Les forces de vie en déroute firent passer dans ses yeux un regard de démence horrible.

— Le prodrome du délire , pensa le médecin.

— C'est l'approche de la Grande Souffrance, pensa l'Innocent, qui voyait jusqu'aux profondeurs de l'être.

Le malade reprit :

— Mère, tire les rideaux, ouvre la fenêtre; je veux contempler le soleil une dernière fois.

La fenêtre ouverte, la couverture se raya de bandes d'or qui creusèrent la pâleur terreuse du malade.

— Oh ! je suis content de mourir pendant le jour !

Ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux éblouis, puis se relevèrent. Tout à coup un papillotement des paupières éperdues, un tremblement des lèvres : il balbutia :

— Oh ! mère... mère... le soleil va mourir, et toi, et tous ceux que j'aime, et tout le monde, tout..., tout..., tout... et je serai tout seul dans le vide. Oh !

— Il délire, murmura la mère, affolée.

Un prêtre venait d'entrer. Pendant qu'il prononçait devant le lit quelques paroles, d'une voix si basse qu'on ne pouvait le comprendre, l'Innocent regardait le malade : il vît l'âme se détacher du corps complètement et se mêler aux choses, comme faisaient les âmes des plantes brûlées par le soleil ou brisées par la main des hommes. Un cri déchirant de la mère lui apprit que c'était cela, — la mort. Cela, c'est-à-dire un déplacement d'âme, un de ces phénomènes innombrables et d'importance médiocre qui constituent la vie du non-être. Mais chez l'homme c'était quelque chose d'autre encore : son intelligence

étant en soi une image de l'univers, mourir, c'était pour
ourant l'écroulement de l'univers, la fin de tout; et, d'autre
, la pensée de l'homme étant une ascension vers le Néant,
er de penser, c'était, des sommets du Néant entrevus, la
te vertigineuse dans l'abîme de la vie... « Le soleil va
rir, et toi, et tout le monde, tout..., tout..., et je serai
t seul dans le vide. » Au souvenir de ces paroles, — les
mières paroles humaines que l'inconnu comprît pleinement,
il conçut l'épouvante de l'homme devant la mort; et sa
ir, cette chair misérable où il avait enfermé pour un temps
âme presque infinie, frissonna.

— Dieu vous l'avait donné, Dieu vous le reprend. Que son
nt nom soit bénit!

Ainsi disait le prêtre, d'une voix haute et solennelle.

L'inconnu tressaillit. Encore ce rapprochement de Dieu et
la mort...Il allait questionner le prêtre avec cette simplicité
assable qui s'imposait à son âme sans détours et qui lui
ait valu le nom d'Innocent. Mais déjà le prêtre, ému, ajou-
t :

— La mort est le terme des souffrances. Le Créateur nous
nne la vie pour nous éprouver, et il nous rappelle à lui parce
'il nous aime. Votre enfant sait maintenant ce que nul être
vant ne peut savoir, ce que les simples croient par le don de
grâce, ce que les plus grands esprits, bien que ce soit le but
pique de leurs orgueilleuses et sublimes recherches, ignore-
nt toujours. Il contemple la face de Dieu.

L'inconnu comprit cela. Dieu, c'était l'illusion consolante
ui permet à l'homme de supporter ses souffrances et ainsi d'ac-
mplir jusqu'au bout sa mission ; c'était en même temps
surtout le but dont l'attrait puissant met en mouvement
s pensées des hommes pour l'accomplissement de cette mis-
on. Dieu, c'était à l'homme ce qu'était à la pierre la vie vé-
étative, à la plante la vie animale, à la bête la vie humaine, —
Attrait suprême; et l'élan vers Dieu, c'était la plus énergique
es forces par lesquelles s'élabore, dans l'aspiration de toutes
s formes de non-être vers la forme supérieure, la renais-
ance de l'Etre, du néant.

L'Innocent vit, sous l'action de la magnifique espérance,
ne sérénité s'épandre au visage douloureux de la mère, et de
on cœur meurtri émaner le poignant désir d'immortalité...

Et cependant, lui qui savait ce qui est au-dessus, au dehors au delà des mondes, et la vanité de ce désir et de cette espérance la résignation presque heureuse de cette mère devant l'enfan aimé, qui n'existerait plus jamais pour elle, lui fit éprouve la douleur qui est celle des hommes : il pleura des larme humaines.

Il ne pouvait plus s'abaisser davantage.

★

Sa chair s'est s'évanouie. Son Ame a quitté la terre, d nouveau passé en travers des mondes, contemplé la géométri lumineuse et chantante des cercles entrelacés, puis les cercle de vibrations dans l'aire immense d'immobilité. Puis...

V

Là-Bas... Non plus hanté d'un malaise ineffable, mais so levé par des élans de douleur et d'amour auxquels répondei la terre et les autres planètes, et tous les Soleils avec tout leurs planètes par des secousses formidables d'amour ou d haine, Il attend que le non-être à nouveau se confonde dan l'Etre, et qu'alors, connaissant enfin tout le mystère de Sa déchéance passée, Il recommence, Néant, Son éternel som meil.

J. MOOG.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

nvertis. — Virginité. — Clergé. — Les Hermaphrodites politiques.

onvertis. — Je n'ai pas d'objections à faire au sentiment
gieux et je ne suis pas choqué qu'un homme simple, élevé dans
religion, y reste attaché par habitude. Je ne le suis pas non plus
cet homme simple, après une période d'incrédulité superficielle,
enne peu à peu, en ses vieux jours, vers les croyances de son
nce. Il en va tout autrement des conversions tapageuses que
s voyons se produire dans le monde des lettres. On me dira que
convertis littéraires rentrent dans la classe des hommes simples.
s doute, mais ils n'agissent pas avec simplicité. D'abord leur conver-
n coïncide toujours avec un livre nouveau, dont elle opère le lan-
ient, comme par hasard. Ensuite, ce livre est quelquefois expli-
f et on voit alors l'homme simple se lancer avec une incompétence
e dans l'apologétique tant générale que personnelle. Le converti
éraire narre sa conversion et c'est pitoyable, comme toutes les con-
sions qui ne sont pas impudentes. Il expose comme quoi il appar-
ait au Diable et que maintenant il est tout à Dieu. Survient l'éloge
Dieu. Survient l'éloge de la bonne Vierge, très à la mode parmi
convertis, aujourd'hui comme au quatorzième siècle. Je ne sais
si Pascal, qui avait une intelligence d'homme, nomme une fois,
ec révérence particulière, la Sainte Vierge. Les petits convertis
ccrochent comme des enfants apeurés aux jupes célestes de la
nne dame. N'est-pas ce pas M. Péladan qui l'appelait, aux temps
lainiens, « cette belle nymphe chrétienne » ? Le paganisme catho-
ue des symbolistes était un curieux décor littéraire. Nous en som-
es loin avec la vieille grand'mère de M. Huysmans (que Dieu ait
n âme!) et de ses imitateurs. Elle a trop l'air, vraiment, dans *les*
oules de Lourdes, de la concierge de ses propres sanctuaires. Triste
basse mythologie!

Mais les écrits apologétiques de M. Huysmans ont encore un peu
haut goût de sa littérature si originale. Et puis, il n'abuse pas de
confidence. Il a eu la pudeur de donner la forme romanesque à
bonnes fortunes mystiques : c'est pour lui un prétexte comme
autre à compulser le dictionnaire analogique qu'il portait dans
tête. Autant que cela était permis à son égoïsme têtu, il a essayé
généraliser et de donner non pas l'histoire de sa conversion, mais

l'histoire d'une conversion. On reste avec lui dans l'art. D'autres sont venus, hélas! et d'autres viendront, car nous sommes en plein épidémie, qui auront d'autres soucis. Ils veulent nous édifier, tout simplement, et ils nous ennuient. Ils vivaient, nous confient-ils, une vie de banale débauche, et ils vont dorénavant, avec l'aide de Dieu, vivre une vie de banale dévotion. Cela les regarde, mais qu'avons-nous à faire de ces aveux, nous qui respirons dans l'incertitude de l'art ou dans l'incertitude de la science et qui méprisons les vérités qu'on ramasse à la pelle dans les écoles primaires ou dans les sacristies?

Pourquoi ne pas le dire, la seule conversion que je comprenne est celle qui, de la foi où le hasard nous a fait naître, nous ramène par le travail de la vie et de l'étude, dans les voies saines et honnêtes du scepticisme. Je ne dis pas le doute, je dis la non-croyance. Le héros de la conversion, ce n'est pas saint Augustin, c'est Renan.

Virginité. — Les superstitions touchant la virginité sont très nombreuses. On sait quel rôle les vierges mères tiennent dans plusieurs religions, et pincipalement dans la nôtre. Quelquefois la vierge est méprisée, dès quelle dépasse un peu trop l'âge nubile : la fille de Jephté. D'autrefois, ce caractère même lui confère des mérites particuliers : vierges chrétiennes. Mais, en général, la vierge des légendes populaires est toujours une jeune fille. Vieille, elle n'intéresse plus. La superstition la prend au moment précis où son ignorance sexuelle est un charme. Plus tard, cela devient une tare, que les années aggravent, jusqu'au moment où la vieillesse efface tout. Il y a certaines choses, nobles ou vulgaires, que la pucelle seule peut accomplir. Au xv^e^ siècle, une pucelle devait sauver la France. Les talents de Jeanne d'Arc, réels ou de convention, sont peu de chose dans sa mission : avant tout, elle est vierge, et c'est la condition première de son succès. Dans le conte picard des *Meules*, une vierge seule peut accomplir certain exploit singulier. La tradition populaire octroie aux pucelles une influence heureuse sur le hasard : idée de la *Mascote*. Enfin, la vierge jouit de propriétés confortatoires : David vieux reprenant des forces au contact d'une pucelle. Il est admis que ces effluves virginaux peuvent aller jusqu'à rendre aux impuissants le pouvoir génital. De là, beaucoup de mariages insensés où un vieillard épouse une vierge, comme il prendrait un philtre. De là encore ce fait étrange, que certains viols tentés sur des petites filles sont l'œuvre d'impuissants, « convaincus, dit. P. Moreau, de Tours, que le contact d'une vierge aura le pouvoir de ranimer leurs forces absentes et leur permettra d'affronter sans honte le combat ». Ne pouvant aboutir à rien, ils entrent en fureur, poignardent, étranglent ou mutilent le petit corps qui les a trompés. Voilà pourquoi la Seine rend

cadavres de fillettes, auxquelles un fou a pu enlever la vie, mais la virginité.

Le clergé. — Le peuple de France est en train de faire une expérience curieuse, celle de l'inutilité du clergé. En telle petite paroisse rurale, le clergé fait grève et se refuse aux enterrements : le peuple sonne les cloches lui-même. A Orléans, exemple immense, le clergé résistient aux fêtes de Jeanne d'Arc, et, comme par hasard, les fêtes n'ont jamais été plus belles, mieux remplies, plus émouvantes : l'on l'élément de dureté, presque de deuil représenté par les prêtres, étant éliminé, une joie inconnue s'est répandue dans la ville, rappelant ces joies énormes de jadis, au temps où les prêtres savaient chanter à propos la prose de l'âne et sacrer le roi des Fous. Les prêtres ne font plus que gémir sur leurs privilèges abolis, sur les âmes qui leur échappent, sur les volontés qui se retournent contre leur tyrannie. Si une sorte d'état hérétique se formait en France, il différerait fort de ce que l'on a vu au seizième siècle. Cela porterait, non sur la réforme du clergé, mais sur son abolition. Dans les campagnes, principalement, des clercs d'ordre inférieur suffiraient : des chantres, des bedeaux. Les églises deviendraient des sortes de musées spirituels. L'ancienne hiérarchie ecclésiastique avait des portiers : le curé n'est plus pour le peuple qu'un portier.

Les Hermaphrodites politiques. — Voici M. Jaurès redevenu patriote, et ses sentiments, en cette matière ne le cèdent pas de beaucoup à ceux de feu M. Paul Déroulède. Collectiviste madré, il sait de mettre en prose poétique à l'usage des bourgeois radicaux la poésie prosaïque des *Chants du soldat*. « C'est trop contre un mari, dit La Bruyère, d'être coquette et dévote ; une femme devrait opter. » C'est trop contre l'humanité d'être collectiviste ou patriote ; un politicien devrait opter. On avait cru jusqu'ici que, parmi les horreurs dont le collectivisme menace la civilisation, il y aurait cette compensation : la paix internationale. D'aucuns eussent accepté le collier collectiviste qui les délivrait du carcan militaire ; mais s'il faut se mettre au cou les deux colliers, merci : il n'y a plus personne. Et puis, ce patriotisme collectiviste, cela n'a aucun sens, vraiment. On peut être patriote pour défendre une société traditionnelle, pour préserver à la fois le génie du passé et le mode présent de sentir et de comprendre, pour garantir l'intégralité de cette figure incertaine, mais aimée, dans les yeux de laquelle se reflète l'esprit national, et cette sensibilité que nous n'avons pas créée, mais que nous entretenons comme un jardin sacré. Quand la sociale aura tout chambardé : quand elle aura posé comme limite suprême à l'intelligence la mentalité d'un syndiqué ; quand elle aura détruit toute grâce, toute élégance, tout raffinement ; quand elle aura, enfin,

immoralité parfaite, moralisé toutes les sensibilités, que restera-t-il défendre? Rien du tout. C'est pourquoi j'estime M. Hervé. Il a tr bien vu l'antinomie des deux idées et, logiquement, il a supprim l'une des deux. Il n'y a de collectivistes sensés que les hervéiste Les autres, avec leur maître, M. Jaurès, ne sont que des opportuni tes : Je suis oiseau, voyez mes ailes; je suis souris, vivent les rats Comme la qualification d'opportuniste est encore honorablemen et surtout historiquement, portée par un parti politique, pourqu n'appellerait-on pas les collectivistes patriotards : le parti des Herm phrodites?

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Léon Daudet : *La Lutte*, Fasquelle, 3.5o. — Gustave Geffroy : *Hermine G kin*, Fasquelle. 3.5o. — Frédéric Mauzens : *Le Coffre-fort vivant*, Flammario 3.5o. — J. Sernada et M. de Vlaminck : *Ames de mannequins*, P. Douville, 3.5 —Auguste Germain : *Frôleuses*, Auteurs modernes, 3.5o.— Gaston Tournier : *L puiseuse*, Bibliothèque générale d'éditions,3.5o. — Comte de Roussillon : *Mém res d'un Rasta*, Carrington, 3.5o.— Louis Dumont : *La Louve*, Auteurs mo nes, 3.5o. — Michel Epuy : *Le Roman de Jésus*, Godfroy, 4 fr. — Margue Rolland : *Madame Gosse*, Librairie universelle, 3.5o. — Raphael Do : *Div divin*, « L'Union littéraire ». — Edouard Pontié : *Contes latins*, Rudeval, 3. — Comte de Saint-Aulaire : *Le Secret d'un conspirateur*. Perrin, 3.5o. — Ch les Boudon : *Le Flambeau de bronze*, A. Messein, 3.5o. — Alphonse Allais Jehan Soudan : *Dans la peau d'un autre*, Juven, 3.5o.

La Lutte, par Léon Daudet. Ce livre-ci est un beau livre, une be presque une bonne œuvre, mais il m'inquiète parce qu'il appor avec lui une nouvelle conception de la théorie religieuse ch l'homme sain qui erre déjà pas mal, depuis le commencement d monde, à la recherche d'un idéal quelconque. Il résulte fort clair ment de l'issue de *la Lutte* que si tous les catholiques de naissanc ne sont pas nécessairement malades, tous les malades, incurables o non, deviennent catholiques! Ce n'est peut-être pas ça que l'auteu désirait prouver, seulement l'histoire de Guisanne, le médecin névros à la fois tuberculeux et morphinomane, se rapproche tellement c certaines grandes conversions modernes qu'il est impossible de ne p y penser en la lisant. Messieurs les écrivains, poètes ou romancier vont souvent, au fond des maisons de santé, retrouver une fraîcheu de sentiment que leurs études de document humain leur avaient fa perdre et grâce à cet état d'âme du convalescent, très proche de cel de l'enfance, ils font d'étonnantes professions de foi. Le docteu Pierre Guisanne n'est pas présenté comme un fou dans le roman d Léon Daudet; au contraire. Malgré son horreur bien connue *des mor ticoles*, l'auteur en a fait un jeune savant des plus estimables, u peu porté sur les œuvres de la chair, matérialiste distingué, si ce adjectif est de mise en regard de la matière, ayant une honnête ré

llsion pour les vilains actes, mais les accomplissant tout de même, rce qu'il est inutile de se singulariser parmi les matérialistes, ce- ndant désespéré de la vie terre à terre. Un matin de pleine lucidité, de ces matins où la vie semble meilleure, où les fleurs et la femme nalent des parfums plus subtils, Pierre Guisanne se sent frapper ns ses affections les plus chères (je veux dire au plus profond de instinct de conservation!); on lui apprend qu'il est tuberculeux et e ses atavismes le condamnent. La *lutte* commence. Il emploie bord les moyens humains, les remèdes connus, puis les paradis ificiels qui accélèrent la marche à la mort, vous enlèvent la vision la déesse noire, tout en vous rapprochant déjà de ses ténèbres. La hnicité de l'ouvrage est ici très intéressante. Jamais l'auteur ne t plus serré dans ses déductions et moins romanesque. Il y avait ngtemps qu'il n'avait produit pages plus logiquement passionnées. n'ai jamais aimé beaucoup la manière échevelée de la fougueuse *zanne*, mais je suis bien obligé de dire que le soliloque du mal- ureux enfermé dans la chambre *de suppression*, au sanatorium Ulerthurm, m'a touché, car il est désespérant, nous obsède par son oce et maladif où d'égoïsme. Pierre Guizanne est-il un faible? Oui, isqu'il abuse de tout, de la chimère comme de la drogue. Et c'est fort, cependant, car il essaye de tous les combats, se livre à lui- ème les plus sanglantes batailles. Enfin, il est sauvé; du haut de calvaire lui apparaît la lueur céleste d'un amour très pur. Une ne fille, une croyante, l'initie aux joies des futurs paradis catho- ues, qui ne doivent rien receler d'artificiel, ceux-là, et, passant d'une imère vautrée à une chimère ailée, son cœur, son pauvre cœur, umis d'avance à tous les leurres de son cerveau fiévreux, s'exalte un solennel Credo. Le voilà converti et miraculé du même coup. morticole célèbre n'a-t-il pas dit : « Ne guérissent que ceux qui oient en leur guérison ! » Maintenant, il reste la proposition re- utable : « Est-ce que les catholiques sont des malades nés, si les alades nés sont presque tous susceptibles de devenir catholiques ? » livre fermé on y pense... ce qui ne l'empêche nullement de de- eurer un beau livre, d'une moralité incontestable, la lutte pour n'im- rte qu'elle chimère étant préférable à la seule résignation.

Hermine Gilquin, par Gustave Geffroy. Pourquoi ce joli rtrait de femme simple est-il taché d'encre? Vous me direz: si peu ! ais c'est encore bien trop, car ça enlève certainement de la convic- n à notre pitié. Pourquoi Hermine Gilquin écrivait-elle les pages ce journal enfantin et mystérieux? Je l'aime au milieu de sa basse- ur, connaissant ses poulets et ses agneaux par leur nom, je l'aime ns son ignorance de l'amour, acceptant la mort du pauvre garçon ferme comme le retour d'une ancienne malédiction pesant sur sa mille; mais pourquoi, mon Dieu, écrit-elle ses impressions en gen-

de-lettre et ce testament ridicule? Le pire, c'est qu'Hermine Gilqu a probablement existé et fut vraiment l'auteur de ces rêveries d'a leurs très touchantes. Alors, c'est le cas d'ajouter: elle fait partie celles qui n'eurent que le malheur pour poésie de leur vie.

Le Coffre-fort vivant, par Frédéric Mauzens. Ah! qu sont rares les livres de curiosité, les livres que l'on dévore pour savoir la fin! Et quel vrai drame, l'histoire de ce ventre creux m lionnaire! Quelle bonne satire du reportage franco-américain! Vo cependant un roman sans intrigue, un roman sans amour et comb palpitant. Si c'est un début, il promet. Espérons que l'auteur ne dé nera jamais dans le travers des écrivains du jour, profonds psyc logues qui écrivent pour eux ou un petit nombre de leurs am durant que le public se morfond à essayer de les suivre en respira des sels.

Ames de mannequins, par J. Sernada et M. de Vlamin La lutte pour le louis nécessaire et surtout le billet bleu superflu y a des détails amusants sur la vie des filles. Alfred Durand, c un fils à papa qui possède surtout l'âme... de maman, une estima parisienne du ruisseau de la rue du Bac. Des robes, des colliers, chapeaux à n'importe quel prix pour soutenir son rang... dan ruisseau exclusivement parisien en question. Le fils endosse le dessus du dernier protecteur de cette mère et il s'amuse, il j monte et redescend sur les Montagnes russes de la chance... jusqu panache final en cour d'assises.

Frôleuses, par Auguste Germain. Une jolie personne (cou ture Guillaume), bien dans le train, puisqu'elle préfère les cons de sa masseuse à son amant, qui glisse sans s'appuyer sur les m tels férus de ses charmes. Cela se termine par le rasta vainqueu entôleur, naturellement.

L'Epuiseuse, par Gaston Tournier. Il y a l'épuisette pour petits poissons qui n'ont pas encore la taille! Franchement, la fem est plus intéressante que sa jeune victime, car, s'il est permis demeurer victime, il est défendu de se montrer aussi nigaud. Ma tenant une question: où est la bouche du jeune potache? Sur sous la couverture? Comme j'ai des naïvetés, j'ai cherché dessou ça m'a donné des distractions durant ma lecture. Après tout, probablement un exemplaire mal venu.

Les Mémoires d'un Rasta, par le comte de Roussillon. ressemble beaucoup trop à ce que peut faire un homme de let tirant à la ligne. Il y a là dedans un tas de racontars qui traî dans tous les coins de la littérature pornographique. Il est h regrettable que le comte de Roussillon ait un tempérament de jo naliste au lieu de s'en tenir à celui de l'Apache.

Dans la peau d'un autre, par Alphonse Allais et Jel

oudan. Histoire fantastique qui est plus proche du macabre que de la drôlerie. Je n'ai jamais pu rire aux récits des auteurs gais, décidément. Le défaut de ce roman-là est surtout d'être trop long et de servir le spiritisme, genre de soporifique déjà insupportable dans les livres sérieux, mais complètement abrutissant dans le genre léger.

La Louve, par Louis Dumont. « Aussi convenait-il de mettre à la lumière de la meilleure littérature cette Messaline qui, si parfaitement, incarna notre mal fécond. La voici qui danse et se tord dans les lueurs de la belle vision écrite au cours, de ces pages dorées. Qu'elle nous charme donc par ses éclats divins, comme nous enchantent les souvenirs brillants de notre enfance un instant reparus dans les songeries attristées de l'âge mur. » Ainsi parla Paul Adam de cette Messaline pour petits garçons. Que les dieux me préservent d'ajouter un seul mot. J'ai l'horreur sacrée de Messaline, bien qu'on en mette partout et que ce soit toujours la même.

Le Roman de Jésus, par Michel Epuy. Après Messaline, le sujet le plus exposé est certainement celui-ci. Et toutes ces belles légendes, hélas ! inspirent les plus regrettables banalités. Si on croit à l'homme-dieu, il est absurde de lui prêter une passion pour une cocotte quelconque. Si on n'y croit pas, il faudrait alors ne pas abîmer une légende n'ayant d'autre charme que la pureté de son aventure. Maintenant, si on recherche la vérité historique, est-ce un ouvrage sérieux ces roucoulements bien modernes de petite modiste amoureuse d'un clerc de notaire ? « Elle, amusée (Marie-Magdeleine), pour se faire un peu plus désirer et par jeu, cherchait à se défendre, fuyait dans une autre pièce... Jésus la poursuivant bouleversait tout, déchirait les tentures, s'écorchait les mains... il devenait brutal. » Doux Jésus !

Madame Gosse, par Marguerite Rolland. Création essentiellement parisienne d'une poupée dont la prétention est de se faire aimer malgré la petitesse de son esprit. Elle est coquette, cruelle, tendre et pure tout à la fois. Elle a des chiens et des singes petits comme elle, de tempérament brouillon. Entre deux flirtages ou deux essayages elle se souvient de son mari. Elle a divorcé, mais le regrette. Inévitablement le mari devient un héros, d'abord parce qu'il est loin, ensuite parce que tous les amoureux éconduits qui vont se consoler dans les expéditions coloniales deviennent des héros, et Mme Gosse, apprenant que l'époux ramène un enfant sans mère, lui tend les bras. Ça fera un gosse de plus à élever pour le malheureux père.

Divorce divin, par Raphaël Do. Deux amoureux contrariés par la sainte vocation. La jeune fille meurt de chagrin (et aussi de la poitrine), mais son pieux fiancé va la rejoindre dans la tombe, toutes messes étant dites.

Contes latins, par Edouard Pontié. Trois éphèbes, Nyctilos,

Mycon, et le bel Amyntes, traversent la vie au temps où le grand Pan se laissait voler sa flûte. Ce sont des tableaux détachés de mœurs grecques ou romaines, plus près de la légende que de l'histoire, mais d'une peinture agréablement légère.

Le Secret d'un Conspirateur, par A. de Saint-Aulaire. La conjuration des Pazzi et la vie à Florence sous les Médicis. Nouvelles dans le ton des bons romantiques.

Le Flambeau de bronze, par Charles Boudon. Mémoires d'un poète... boudeur : « Souvenance XLI : *Esquisses Vénitiennes* de Henri de Régnier sont des proses précieuses et maladives. C'est Venise vue à travers un monocle de poète sensitif. Je préfère la Venise de Barrès et celle du truculent Théophile. Pourquoi pas celle de M. Bergeret ? Ce culte des villes mortes est spécial à nos littératures pourries. Ce sont des vieux bateaux, que ces gondoles où de riches plumitifs balancent leurs fièvres. C'est à regret que j'en parle, car j'aime mieux un lapin sauté chez le bon Boileau, à Auteuil ! » Il n'est pas tendre, l'enfant !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edmond Lepelletier : *Paul Verlaine. Sa vie. Son œuvre*, « Mercure de France » — Ernest Delahaye : *Rimbaud*, « Revue littéraire de Paris et de la Champagne ». — Edmond Pilon : *Portraits français*, Sansot.

M. Edmond Lepelletier, qui fut l'ami constant de Paul Verlaine, depuis son enfance, vient de nous donner, sur l'auteur de *Sagesse*, le livre que seul, sans doute, il pouvait écrire. Cet ouvrage, à la fois critique et biographique, détruit la mauvaise légende de Verlaine, que Verlaine lui-même, dans ses confessions, s'était plu a accréditer, et nous restitue le poète tel qu'il était : une âme tendre et même sentimentale, en désaccord avec son aspect de faune. Il était très laid. « Dans sa jeunesse, écrit M. Lepelletier, il était d'une laideur grotesque ; il ressemblait non pas au type mongoloïde, comme on l'a dit, mais à un singe, et son originalité babouinesque ne pouvait inspirer à une femme rencontrée qu'un sentiment d'éloignement, de répugnance, peut-être d'effroi et de dégoût. » Cette laideur le rendait timide auprès des femmes, et malheureux secrètement, parce qu'il eût aimé aimer, selon sa propre expression. M. Lepelletier, qui ne le perdit pas de vue, une seule journée, pendant les huit années qui précédèrent son mariage, nous dit qu'il ne lui connut pas de maîtresses, et qu'il ne s'adressait alors qu'à ces malheureuses qui « vendent l'amour comme une denrée ». Ces détails ont leur importance et expliquent l'impassibilité de la première manière poétique de Verlaine. Ils font comprendre aussi la métamorphose qui s'opéra

lui lorsqu'une jeune fille, une vraie jeune fille, Mlle Mauté, qui vait devenir sa femme, jeta sur lui un regard sans ironie où se lait même déjà un peu d'admiration et de tendre pitié. Je ne puis, lisant le récit touchant de cette aventure, m'empêcher de songer e conte de fées : *la Belle et la Bête*. Lorsqu'il se sentit aimé, le nstre se transforma physiquement, et sans doute qu'à cet instant physionomie de Verlaine, illuminée de toute sa joie intérieure, vait être presque très belle. Cette jeune fille, qui avait lu, en se- t, *les Fêtes galantes*, avait deviné ce que cachait de délicatesse inie cet être singulier et sauvage, et ce fut sans doute du poète elle s'éprit. M. Lepelletier explique très bien ce qui dut se passer, rallèlement, dans l'âme de Verlaine :

Durant ces quelques semaines d'incubation amoureuse, dit-il, le poète fut bjet d'une hallucination passionnelle. Il se composa un amour. Il est rtain qu'il a désiré violemment, qu'il a aimé et adoré celle qui devait de- nir sa femme, et qu'il l'a, par la suite, regrettée et redésirée, mais il y t dans sa passion une grande part d'artificiel, de fictif, et l'on pourrait e d'artistique. Il aima objectivement, et Mathilde (Mauté) ne fut que la présentation d'un concept de son esprit.

Il entre toujours une grande part de volonté dans la passion. Ce e l'on désire violemment arrive toujours. On comprend aussi que rlaine, pour qui cette aventure fut unique, s'y attacha, et en garda souvenir et le regret.

Dès l'instant des fiançailles, le poète réforme son genre de vie et bstient de boire ; mais ses bonnes résolutions ne tinrent pas long- mps ; il avait besoin de cette excitation de l'alcool pour vivre heu- ux et pour produire. Verlaine reprit bientôt ses anciennes habitu- s, et cette « maladie de l'alcool » fut la première cause de scènes et violences entre les époux. Verlaine ivre n'était pas un beau spec- cle, il devenait alors pour ses meilleurs camarades « désagréable, ressif, violent et insupportable ». On peut imaginer sa rentrée au micile conjugal, à des heures tardives, « à la suite d'absorptions hales et solitaires, quand il nous avait quittés », insinue M. Lepel- tier.

Verlaine, qui avait été un employé presque modèle, à l'Hôtel de ille, avait, après la Commune, abandonné ses fonctions, se croyant mpromis. Il remplaça les heures de bureau par des stations chez s marchands de vin. Il fallut aussi réduire les dépenses du ménage, ui dut s'installer chez les beaux-parents, témoins peu indulgents de vie désordonnée du poète. Dès lors, Mme Verlaine n'eut plus qu'un sir : se séparer de son mari. L'introduction de Rimbaud dans la aison fut pour elle plus qu'un prétexte.

Verlaine aimait sa femme, et pourtant il n'hésite pas à la quitter,

pour vagabonder en compagnie de Rimbaud, qu'il entretient de s argent. Après cette fugue, Verlaine s'étonnera naïvement que femme ne veuille pas revenir à lui. Il écrit de Londres à Edmo Lepelletier : « Je désire ardemment que ma femme revienne à m certes, et c'est même le seul espoir qui me soutienne encore, et Di sait, si cela arrive, comme elle reconnaîtra toute la sincérité de m protestations incessantes... » Cette pensée cependant ne l'absor pas exclusivement ; il s'initie à la vie londonienne, et adresse son ami Lepelletier des *Croquis londoniens*, qui sont une d curiosités de ce volume. Ce qu'il a d'abord cherché à Londres, sont les cafés, jamais on n'a rien vu de si pauvre, écrit-il indigné. S la ville elle-même, son appréciation n'est pas enthousiaste : « résumé, dit-il, sauf son immensité, et sa très imposante activ commerciale, presque effrayante même pour tout autre qu'un Pa sien, Londres est un immense Carpentras... » Plus loin, il ajout « C'est très bien, cette incroyable ville, noire comme les corbeaux bruyante comme les canards ; prude comme tous les vices se prop sant ; saoule sempiternellement, en dépit de bills ridicules sur vrognerie ; immense, bien qu'au fond elle ne soit qu'un rama de petites villes, cancanières, rivales, laides et plates... »

D'autres détails amusants, mais très réalistes. C'est curieux quel point Verlaine est souvent vulgaire lorsqu'il écrit en prose.

Brusquement, Verlaine quitte Londres et Rimbaud, compr nant que sa cohabitation avec ce dernier était un des plus séri griefs de sa femme contre lui. On sait que Rimbaud le rejoignit Belgique et comment se termina leur singulière amitié. Verlaine emprisonné pour tentative d'assassinat. Ce fut, dans cette prison Mons, un refuge pour lui, qu'il écrivit *Sagesse*. Il a exprimé lui-mê « la sérénité de cette existence recluse, partagée entre ces deux bi faits, la prière et l'étude, avec, pour délassement, un peu de trav manuel ». Il regretta plus tard la paix de cette prison où :

> Deux fois le jour, ou trois, un serviteur sévère,
> Apportant nos repas et repartant muet.
> Nul bruit. Rien dans la tour jamais ne remuait,
> Qu'une horloge au cœur clair, qui battait à coups larges.

Il espère toujours que sa femme reviendra vers lui; c'est cet esp qui le soutient dans la solitude. Aussi lorsqu'on vint lui annoncer q le jugement en séparation avait été prononcé, ne trouva-t-il des co solations que dans la prière. Il se convertit. C'est de ce moment q date à peu près tout *Sagesse*... et aussi *Parallèlement*. M. Lep letier nous raconte encore, toujours d'après ses propres souvenirs et d lettres inédites, les dernières années du poète, à la fois glorieuses misérables, l'influence que Verlaine exerça sur la jeune littérat d'alors par son œuvre d'une sensibilité si fine et si nouvelle.

travers les pages de ce volume, la personnalité du poète appa- dans ses diverses transformations : son œuvre est le reflet de sa ; et si les *Poèmes Saturniens* étaient un essai de poésie objective, derniers volumes, depuis *Sagesse*, sont l'expression directe d'une douloureuse qui se confesse.

Quelle fut l'influence de Rimbaud sur Verlaine, au point de vue cette évolution poétique ? M. Lepelletier essaie de le dire, mais t-être ne prend-il pas assez au sérieux l'auteur d'une *Saison en fer*.

§

M. Ernest Delahaye, qui fut le confident de **Rimbaud** pendant ans, a surtout cherché, dans son étude, à découvrir l'homme sous oète. Son admiration manque un peu de sens critique, et sa ique de simplicité. Il exagère certainement lorsqu'il nous insi- que Rimbaud à lui seul tient « une place aussi grande que la iade ». Et que vient faire ici cet éreintement bien inutile de tzsche, qu'il qualifie de pauvre diable au moi tuméfié (*sic*) ?

M. Lepelletier vient de nous donner un *Verlaine* qui restera comme vrage le plus précieux et le plus sincère qu'on ait écrit sur le vre Lélian. L'étude définitive sur Rimbaud n'est pas encore faite.

§

M. Edmond Pilon continue la série de ses pastels : **Portraits nçais**. Voici : Pitton de Tournefort, qui consacra sa vie à l'étude plantes et des fleurs, Mme de Chantal, cette mystique passion- , et Mme de Warens, d'une piété un peu plus humaine. Voici ore Henry de Latouche, qui inspira un si grand amour et peut- e ses plus beaux vers à Mme Desbordes-Valmore :

J'étais à lui peut-être avant de l'avoir vu.

Mais le portrait que M. Pilon a peint avec le plus de prédilection, st celui de Sénancour ; son œuvre, dit-il, est « une source à l'om- »... Mais « l'onde est trop forte à nos cœurs sans passion ». Passion sans doute ici synonyme de passion romantique, c'est-à-dire de ire passionnel. Sainte-Beuve disait d'*Obermann* que c'est un e « qui gémit sans cause, qui désire sans objet et qui ne voit rien, on qu'il n'est pas à sa place ; enfin, qui se traîne dans le vide et dans infini désordre d'ennui... ». Ennui qui nous envahit, aujourd'hui, a lecture de cet ouvrage. Cet amour excessif des paysages, des mon- nes et de la solitude était-il vraiment sincère ? Par une sorte d'auto- ggestion littéraire, peut-être. Il aimait la vie, son livre sur *l'Amour* prouve, et prouve aussi chez lui une belle expérience. M. Pilon rit, et l'on croirait que c'est J.-J. Rousseau qui parle : « Ses plus utes allégresses venaient toutes de la nature ; c'est ce qui explique

le caractère sacré de ses émotions. Voilà la vraie source. » La vie d Sénancour, c'est la littérature de Jean-Jacques mise en action jamais peut-être œuvre n'eut une pareille influence sur une vi d'homme, sur ses désirs mêmes. Si Sénancour rêve d'une femme il l'imagine dans une cabane, près d'un lac, sur une pente inclinée « Derrière est un clos où sont rassemblés des légumes et des fruits. Essai de retour aux joies primitives, dégoût des civilisations et de hommes, où entre une sorte de religiosité biblique. « Les cultes con ventionnels, écrit M. Pilon, le fétichisme pour un dieu invisible, le châtiments religieux lui semblent autant de blasphèmes qu'il ne peu pas entendre. » Et il adore Dieu dans la nature.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Vicomte G. d'Avenel: *Prêtres, soldats et juges sous Richelieu;* A. Colin; — Gaston Maugras : *La Marquise de Boufflers ;* Plon-Nourrit. — Léon Allemand: *Les Souffrances des Juifs en Russie;* Société Nouvelle de Librairie et d'Edition. — Memento.

Prêtres, Soldats et Juges sous Richelieu, par G. d'Avenel. — On sait que M. G. d'Avenel est un des historiens qui ont plus contribué à répandre la connaissance de ce qu'il appelle l' « histoire sociale ». Administratives, judiciaires, financières, militaires, ecclésiastiques, foncières, etc., il s'est appliqué à examiner, du point de vue de l'économiste, toutes nos anciennes institutions. Connu surtout par ses études sur « le Mécanisme de la Vie moderne », il pourrait prétendre aussi bien au titre de « Mécanicien » de la Vie d'autrefois, dont il a montré certains états essentiels dans des ouvrages comme *la Fortune privée à travers sept siècles ; Paysans et ouvriers depuis sept cents ans; Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général*, pendant la même durée, etc.

Dans le domaine plus particulièrement historique, M. d'Avenel fait porter la même méthode sur l'œuvre administrative et politique (la politique intérieure) de Richelieu, en deux volumes précédemment parus que vient compléter ce tiers ouvrage. Le livre se compose de trois longues études sur le Clergé, l'Armée et la Magistrature à cette époque. L'organisation et le fonctionnement de l'Eglise de France sont examinés sous leurs divers aspects : Recrutement du Clergé et nomination aux bénéfices; Evêques, chapitres et administration religieuse; Paroisses ; Biens et charges du Clergé ; Dîmes, Commendes (sous l'ancien régime, c'est là surtout la part de l'Etat), Rapports de l'Eglise et de l'Etat. Deux autres parties de ce tableau portent plus particulièrement la date de l'époque : le mouvement d'instruction religieuse dont les Bérulle et les Olier furent les initia

...ars, mouvement si bienfaisant à un moment où le Clergé catholique en général était tombé dans l'ignorance et la confusion, après ...s longs troubles des Guerres de Religion. Les Jésuites étaient le ...ul corps ecclésiastique demeuré fort et intelligent. L'œuvre de ...érulle, d'Olier et d'autres, l'Oratoire et Saint-Sulpice, rétablirent ...équilibre. Elle fut favorable, en outre, au mouvement de tolérance ...l'est là l'autre particularité contemporaine) où la France, sous l'im...pulsion de la politique de Richelieu, s'engageait en matière religieuse, et d'où sortit le grand gallicanisme du XVII^e siècle.

Les études consacrées à l'Armée et à la Magistrature se distinguent par le même caractère de minutie et de science des détails administratifs. On sait que les institutions militaires de la France à cette époque, c'est-à-dire au lendemain des Guerres de Religion, étaient peu brillantes. Pas de grands généraux, et, pour effectifs, en dehors des corps d'élite de la maison du Roi, des bandes pillardes et féroces, que l'on put voir à l'œuvre, par exemple, dans les guerres de la jeunesse de Louis XIII contre les Protestants du midi. Il est vrai que, depuis, le Cardinal fit sentir une administration très ferme dans ce domaine. Mais, malgré cela, que d'à-coup dans les campagnes de la période française de la guerre de Trente Ans! M. d'Avenel, qui ne donne jamais de notes, ne nous laisse pas savoir s'il a utilisé certains ouvrages récents sur ce sujet. La carrière d'un cardinal de La Valette, par exemple, lui aurait fourni, avec beaucoup de ces détails comme il les aime, un bon sujet de réflexions générales.

La Magistrature, elle, réserve faite de l'histoire connue des grands parlementaires, se distingua par la vénalité de la justice, la complication de la procédure et le pullulement des bas-offices. La superstition y exerçait encore, sous Richelieu, un très grand empire ; les procès en matière de sorcellerie y étaient toujours la grande affaire des juges, comme le curieux procès du magicien Jean Michel, à Moulins, que M. d'Avenel doit certainement connaître.

Tels étaient, d'après le consciencieux et savant tableau de M. d'Avenel, ces prêtres, ces soldats et ces juges, que Richelieu sut préparer aux prochaines disciplines du grand règne.

La Marquise de Boufflers, par Gaston Maugras. — On n'a pas été très indulgent pour l'ouvrage de M. Gaston Maugras (pour les deux volumes précédents sur la Cour de Lunéville) ; nous en avons pu lire d'acerbes critiques. Il y a un peu de parti pris là-dedans. Il s'agit de documentation (toujours l'éternelle question ; de quoi s'agit-il d'autre, aujourd'hui, en fait d'ouvrages d'histoire ?). Un de ces critiques acerbes, qui s'est spécialement instruit pour l'occasion, jette à la tête de M. Maugras, dans un récent numéro de la *Revue historique*, toute la bibliographie du sujet. Cependant, un

rapprochement de cette bibliographie avec les références indiquées par M. Maugras montre que celui-ci a connu et utilisé la plupart des travaux partiels indiqués dans cette liste. Il ne les a pas mentionnés, dit-on. Si, pardon, la nomenclature (incomplète, il est vrai) en est en tête du premier volume ; et quelques-unes des lacunes de cette première liste sont comblées dans l'avertissement bibliographique du troisième volume.

Après cela, que des insuffisances subsistent, c'est possible ; mais il n'en est pas moins vrai que toute la bibliothèque spéciale relative à la Cour de Lunéville et à ses hôtes ne tient pas lieu de l'ouvrage de M. Maugras, chronique au lien parfois un peu flottant, mais où l'on circule avec agrément dans la haute société d'alors ; aimable ouvrage d'ensemble qui est bien celui-là même que les sérieux travaux particuliers sous lesquels l'on accable l'auteur laissaient à faire. Nous ne connaissons pas le moins du monde M. Maugras, autrement que par ses livres ; et ceux-ci nous semblent présenter une valeur propre que la question bibliographique, — importante, certes ! qui songe à le nier ? — ne saurait masquer.

Sans doute, ici encore, des réserves s'indiquent ; et, par exemple dans le cadre fourni par M. Maugras, et qui est bien son œuvre, n'est déplaise à ses censeurs, il y a maint remplissage ; le volume parfois (celui-ci, comme le précédent) est fait à coups de petits chapitres dont l'argument, un peu bien mince, tient tout entier dans telle lettre sans grand intérêt, dans tel déplacement, telle visite, etc. On a voulu incorporer dans le livre les nombreux documents épistolaires dont on a disposé ici, sans qu'il soit assez certain que cette correspondance ait un attrait toujours soutenu.

Cependant, c'est en grande partie aux ressources de cet ordre, — telles que les lettres du chevalier de Boufflers à sa mère et à sa sœur Mme de Boisgelin ; la correspondance avec la brillante Mme Durival (une amie de la marquise de Boufflers) ; les lettres de Mme de Lenoncourt, de Cerutti ; les papiers de Deveau (Panpan, l'ancien lecteur de Stanislas), etc., — que M. Maugras a dû de pouvoir suivre les destins de cette société de Lunéville, dispersée par la mort du bon Stanislas ; de tous ces doux épicuriens, chassés de leur bon coin de Lorraine où les palais du feu Duc sont transformés en casernes, élite dont Mme de Boufflers reste le centre et le charme, même son règne mondain passé ; qui continue, comme elle peut, son existence choyée ; qui s'assure, autant que possible, des douceurs nouvelles douceurs d'arrière-saison pour presque tous, car ils ont la plupart vieilli : les uns, réfugiés dans la vallée de Montmorency, chère aux Encyclopédistes, comme la marquise de Boufflers, le comte de Tressan ; les autres, cherchant à se pourvoir à Paris, comme l'abbé Porquet, l'ancien précepteur du chevalier de Boufflers, qui, lui, partira

Sénégal réparer dans les grands emplois et les grandes entrepri-
les brèches de son patrimoine ; d'autres enfin, comme Deveau,
cien lecteur, l'ami fidèle, restant au pays lorrain, dépositaire de
le doux passé, que les séjours intermittents de la marquise de
fflers font, par moments, revivre, briller de ses anciennes cou-
s...

la dernière période de la vie de la marquise de Boufflers se rattache
tout à la société parisienne, et l'histoire de la petite élite de Luné-
devient, dans ce dernier volume, l'histoire de la grande élite
sienne, où la première fait retour, de même que l'ancien duché
lomaine de la Couronne. La marquise et son brillant fils, celui-ci
nt et après son retour du Sénégal, demeurent, à Paris comme à
néville, deux figures mêlées à bien des aspects de cette époque dont
partagèrent si activement, en Lorraine, puis à Paris et à Montmo-
cy, la vie aimable et spirituelle, objet des prédilections studieuses
M. Gaston Maugras.

Les Souffrances des Juifs en Russie, par Léon Alle-
nd. — On ne peut que partager, à propos de cet ouvrage, ou de
najeure partie de cet ouvrage, l'opinion autorisée de M. E. Sémé-
f, qui le considère comme un fort bon exposé de la question juive
Russie. L'on y trouvera l'étude historique de cette question depuis
herine II, sous qui les Juifs de la Pologne conquise devinrent
ets russes, jusqu'aux troubles de 1881-1882, et de là jusqu'aux
ssacres de Kichineff, en y ajoutant les violences les plus récentes.
us avons dit, en spécifiant l'objet d'une approbation sans réserves,
majeure partie » de l'ouvrage ; nous entendons par là tout ce
est l'étude interne de la question, l'examen de la situation même.
reste une autre partie, composée de l'Introduction et de diverses
tres portions écrites en vertu du point de vue exposé dans cette
portante préface (le point de vue d'une *intervention* de l'Europe),
l'on trouvera peut-être plus discutable. Certes, M. Allemand, dont
livre est une thèse destinée à la Faculté de Droit (qui l'a refusée),
apporté, sur la question, d'intéressantes vues juridiques (signalons,
us ce rapport, le chapitre II de la deuxième partie). Mais il suffit
e ces recherches soient utiles, chez nous, au point de vue interna-
nal ; que nous comprenions, par exemple, l'esprit de la jurispru-
nce qui serait appliquée, dans un cas donné, par les tribunaux
nçais à un sujet juif russe établi en France. Tout le reste, c'est-à-
re l'immixtion juridique en ce qui concerne les juifs étrangers éta-
is en Russie, et, par suite, l'intervention des Etats étrangers dans
politique russe intérieure, nous paraît on ne peut plus hasardé.
. Allemand invoque l'intervention (platonique) des Etats-Unis dans
s affaires intérieures de la Russie après les massacres de Kichineff.
ais c'était surtout, du point de vue de la doctrine de Monroë, une

protestation contre *l'émigration* des Juifs chassés en masse de Rus sie. De toutes façons, l'on ne voit pas du tout une intervention eur péenne. M. Allemand ne doute de rien. Trouve-t-il que l'Europe n'a pas assez à faire en Orient, en Arménie et en Macédoine, et, surtou que ce qu'elle y a « fait » ait pu lui donner des idées bien nettes su ce qu'elle aurait, au gré de M. Allemand, à faire *ailleurs?* L'Europ intervenant dans les affaires russes au profit de la révolution! Voi on cela? Il est étrange de supposer que l'Europe, nous ne diron pas puisse, mais veuille le faire. Les idées de M. Allemand sont assu rément généreuses, mais intempestives; et qu'elles lui aient valu rejet de sa thèse par la Faculté de Droit, il n'y a lieu ni de s'en étonne ni d'en faire un grief à cette Faculté, de qui c'est l'affaire d'appréci la valeur de renseignements historiques et juridiques (et, certes, cet valeur, ici, n'est point douteuse), mais non des vues de politiq hasardeuse.

Memento.— D'une étude historique et doctrinale sur *le Procès de Galilé* par M. Gaston Sortais (Bloud), nous citons cette conclusion, qui indique tr nettement les points sur lesquels ont porté l'examen et les appréciations l'auteur : « Les congrégations romaines et les papes Paul V et Urbain V se sont trompés en condamnant Galilée ». (Conclusion générale, mais v le point de vue spécial :) « Qu'importe, cependant, au point de vue doctri le seul qui nous préoccupe actuellement, puisque les sentences des cong gations sont réformables et que, dans l'espèce, les papes Paul V et Urbain V n'ont pas parlé *ex-cathedrâ,* c'est-à-dire n'ont point imposé une doctr à la croyance de l'Eglise universelle. L'infaillibilité pontificale est de hors de cause ».

Dans *la Race Nuisible*, l'auteur, M. Alexandre Amfiteatroff (Edition de Revue « le Drapeau rouge », Krasnoié Znamia), après un tableau très som bre de l'autocratie russe, étudie la dynastie des Romanoff actuels au po de vue de l'hérédité, et il leur refuse une seule goutte de sang russe. Il s tend, de là, en considérations anthropologiques sur les dynasties europée nes : la « race nuisible ». Toutes les dynasties sont condamnées à pér du fait d'une longue sélection anormale, qui pousse de plus en plus monstre moral le type de leurs membres. Telle est la littérature qu'a f éclore, là-bas, la journée du 9-22 janvier 1905. Quoi d'étonnant?

Nous avons rencontré maintes fois cette opinion qu'il était avéré que Comte de Chambord croyait à l'évasion de Louis XVII. Nous retrouvons cet opinion, promue à l'état de fait indubitable pour l'auteur, dans une brochu où M. Otto Friedrichs, sous forme de Réponse à M. le vicomte de Reise réfute *les Démentis de S. A. R. le Duc de Parme* là-dessus (Daragon —Reçu : *la Revue historique de la Question Louis XVII*, 3e année, no (Daragon).

EDMOND BARTHÈLEMY.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Went : *Ueber Zwecklosigkeit in der lebenden Natur*, Biologisches Centralbla 15 avril 1907. — A. Giard : *La Prétendue nocivité des Huîtres*, Bulletin scienti

de la France et la Belgique, XXXIX. — J. Baylac, Netter : *La Toxicité des eaux*, Société de Biologie, février et mars 1907. — C. Sauvageau, Mangin : *Le Sphacelaria sinuosa*, Station biologique d'Arcachon, IX, et Société de biologie, juin 1907.

Les Grecs, avec leur imagination sereine, attribuaient à la nature une délicieuse intelligence. Elle avait selon eux tout disposé avec autant d'adresse que nous devons en elle toujours trouver tout parfait. Aux animaux puissants, elle a donné des griffes et des cornes ; aux animaux plus faibles, la légèreté des pieds. Mais l'homme a été l'objet de soins particuliers ; si elle lui a donné une main habile à tout faire, c'est pour qu'il remplaçât les griffes et les cornes par l'épée et par la pique. » C'est ainsi que Goethe raille les tendances finalistes, qui toujours ont entaché les recherches scientifiques.

Goethe était le contemporain de Lamarck, qui a combattu ces tendances, mais avec Darwin l'idée de finalité dans la nature regagne du terrain. Un adepte convaincu du Darwinisme doit en effet nécessairement être partisan de la théorie de la finalité : dans la lutte pour la vie, les variations ne se maintiennent que quand elles sont *utiles*, par conséquent il ne peut pas subsister de dispositions inutiles. En présence de chaque organe, le Darwiniste doit se demander à quoi il sert. Les naturalistes d'antan se posaient la même question. « Persuadé, dit Sprengel, que le sage Créateur de la Nature n'a créé le moindre petit poil sans un but déterminé, je me suis demandé à quoi peuvent bien servir ces poils. » Certes, cette phrase nous paraît un peu naïve ; que l'on remplace cependant les mots : « le sage Créateur de la Nature » par ceux de « la sélection naturelle », et la phrase aura très bonne figure dans n'importe quel livre moderne de Biologie.

Dans ces derniers temps, une réaction s'est produite contre le finalisme. Les savants commencent à se souvenir de l'opinion de Gœthe et de Lamarck.

Un botaniste hollandais, Went, dans un mémoire récent, **Ueber Zwecklosigkeit in der lebenden Natur**, s'élève vivement contre les tendances finalistes, et il cite toute une série de cas où la finalité est, malgré les apparences, en défaut.

On a raconté des choses merveilleuses sur les plantes « myrmécophiles » : ces plantes secréteraient par leurs « nectaires » des liquides sucrés qui attireraient certaines fourmis ; or, ces fourmis reconnaissantes défendraient la plante contre l'invasion des Insectes nuisibles, et en particulier s'attaqueraient à d'autres fourmis qui coupent les feuilles ; l'utilité des nectaires pour la plante serait ainsi des plus évidentes. Les observations les plus récentes viennent contredire cette opinion. Certaines plantes dites myrmécophiles n'hébergent aucune espèce de fourmis ; d'autre part, Mme Nieuwenhuis a montré que dans plusieurs cas les nectaires attirent, il est vrai, des fourmis, mais que

celles-ci amènent avec elles des pucerons qui ravagent la plante ; de petits coléoptères cherchent aussi à goûter le liquide sucré et à l'occasion mangent les feuilles et les nectaires avec.

On sait combien on s'est extasié devant la sage providence de la nature qui a doté de couleurs brillantes les fleurs qui pour être fécondées doivent être visitées par les insectes. Cependant il y a des fleurs voyantes qui ne sont pas pollinisées par ces animaux. Chez l'*Œnothera biennis,* d'après de Vries, la pollinisation se fait le matin, à l'intérieur même du bouton fermé ; c'est vers le soir seulement que les beaux pétales jaunes de l'onagre s'étalent et attirent alors de nombreux insectes ; leur visite est absolument inutile à la plante dont les fleurs sont déjà fécondées. Les fleurs du *Taraxacum*, du vulgaire pissenlit, ont également de vives couleurs et sont très recherchées par les insectes ; on a décrit les dispositions qui facilitent leur exploration par les visiteurs ailés ; or, on a reconnu récemment que la reproduction a lieu sans fécondation préalable, par parthénogenèse ; l'éclat des corolles est donc parfaitement inutile. Les ficaires, qui ne se reproduisent pas par graines, mais se multiplient par des bulbilles n'en présentent pas moins au printemps de nombreuses fleurs voyantes ; voilà un exemple d'une prodigalité parfaitement inutile. Il y a longtemps déjà, R. Brown a remarqué que la ressemblance d'une orchidée *Ophrys* avec les insectes, loin d'attirer ceux-ci, les éloigne plutôt. Ce fait vient d'être confirmé par Detto, qui constate de plus que la fleur est constituée de telle sorte qu'il suffirait qu'un insecte s'en approche pour que les pollinies tombent sur le sol, ce qui rendrait toute fécondation impossible.

La finalité se trouve en défaut, non seulement dans les relations des êtres entre eux, mais aussi dans les réactions des êtres vivants vis-à-vis du milieu extérieur.

L'épiderme des plantes présente de petits orifices, dits stomates, qui facilitent les échanges avec ce milieu ; on a beaucoup insisté sur l'utilité de ces stomates, qui en se fermant protègent la plante contre une transpiration trop abondante. Mais de quelle utilité peuvent être les stomates, lorsque, comme chez les Pavots, ils se trouvent sur la face interne de la paroi du fruit?

On considère d'une façon générale que la formation des ferments digestifs est une réaction *adaptée* de la cellule ; celle-ci ne les secréterait que lorsqu'elle peut utiliser les résultats de leur action. Ainsi certaines moisissures, *Penicillium glaucum*, *Aspergillus niger*, produisent une diastase qui transforme l'amidon en sucre, substance dont ces champignons se nourrissent ; quand on leur fournit directement du sucre, la sécrétion de la diastase s'arrêterait. Il y a cependant des champignons qui produisent leurs ferments, sans qu'il y ait une relation avec les aliments fournis. Il est difficile de voir une adaptation

s le fait qu'une cellule vivante produit de la tyrosinase quand il
a pas de tyrosine à oxyder, de l'invertine quand il n'y a pas de
re à invertir, de l'amylase quand il n'y a pas d'amidon à sac-
rifier.

Plus on étudie les phénomènes de la vie, plus on s'aperçoit com-
n sont nombreuses les « désharmonies » de la nature. Les êtres
ants, dans nombre de cas, ne sont nullement adaptés aux condi-
ns ambiantes ; ils présentent des dispositions, soit morphologiques,
physiologiques, qui n'offrent pour eux aucun avantage réel, qui
t même parfois nuisibles. D'après Went, il ne faut pas rechercher
but dans la nature : elle n'en a pas. Les physiciens, les chimistes
nt compris depuis longtemps ; seuls les biologistes s'acharnent à
hercher des adaptations, des harmonies, le *pourquoi* des choses.

§

Comme le fait observer très justement Giard, dans sa savante
de sur la **Prétendue nocivité des Huîtres**, quand
homme, pour son utilité et ses plaisirs, favorise d'une façon parti-
ière le développement d'une espèce animale ou végétale, il arrive
plus souvent que la nature s'efforce de rétablir l'équilibre troublé
suscitant quelque parasite redoutable à l'être privilégié ; c'est dans
te lutte incessante entre la sélection naturelle et la culture inten-
nelle de l'homme que le biologiste doit intervenir pour prêter le
ours de la science à l'industrie menacée.

Parmi les animaux cultivés, les huîtres paraissent être de ceux qui
t le plus d'ennemis.

Les microbes de diverses maladies infectieuses, dans les parcs
l installés et dans les réserves des ports de mer, peuvent pénétrer
tre les valves du mollusque, mais ils ne nuisent pas à l'huître, qui
même la propriété de les détruire. Il peut arriver qu'ils se trans-
ettent à l'homme, déterminant chez lui la fièvre typhoïde, mais,
près Giard, Baylac, ce serait là plutôt un accident rare ; il suffirait
ur l'éviter de ne pas laisser séjourner les huîtres dans une eau
ntaminée avant de les consommer ; Baylac a soutenu contre Netter,
ns une série de notes sur la **Toxicité des Huîtres**, que la plu-
rt des accidents gastro-intestinaux consécutifs à l'ingestion des
îtres sont dus plutôt à une intoxication qu'à une infection.

Un microbe, le *Myotomus ostrearum* de Giard, s'attaque au
uscle moteur des valves du mollusque : les mouvements deviennent
fficiles ; l'huître maigrit et finit par mourir : c'est la maladie dite
pied.

La maladie du pain d'épice est causée par une éponge qui per-
e la coquille, la rend friable et en facilite l'accès à une foule d'au-
s ennemis ; le mollusque, pour se défendre, est obligé de fournir

une sécrétion plus abondante de nacre ; il maigrit, il s'affaiblit. D'autres animaux sont également poussés par le besoin impérieux de calcaire à s'attaquer à la coquille de l'huître, tels des vers annelés les polydores. Des algues elles-mêmes perforent les valves du mollusque, comme les éponges et les polydores.

Mais, parmi les algues, l'ennemi le plus curieux est certainement celui que l'on a dénommé « la voleuse d'huîtres ».

En 1905, les huîtres de la rivière de Vannes furent envahies par une algue méridionale, le **Colpomenia sinuosa**, qui a été étudiée par Fabre Domergue, Sauvageau, Mangin. Une multitude d'outres d'un brun verdâtre se fixent sur des supports variés et en particulier sur les coquilles d'huître : microscopiques au début, elles ne tardent pas à se gonfler d'eau, et à atteindre le volume d'un gros œuf de poule. A mer basse, les outres peuvent se déchirer : l'eau qui s'écoule est remplacée par de l'air ; quand la mer remonte, les outres constituent des flotteurs qui s'élèvent avec l'eau et entraînent les corps auxquels elles sont fixées. Les courants transportent les ballons porteurs d'huîtres vers la haute mer : à Vannes, 400.000 auraient ainsi disparu des parcs. Le fléau s'étend maintenant aux côtes de la Bretagne et même du Cotentin ; on vient de signaler la « voleuse d'huîtres » à Cherbourg, à Barfleur, à Saint-Vaast-la-Hougue.

Les ostréiculteurs se lamentent, mais il semble bien que la nature ne fasse que reprendre sa revanche : l'homme avait transporté les huîtres des fonds où elles vivaient dans les parcs littoraux, et voilà que, grâce aux *Colpomenia*, ces mollusques retournent d'où ils venaient. Au lieu de se plaindre et de chercher à lutter contre le nouveau fléau, on ferait peut-être mieux de se soumettre, d'autant plus que les huîtres draguées dans les fonds ne sont jamais nocives.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

E. Perregaux : *Chez les Achanti*, Bull. Soc. Neuchateloise de géographie, t. XVI, 6 fr. — A. G. Léonard : *The lower Niger and its tribes*, Macmillan, 12 sh. — R. E. Dennett : *At the back of the black man's mind*, Macmillan, 10 sh. — L. P. H. Trilles : *Proverbes, légendes et contes fang*, Bull. Soc. Neuchat. Géographie, t. XVI, 6 fr. — Mgr. Le Roy : *Les Pygmées*, Mame et fils, 10 fr. — I. Irle : *Die Herero*, Gütersloh Bertelsmann, 5 mark. — Maugham : *Portugese East Africa*, Murray, 15 sh. — A. Werner : *British Central Africa*, Constable, 6 sh. — C. Meinhof : *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen*, Berlin, D. Reimer, 8 mark.

Avec quelque bonne volonté de la part de certains éditeurs, il m'eût été possible d'ajouter à cette liste d'autres titres et de faire de cette rubrique une revue complète de toutes les bonnes monographies récentes sur l'Afrique centrale et méridionale ; comme lacunes graves j'indiquerai l'ouvrage de Sir H. H. Johnston sur Liberia et celui de

eth sur les Ewe. Il est à remarquer que la plupart des auteurs dont à parler sont des missionnaires; font exception MM. Léonard et ugham, fonctionnaires, et M. Meinhof, professeur au Séminaire langues orientales de Berlin. Par la longueur de leurs séjours ays coloniaux (M. Irle a vécu 34 ans chez les Herero, M. Dennett, ns chez les Bavili, etc.), les missionnaires sont certes à même de naître à fond la vie indigène; obligés d'apprendre la langue et dialectes locaux, désireux de modifier les croyances et les rites des *vages*, ils peuvent, s'ils veulent s'en donner la peine, enrichir la nce de données qui seraient inaccessibles à un explorateur de sage; cependant il y a un revers : c'est que les missionnaires manifant ouvertement l'intention de modifier à fond les bases mêmes sociétés indigènes, ils se trouvent en butte à une défiance sinon ne animosité qui leur rendent très difficiles des enquêtes ethnohiques; et l'on connaît même des cas où les indigènes interrogés de parti-pris fourni des renseignements erronés. Ce danger est ndre pourtant qu'on ne croit : car, en contrôlant les informateurs ns par les autres et en poursuivant ce travail des années durant, rai finit par se découvrir.

est naturel que l'ethnographie se débatte encore dans des diffiés que les autres sciences ont vaincues depuis longtemps, puisque es sont de nos jours entre les mains d'individus recrutés, dirigés nstruits suivant des méthodes conformes au but poursuivi. Il est ble de croire qu'en ethnographie de la bonne volonté, de la bonne mais des connaissances spéciales imparfaites suffisent, alors que biologiste, d'un archéologue ou d'un chimiste on réclame une uction solide et une méthode rigoureuse.

ien d'étonnant à ce que l'étude des monographies citées conduise te constatation désolante : que si les détails d'un simple intérêt odique ont été relevés avec soin par leurs auteurs, bien rare t des renseignements nouveaux s'y rencontrent sur les grandes tions actuellement discutées par les ethnographes et les socioes. La méconnaissance de ce qui demeure problème est notamt frappante dans les chapitres relatifs aux religions : les descripde cérémonies et de rites sont écourtées, les idées fondamentales uissance magico-religieuse, le mécanisme de la transmission de puissance ne sont nullement recherchés, le caractère social ou au raire individuel des coutumes non défini, etc. Manquent de même aractérisations des institutions comme le mariage, la propriété, renté naturelle ou sociale, les distinctions des clans, des classes, générations, etc. Par ci par là seulement des allusions ou des riptions incomplètes font comprendre que les sociétés nègres nous eurent encore à peu près inconnues.

§

Des monographies des PP. Perregaux sur **les Achanti**, Le P
sur **les Pygmées**, et Irle sur **les Herero** il n'y a pas grand'ch
à dire : les chapitres consacrés à la vie matérielle (économique, dom
tique, guerrière, industrielle) sont dans toutes trois très utiles pa
qu'assez détaillés. Ce domaine ethnographique est celui où les m
sionnaires pourraient rendre d'inappréciables services à condition
donner des descriptions d'une minutie presque fastidieuse.
grandes lignes en ont été établies, comme je l'ai dit dans une ch
nique précédente, par Frobenius et Ankermann (1); il s'agit main
nant d'utiliser ces synthèses provisoires pour des monographies p
approfondies. Pour tout ce qui concerne la vie mentale et sociale
Achanti, des Pygmées et des Herero, on ne trouvera dans ces
vaux que des renseignements très généraux, lesquels confirm
d'ordinaire ce qu'on savait déjà. Sur les Achanti on commence à
bien documenté; les Herero et les Damara sont l'objet d'enqu
dirigées par les ethnographes en renom de Berlin. Quant aux P
mées, leur étude présente de grandes difficultés, puisqu'ils vivent
petits groupes disséminés dans les grandes forêts équatoriales
Mgr Le Roy a pu étudier d'assez près plusieurs de ces gro
recueillir quelques chansons et aussi quelques renseignement
leurs croyances, mais qui demandent confirmation. De mêm
P. Perrégaux publie des contes, des fables, chansons et prov
achanti intéressants.

C'est à cet ordre de productions qu'est en entier consacré le
du P. Trilles, missionnaire auquel on doit déjà une bonne étud
les **Fang** (Pahouins) du Congo, parue dans les *Missions catholi*
(1898); les explications qui accompagnent les récits sont d'une
grande utilité et plus dignes, peut-être, de confiance qu'une
sition à dessein suivie. La 6e partie contient quelques textes fang
traduction littérale. On regrettera que ce procédé, dont les avan
sont grands et qui par suite s'applique de plus en plus (Hollis
le Masaï, Spieth pour les Ewe, etc.) n'ait pas été employé par le P.
les pour tout le recueil. Ce fascicule, ainsi que celui consacré
Achanti, fait en somme honneur à la société de géographie de
châtel, à laquelle on devait déjà, entre autres, la monograph
Junod sur le Ba-Ronga.

Dans le livre de M. Maugham sur l'**Afrique Orientale**

(1) Cf. *Mercure de France* du 1er novembre 1906. Il a paru depuis une trad
française du travail d'Ankermann dans *l'Anthropos*, excellente revue dirigée
R. P. Schmidt (Mödling, près Vienne, Autriche) et dont la plupart des coll
teurs sont des missionnaires.

(2) Consulter sur la localisation de ces groupes J. Deniker, in *la Géogr*
tome VIII (carte); *la Nature*, 5 mars 1904, etc.

igaise, région dont les Portugais n'étudient guère les populations, n trouvera quelques chapitres précieux pour les renseignements sommaires qu'ils donnent sur des tribus bantou très peu connues. A s tribus sont apparentées celles dont traite l'excellente monographie de Miss Werner sur l'**Afrique Centrale Britannique**, rotectorat situé le long du lac Nyasa et habité par les Anyanja, les ao, les Angoni et des clans Awemba, Batongo, etc. Toutes ces populations sont de langue bantou ; elles ont été découvertes par Livingone, étudiées en partie par D. Macdonald et à fond par Miss Werner ui séjourna plusieurs années en divers points du protectorat. Ce vre fait partie d'une série, éditée par Constable sous la direction de . W. Thomas, qui comprendra des monographies consacrées aux *aces Indigènes de l'Empire Britannique* (1). Miss Werner a ublié d'autres travaux sur les Bantous et est bien au courant des éthodes et des problèmes actuels.

§

Il me reste à parler de trois publications de première importance. e livre de M. Glyn Léonard sur **les Tribus du Bas Niger** est alheureusement obscurci par trop de phraséologie. Il est en entier onsacré à la vie psychique des Bini, Jekri, Ijo, Ibo, Akwa, etc., ont l'histoire et les mœurs ont fait depuis 300 ans l'objet de nomreuses études. M. Léonard avait auparavant vécu dans l'Inde et l'Afrique du Sud : ainsi préparé, il a su, pendant un séjour de 12 ans n Nigérie, conduire ses recherches avec une méthode rigoureuse. es sections du livre traitent : du pays, des noms, proverbes et fables, e la religion naturelle, du naturisme, du dualisme, du spiritualisme, e l'animisme, du symbolisme, des cérémonies naturistes, de la démoologie et sorcellerie, et du langage des diverses tribus nigériennes. 'idée profonde de leurs systèmes religieux semble être une sorte de héorie d'une réincarnation continuelle combinée avec une théorie à ase sexuelle ayant pour éléments : 1° le père générateur, 2° la mère eproductrice et nourrice, 3° le fils aîné médiateur, éléments auxquels s'en ajoute un d'ordre social, les Anciens de chaque famille. Cette catégorisation se répète pour toutes choses en ce monde.

Or c'est aux mêmes résultats qu'est arrivé de son côté M. Dennett n étudiant, pendant 30 ans de suite, les Bavili du Loango (Congo rançais), puis les Bini du Bénin. Il a nommé « philosophie » le sysème de concordances cosmiques, géographiques, politiques, sociales, eligieuses, etc., dont il a réussi à déterminer les lignes (2). Il est hors le doute que les renseignements recueillis par M. Dennett, quelque

(1) Cf. sur cette série et sa portée générale, *Revue des Idées*, 15 avril 1907.
(2) Cf. pour l'exposition de ce système *Un système nègre de classification ; sa portée linguistique* (*Revue des Idées* du 15 janvier 1907).

surprenants qu'ils soient à première vue, sont dignes de confiance ; car le système bavili a des parallèles en Chine, dans l'antiquité (astrologie), en Australie, aux Etats-Unis et marque dans ses différences l'influence d'un milieu et d'une mentalité particuliers. Il eût suffi à M. Dennett de s'enquérir aussi de la classification spatiale (points cardinaux, etc.) pour que son tableau fût complet. En outre, ce livre démontre définitivement ce que l'on soupçonnait depuis peu : que le fétichisme nègre est à base essentiellement dynamiste et ne constitue pas une religion, ni un système religieux. Sur cette question du fétichisme, tout est maintenant à refaire.

Utilisant la découverte de M. Dennett, j'ai tenté d'expliquer le mécanisme des classes nominales dans les langues bantou par une théorie sociologique, que les linguistes n'ont guère accueillie. Entre autres, elle a été repoussée par M. Meinhof, qui préfère l'explication par introspection ou par induction. M. Meinhof vient de publier une excellente **Grammaire comparée des langues bantou** dont devra se munir quiconque aura occasion d'aller dans l'Afrique centrale et méridionale. Ce domaine linguistique est malheureusement très dédaigné en France. Ici encore, en général, nos connaissances sont dues plutôt à des missionnaires qu'à des fonctionnaires, et moins encore à des linguistes spécialisés. C'est non seulement dommageable mais honteux pour nos gouvernements soi-disant protecteurs du progrès scientifique.

Memento. — A signaler d'utiles rééditions :

The Evolution of culture and others essays, du général Pitt-Rivers, l'un des ethnographes anglais de la première heure ; la majeure partie de ce volume traite de l'évolution des armes et de la guerre (21 planches, Oxford, Clarendon-Press, 7 sh. 6.) ; il servira de manuel aux étudiants de l'université et de guide aux visiteurs du musée ethnographique d'Oxford fondé par Pitt-Rivers.

Polynesian Mythology ; cet excellent recueil de traditions maori sauvées de l'oubli par Sir George Grey était d'un prix inabordable ; l'éditeur Routledge en donne une jolie édition, dans sa série (*New Universal Library*) à 1 shilling : c'est s'assurer la reconnaissance des folk-loristes et des ethnographes.

Asiatic Studies : l'éditeur Murray donne de la nouvelle édition (1899, en 2 vol.) de cet important ouvrage de Sir A. Lyall un tirage bon marché à 5 sh. le volume ; je rappelle que le 2e volume contient des discussions intéressantes sur les formes primitives de la religion et de la magie, les rapports de l'histoire et de la légende, et l'avenir de la Chine.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Maurice Masson : *Fénelon et Mme Guyon*, Libraire Hachette. — Henri Brémond : *Gerbet*, Bloud. — J. Calvet : *Les Idées morales de Mme de Sévigné*, Bloud et Cie.

l'abbé Gustave Morel, Librairie des Saints-Pères. — Antoine Lestra : *Une âme de Bourbon*, Nouvelle Librairie Nationale. — Paul Franche : *La Légende Dorée des Bêtes*, Librairie académique Perrin et Cie.

Il y a peu d'années, au mur du petit salon de presque tous les presbytères de France, il n'était point rare de voir, parmi des tableaux de piété se faisant pendant ou se faisant face, les portraits de Bossuet et de Fénelon. L'un apparaissait généralement dans l'attitude majestueuse que lui a donnée Rigaud, l'autre, avec ce visage éclatant de grâce et d'esprit, que nous a peint Saint-Simon. Tous les deux, ils se partageaient également l'admiration séculaire du clergé. Leurs noms vivaient réconciliés dans ces mémoires sacerdotales, paisibles et douces. Il faut espérer que, dans les régions de la Vérité, où, après la mort, on se rencontre, ils se sont enfin pardonné.

Ici-bas, il n'y eut pas entre eux que des malentendus passagers, il y eut la guerre. Guerre très longue, pleine d'escarmouches, de violents assauts, de trêves illusoires, suivies de reprises plus ardentes. On échangeait des mandements, des ripostes, presque des libelles : Bossuet était terrible, absolu ; Fénelon, dans la défensive, car il se défendait plus qu'il n'attaquait lui-même, ayant été d'abord provoqué, gardait toujours ces façons insinuantes, cette politesse parfois mêlée de hauteur qui faisaient dire à l'illustre Duc précité qu'en lui se mêlaient, dans une harmonie indéfinissable, le grand seigneur et l'évêque.

On sait que Rome donna finalement tort à Fénelon, que Louis XIV l'abandonna, et qu'il s'en alla vivre, résigné, dans son diocèse, bon pasteur, aimé et vénéré de son peuple, dépensant en charités magnifiques toute sa fortune, entouré enfin de cette auréole si pure que l'exil et le malheur achèvent de donner à la sainteté et au génie.

J'ai prononcé le mot de sainteté : on en contestera peut-être ici la juste application. M. Gustave Lanson, dans ses très belles études sur la littérature française, n'est point tendre à Fénelon. Il lui prête je ne sais quelle nature intrigante et dissimulée ; Bossuet, lui, est le Père de l'Église, intact dans sa foi, austère et grave, d'une vertu loyale et sans ombres. Cela est presque entièrement vrai ; mais est-ce une raison pour diminuer autant son rival ? Oui, je dis bien, rival. Qui oserait affirmer que Celui de Meaux n'a pas apporté dans toute cette querelle théologique plus d'animosité qu'il ne convenait sans doute ? Il y a des façons trop tranchantes de faire triompher la Vérité, qui la compromettent. Ce défaut est assez commun chez les hommes de forte doctrine. Si on le reproche à un saint Jérôme, on peut bien, ce me semble, le constater chez Bossuet, qui n'est point canonisé encore. Moins théologien, certes, Fénelon offre je ne sais quoi de plus doucement évangélique. Il n'est point douteux qu'il a laissé chez tous ceux qui l'approchèrent, dans ses années de Cambrai, l'impression

du détachement, de l'élévation d'âme ; il n'avait pas pratiqué pour rien intimement les grands mystiques.

Que dire maintenant de ses rapports avec Mme Guyon ? S'il n'y avait eu dans cette femme célèbre et malheureuse aucune vertu, l'aurait-il si filialement écoutée, si obstinément défendue ? Je veux bien que de l'illusion se soit mêlée au mysticisme de l'un et de l'autre. Dans ces sphères éthérées de la spiritualité, où les notions et les mots humains se transforment et s'évanouissent presque à force de s'épurer; il est difficile, pour ne pas dire impossible, de garder toujours une précision exacte et de ne pas délirer un peu parfois saintement. Les sommets ont leurs ivresses et leurs vertiges, et les abîmes sont proches. Que Fénelon et Mme Guyon, malgré leur quiétisme, se soient tenus toujours sur les cimes et n'aient pas roulé dans les gouffres, c'est déjà, me semble-t-il, assez beau.

C'étaient deux belles âmes. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, ce livre : **Fénelon et Mme Guyon**, où M. Maurice Masson, en la faisant précéder d'une introduction très intéressante, a publié leur correspondance. On les y voit qui ne s'entretiennent que de Dieu dans les termes les plus abstraits, les plus dépouillés de toute image, qui s'exhortent mutuellement à l'abnégation, au sacrifice. De cette nudité sévère qu'on rapproche les ardeurs d'un Ruysbrœck, d'une sainte Angèle de Foligno, d'une sainte Catherine de Sienne, qu'on en rapproche le *Cantico del Sole* de saint François d'Assise. Je préfère, quant à moi, cette flamme : elle est plus séraphique ; si je m'arrête à faire remarquer la transparence morte du style fénelonien et du style guyonien, c'est seulement pour écarter du commerce de ces âmes tout soupçon d'autre chose que la vie spirituelle.

D'ailleurs, personne n'y a jamais sérieusement pensé, pas même Bossuet. Je sais bien qu'il y a de lui un mot malheureux à ce sujet, mais il a rendu le premier justice, plus d'une fois, à la pureté d'intention de Mme Guyon et à l'intégrité de sa vie. Du récit qu'elle-même a fait de ses épreuves, il résulte qu'il fut pour elle très dur. Que cela lui soit pardonné, d'autant plus que cette dureté ici tenait plus à l'esprit vigoureux du théologien qu'au caractère de l'homme. Dans toute autre question que celle du Quiétisme, Bossuet fut bon, simplement bon, oui, même avec les protestants.

Il ne fut pas évangélique de la même manière que Fénelon, il le fut avec plus de préoccupation des fermes lignes du Dogme, il le fut moins tendrement, il le fut avec moins de grâce, mais il le fut. D'admirables passages des *Méditations sur l'Evangile*, des *Elévations sur les Mystères* et ses *Lettres de direction* le prouvent surabondamment.

Fénelon et Mme Guyon n'ont pas échangé entre eux que des lettres, ils ont échangé des vers. Leurs *Poésies spirituelles*, qui le sont plus

une fois dans les deux sens, marquent surtout l'ingénuité, disons us, la naïveté de ces deux âmes. Elles mettaient leur amour de eu en cantiques, elles le mettaient en chansons. On trouve dans s effusions, presque toujours charmantes, comme un avant-goût intain de certains vers exquis et mortifiés de *Sagesse*.

Passer de Fénelon à **Gerbet**, dont M. Henri Brémond vient de ublier des extraits avec une introduction importante dans la collec- on de *la Pensée Chrétienne*, ce n'est pas franchir un abîme. On a pprocheé souvent de l'archevêque de Cambrai l'illustre évêque de erpignan. Il est certain qu'ils sont un peu de la même famille. L'un l'autre ils semblent avoir fréquenté les Pères grecs plus que les ères latins ; ils doivent tous les deux à ce commerce quelque chose l'heureuse fluidité de leur style et de sa poésie suave. Mgr Gerbet, particulier, leur ressemble par les synthèses hardies, les larges oints de vue dogmatiques, les intuitions profondes, où tout s'unit, harmonise, s'éclaire réciproquement : la Nature et la Grâce, le fini l'infini, l'homme et Dieu. L'abbé Gerbet fut à la Chênaie auprès Lamennais, en même temps qu'un disciple ému et attentif, une orte d'ange gardien. Voyez plutôt le portrait que nous en trace, à ôté de celui du maître, Maurice de Guérin, cité par M. Brémond.

Le soir après souper nous passons au salon. Il se jette (Lamennais) ans un immense sopha... C'est l'heure de la causerie. Alors si vous entriez ans le salon, vous verriez là-bas, dans un coin, une petite tête, rien que tête, le reste du corps étant absorbé par le sopha, avec des yeux luisants omme des escarboucles, et pivotant sans cesse sur son cou ; vous enten- riez une voix tantôt grave, tantôt moqueuse, et parfois de longs éclats de re aigus : c'est notre homme. Un peu plus loin, c'est une figure pâle à rge front, cheveux noirs, beaux yeux, portant une expression de tristesse de souffrance habituelle, et parlant peu : c'est M. Gerbet, le plus doux et plus endolori des hommes.

La mission qui convenait le mieux, comme nous le dit M. Brémond, cette « nature discrète, méditative et délicate », lui avait été révélée à a Chênaie. Ce n'était rien moins que le renouvellement de l'apolo- étique et de la philosophie chrétienne. Il y a un passage d'une con- érence de lui, où sont même prophétiquement entrevues les futures niversités catholiques.

J'ignore, Messieurs, — disait-il aux jeunes Parisiens qu'il avait réunis autour de lui après la suspension de *l'Avenir* — j'ignore ce qui sortira de ce que nous commençons aujourd'hui ; tout cela est bien chétif et bien obscur : on ne sait pas même quel nom lui donner. Tout ce que je sais, c'est que l'époque arrive où s'élèveront des universités catholiques et libres ; ce que je sais encore, c'est que lorsqu'une grande chose doit naître, elle est ordinairement préfigurée par une humble image qu'on brise ensuite et qu'on oublie. Quoi qu'il en soit de nous, vous êtes vous, Messieurs, les

premiers de cette jeunesse avide de foi et de science, qui se pressera un jour dans ces écoles encore inconnues. Si mon désir de vous être utile avait besoin d'appui, cette pensée seule me soutiendrait.

Nous avons de Gerbet un livre admirable, un livre à peu près inconnu aujourd'hui, un livre qui n'a presque pas vieilli et qu'on lisait peut-être seulement dans les petits séminaires, quand il y avait des petits séminaires encore. Ces maisons ecclésiastiques étaient généralement des retraites recueillies, où des prêtres doctes et affables vous enseignaient presque toujours du beau latin et souvent du bon français. Il leur était assez habituel de faire lire l'*Esquisse de Rome chrétienne* à leurs élèves. On l'emportait sous les ombrages, on en gardait la sereine impression de vastes horizons entrevus, de pensées toujours lumineuses et le désir de visiter soi-même un jour la *Ville Eternelle*.

Gerbet, qui vécut longtemps à Rome, parcourant les Catacombes, s'agenouillant dans les basiliques, écoutant les échos des siècles et rêvant d'unir le présent de l'Eglise à son passé, en face des monts de la Sabine ou des monts Albains, cet harmonieux, sage et tendre Gerbet eut une âme et une intelligence divinement belles. Dans son *Dogme générateur de la piété catholique*, il a écrit des pages sur la communion tout à fait incomparables. Il devint évêque dans un temps où il était permis aux évêques d'être encore pontifes, de faire passer en eux l'administrateur au second plan. Ce que nous connaissons de lui nous le montre vraiment comme un hiérophante chrétien sous des vêtements d'or, le visage rayonnant et calme, la main tendue pour appeler les hommes au fond du sanctuaire, vers la pierre de l'autel, où, parmi l'encens, à la lueur des flammes sacrées, à travers un peu de pain et de vin, Dieu s'unit à l'homme.

M. J. Calvet, qui nous a déjà donné **les Idées morales de Madame de Sévigné**, où il nous apprend à voir, dans la célèbre marquise, de la profondeur et de la solidité, nous révèle cette fois l'âme d'un savant prêtre, professeur à l'Institut catholique de Paris, **l'Abbé Gustave Morel**. Ce prêtre, initié aux plus hautes mathématiques, à la physique et en général aux sciences modernes, fut en même temps un théologien hardi avec prudence. Sa thèse de doctorat en théologie est intitulée : *l'Évolution des théories physiques et l'évolution des dogmes*. L'idée fondamentale est qu'il existe une analogie entre les deux évolutions. Cette analogie se développe en quatre parties, selon M. Calvet, qui la résume.

1° Les sciences de la nature débutent par des observations fragmentaires comme le feu dilate les métaux,— de même la doctrine chrétienne eut pour point de départ des propositions isolées, dispersées dans l'Ecriture ou la Tradition ;

1° Un premier travail de coordination produisit, d'un côté, les théories rement physiques, où les mathématiques n'entrent pas ou entrent peu, mme la théorie géométrique de la cristallisation; de l'autre côté, la théolo- des Pères ;

2° Puis la science est devenue un grand système, où la déduction com- de rend l'induction féconde : telle la mécanique céleste ; la théologie sco- tique a les mêmes caractères que la physique mathématique ;

4° En particulier, le rôle des mathématiques en physique est comparable rôle de la philosophie en théologie.

On le voit par cet extrait, l'abbé Morel sentait fort bien, comme le M. Calvet, qu'une adaptation de la théologie était nécessaire : nul plus que lui n'a compris que, pour faire œuvre utile dans cette aptation, il fallait des esprits audacieux, qui osent tout regarder face, et des âmes de saints qui ne dictent pas un mot qui ne soit stiné à faire aimer Dieu ».

Il fréquenta les universités étrangères; il alla en Allemagne, puis Cambridge et à Oxford. Il est mort brusquement en Russie, où il udiait les moyens de travailler efficacement à la réunion de l'Eglise ecque orthodoxe avec l'Eglise romaine. L'existence trop courte de généreux esprit, de ce laborieux ouvrier du bien, nous est décrite, mme il convient, dans un beau style, grave et ému, digne du rieux de l'homme qu'il évoque.

Dans **Une âme de Bourbon**, M. Antoine Lestra nous conte, avec une émotion pleine de délicatesse, l'histoire de l'amitié ès pure, née entre un gentilhomme breton, Louis de la Gervaisais, cette Louise de Condé, qui devait plus tard, sous la robe béné- ictine, fonder le monastère du Temple. Le récit est accompagné e lettres de la princesse : elles sont belles, et l'on ne sait si l'on doit plus y admirer l'ardeur du sentiment ou sa chasteté candide. out devait finir, hélas ! par une séparation, que provoquèrent les crupules éveillés par cet amour chez Louise. Ce qu'il y a de certain, 'est qu'elle souffrit toujours du trait qui s'était enfoncé dans son me, qu'elle l'emporta avec sa blessure aux pieds de Dieu, et qu'elle ne l'arracha, si elle l'arracha jamais, qu'en brisant son cœur. M. Lestra achève ainsi, s'adressant à son héroïne, qui repose main- enant dans la chapelle de la rue Monsieur, où a été transféré le monastère de Saint-Louis du Temple.

Mère Marie-Joseph de la Miséricorde, votre souvenir n'est pas effacé de ces murs. Votre âme flotte, légère et parfumée, dans l'encens qui embaume la chapelle où votre corps repose derrière les grilles du chœur, votre voix revit dans le plain-chant grave et doux de vos filles. C'est encore vous dont les mérites et les prières intercèdent ici pour la France.

Souffrez que l'on vous en rende grâces, sainte princesse, cachée sous le voile des Bénédictines, modèle des cœurs aimants et des âmes pieuses.

On sait depuis longtemps, pour peu qu'on ait lu la vie des saints, qu'il y a eu souvent des rapports mystérieux entre ces créatures supérieures et les animaux. Les écrivains mystiques en donnent la raison. Selon le plan divin primitif tous les êtres étaient unis dans l'homme, leur centre. Ils formaient avec lui un concert tranquille et sublime : ils l'avaient pour coryphée. La chute a brisé cette union, mais la sainteté la rétablit dans une certaine mesure. M. Paul Franche, auteur, déjà, je crois, d'une vie de sainte Hildegarde, la grande voyante de l'harmonie universelle, nous montre maintenant, dans **la Légende dorée des Bêtes**, servis eux-mêmes par leurs frères inférieurs, les serviteurs de Dieu. Comme des Orphées, ils ont charmé les fauves les plus sauvages, ils ont enchanté les oiseaux, ils ont dompté les ours et les loups. J'ai eu grand plaisir à lire ce livre, j'en ai presque autant à en rendre compte dans la ville de saint François. De tous ces charmeurs, celui-ci est le plus célèbre. Il a charmé même les hommes et les charme encore, car rien ne résiste à ceux qui, avec l'ingénuité de l'âme et la charité ardente, ont sur les lèvres, dans la voix, dans le geste, la divine poésie.

Mémento. — Je signale à la hâte, de M. Geoffroy de Grandmaison, *Mme Louise de France*, chez Victor Lecoffre. — *Le Livre de l'Epoux*, de Paul Combes, Avignon, Aubanel frères. — *Dieu ne meurt pas*, de l'abbé Naudet, Bloud. — *Les Lettres de direction du Père L..., de la Compagnie de Jésus*, Lucien Bodin éditeur. — *La Paroisse*, d'Henri Lesêtre, Victor Lecoffre. — *Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège*, par Lucien Choupin, Gabriel Beauchesne et Cie. — Enfin, dans *le Sillon* du 10 avril 1907, un bel article, *la Vie en Beauté*, d'Amédée Guiard.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

Revue Bleue : M. Gabriel Séailles explique l'œuvre d'Eugène Carrière. — *Grande Revue :* M. Ch. Humbert traite de « l'État d'âme de l'armée ». — *Les Annales Romantiques :* M. Alain Dubois découvre un romancier d'autrefois : Edouard Cassagneaux, qui écrivait dans le goût des feuilletonistes populaires actuels. — Memento.

Dans la **Revue bleue** (27 avril et 4 mai), M. Gabriel Séailles étudie magistralement l'art d'*Eugène Carrière*. C'est une joie, pour les admirateurs de ce grand peintre, de lire ces pages où son œuvre est comprise, étudiée avec amour, dans une langue affranchie de ces mots sonores et vagues qui trop souvent ont remplacé l'idée, chez quelques écrivains verbeux, incapables d'une explication nette, même en face de ce qu'ils aiment véritablement.

« Quand on parle de Carrière, ce qu'il faut dire avant tout, c'est qu'il est un grand réaliste. Il laissa les littérateurs parler. » Ces deux phra-

[illegible]e M. G. Séailles constituent un témoignage qu'il faut retenir. Les [illegible]rateurs sont maîtres de se livrer à toutes les variations possibles [illegible]opos d'un tableau, d'une motte de terre ou du bon sens de Mon[illegible]ne. Cependant, il en est qui s'efforcèrent de créer cette légende [illegible] Carrière ait, dans ses admirables toiles, songé à Dieu sait quelle [illegible]rnicharde philanthropie ou compassion sociale. Elles sont, répé[illegible]-le, d'un grand réaliste dont l'œil était « sensible et clairvoyant ». [illegible]uvre de Carrière, essentielle et synthétique, est tellement au[illegible]us de la foule d'aujourd'hui qu'il passera des générations et des [illegible]érations avant que le suffrage de la masse, un peu éduquée, aille [illegible]on *Théâtre populaire*, par exemple, plutôt qu'à *La Cruche [illegible]sée*, aux confiseries d'un Gabriel Ferrier ou aux madones rondes [illegible]n Bouguereau.

[illegible] faut insister sur le réalisme de Carrière. M. G. Séailles écrit [illegible]e autres, et nous citons ce passage où il en appelle au témoignage [illegible]M. Raffaëlli, parce que pas un homme sensible à la poésie des [illegible]ses et informé de l'art d'Eugène Carrière n'a manqué d'éprouver [illegible]lquefois l'impression rapportée ici :

[illegible]omme tous les artistes de génie, Carrière nous apprend à regarder la [illegible]ure, à nous y retrouver dans des aspects jusqu'à lui négligés. Il étend [illegible] correspondances qui lient certains accords sensibles à certaines nuances [illegible]'émotion humaine. « Un soir d'été tiède et calme, dit Raffaëlli, je péné[illegible]s dans une large pièce, à la campagne, où des amis étaient réunis, for[illegible]nt des groupes. Ils étaient silencieux, pénétrés de cette mélancolie que [illegible]sent, le soir, les belles journées qui s'en vont. Le soleil se couchait au [illegible] et éclairait encore quelques visages de ses reflets, alors que d'autres [illegible]paraissaient déjà dans la nuit prochaine. Je m'arrêtai sur le pas de la [illegible]te, saisi de ce spectacle, et une angoisse régna sur nous. J'avais vécu [illegible]s ces quelques secondes un tableau de Carrière et j'en fus très frappé. » [illegible]Carrière d'ailleurs n'affecte pas la nouveauté, nul plus que lui n'a le sens et [illegible]respect de la tradition. Il aime à dire « que les choses sont toujours [illegible]les par les mêmes raisons ». L'originalité du style ne consiste point à [illegible]ler les lois de la grammaire. Les conclusions auxquelles le conduit la [illegible]tique de l'art ne diffèrent point, en dernière analyse, de celles auxquel[illegible] elle avait amené Léonard de Vinci. Pour Léonard de Vinci, la peinture [illegible] « chose mentale (cosa mentale) », parce que son objet suprême est de [illegible]re apparaître l'esprit dans le corps qu'il a créé comme l'instrument de [illegible]n action. Aussi il veut *que le peintre observe les hommes quand ils se [illegible]oient à l'abri de tout regard*, qu'il saisisse le geste immédiat, « qu'il [illegible]ssine d'abord grossièrement les membres de ses figures et cherche avant [illegible]s *les mouvements appropriés aux états d'âme de ces personnages* ».

[illegible] Carrière paysagiste, M. G. Séailles l'explique avec une très grande [illegible]btilité :

Rien dans la nature ne le laisse étranger, et, dans la langue profondé[illegible]ent réaliste qu'il s'est créée, il n'est aucune réalité qu'il ne prétende tra-

duire. Sur les bords de la Marne, en Bretagne, dans les Pyrénées, il os des paysages sans couleur, où il nous apprend pour combien la lumièr entre dans la beauté du monde. Dès longtemps, il s'est convaincu qu'entr toutes les formes existent des analogies mystérieuses. Elles lui apparaissen comme les idées d'un même esprit qui se joue en elles sans s'y perdre jamai et dont les lois, toujours observées, se retrouvent dans les lois de notr pensée, clarté suprême vers laquelle gravite et monte cette grande ombre qui n'est pénétrable à la conscience que parce que déjà elle est lumière e déjà conscience. Il regarde la face de la terre du même œil dont il regard un visage humain. Il aime les harmonies du ciel et des eaux, il en fai sentir le charme par un accord de valeurs délicates et chantantes ; mais pas plus qu'il ne voit dans une tête une surface colorée, il ne voit un pay sage comme un voile peint. Ici encore il s'attache à définir les volumes les masses, qui font sentir l'ossature sous l'épiderme et tous les siècle écoulés dans la minute présente : « la terre projette au dehors des forme apparentes, images, statues, qui nous pénètrent du sens de sa vie intérieure Il aime les beaux reliefs des Pyrénées, il en fait sentir la grandeur tragi que ; il sait rendre l'aspect grave et désolé de la dure vallée, ceinte d montagnes, où le Gave en serpentant creuse son chemin ; et la rivière, qu réfléchit le ciel, coule entre ses rives ombreuses, avec la grâce du sour qui entr'ouvre des lèvres humaines.

M. G. Séailles termine ainsi :

Carrière a voulu être un artiste et rien qu'un artiste. Il était convain qu'il est dangereux de se disperser et de courir les aventures, que la véri qui s'aperçoit de divers points de vue s'atteint pour chacun en approf dissant sa propre expérience, en démêlant peu à peu, à force d'y insiste toutes les relations qu'elle implique.

. . . . . .

Carrière a nourri son esprit de son art ; il lui a dû sa conception de choses et de la vie. Dans sa physionomie originale, il a la valeur d'un type Carlyle l'eût accueilli au nombre de ceux qu'il appelle les héros, je veu dire au nombre de ces grands individus qui remplissent pleinement une de idées possibles de l'homme.

§

M. Ch. Humbert, député de la Meuse, commence, dans l **Grande Revue** (25 avril), un travail fort intéressant sur *l'Eta d'âme de l'Armée*. D'après l'auteur, cet état d'âme satisferait peine les moins capables, par principe, de critiquer l'armée. M. Hum bert clot par cette remarque la première partie de son étude : « L'ar mée n'est pas commandée. » Il y a de quoi s'inquiéter. Incidemmen pour démontrer la force du favoritisme, M. Ch. Humbert cite le faits suivants.

Nous avons en ce moment trois commandants de corps d'armée dor voici les aptitudes *actuelles :*

Le premier est impotent et ne peut monter ni à cheval ni même en voi

il commande à des troupes dont l'effectif, sur le pied de guerre, serait ron 38.000 hommes, et il ne peut même pas les passer en revue !
e second, qui a le même nombre de soldats, est un cardiaque déclaré on doit soustraire, par ordre des médecins, à toute émotion, à toute sse, à tout travail prolongé.
nme si la direction d'un corps d'armée ne devait pas être la tâche la norieuse, la plus émouvante et la plus capable de secouer un homme... rait encore un homme !
troisième, qui garde une partie de notre frontière, est, sauf tout le t qu'il mérite, atteint d'une surdité telle qu'il « entend » bien encore u le tambour, parce que les vibrations de la peau d'âne se perçoivent épigastre ; mais il est incapable de reconnaître une sonnerie de clai- C'est tout à fait un homme d'avant-garde, n'est-il pas vrai ?

§

es Annales Romantiques (mars-avril) publient, de lain Dubois, un article sur *Edouard Cassagneaux*, précédé tableau fort divertissant de la littérature romanesque au plein omantisme. Ce Cassagneaux, né à Paris en 1803, est un amié- ayant été transplanté dans la capitale picarde dès ses premiers Ses débuts littéraires, en 1831, sont d'un Jeune-France qui ne rien pour écrire en province :

st une nouvelle, d'un ton plaisant et badin, intitulée : *le Débouchoir pe;* un certain capitaine de hussards a perdu une maîtresse chérie ; en enir d'elle il arrache à son cadavre, non pas une boucle de cheveux, me un amant banal, mais un tibia pour débourrer sa pipe.

e prodigieux Cassagneaux montre un joueur étendu « sur le bre noir de la Morgue ». Voici comme était son style :

champagne et le clairet avaient jailli au plafond ; la flamme bleutée du h s'était élancée du trépied d'or et avait comme illuminé magiquement lon aux longs rideaux cramoisis. On eût dit d'une de ces langues de qui planèrent sur les têtes des apôtres, et les remplirent de l'Esprit t.
'orgie continuait. C'étaient déjà des cris, des rires fous, des sarcasmes les verres cassés. Saint-Elme fumait, buvait, toastait envers et contre s. La lueur du punch revêtait sa figure d'une teinte vampirique, ses x sortaient comme deux charbons ardents de leurs orbites fatiguées, erts et fixes, hébétés qu'ils étaient par le vin.

Dans *le Pénitent*, roman en « deux beaux volumes in-8° », Cas- neaux a placé cette description terrifiante :

a lumière de la lampe donnait à plomb sur les traits de cette femme et faisait ressortir un front ostentateur, légèrement sillonné de rides, sur quelles tombaient de longues boucles de cheveux, plus noirs qu'un plu- ge de corbeau ; sous les sourcils hauts et parfaitement arqués qu'ils brageaient, étincelait une prunelle semblable à l'émeraude, et qui parais-

sait recéler du feu de la foudre : un nez grec et bien dessiné achevait
donner à cette figure remarquable un air de grandeur et d'orgueil
relevait encore la courbure d'une lèvre inférieure qui semblait le siège
l'ironie la plus amère.

C'est le rôle des *Annales Romantiques* d'exhumer. Au moi
M. Alain Dubois a-t-il choisi un modèle curieux. Si nous avons
devoir citer quelques phrases de feu Cassagneaux, notre dessein ét
de prouver que la mode n'en a pas vieilli, car nos romanciers pop
laires actuels emploient le même jargon.

Memento. — *La Revue de Paris* (1er mai) commence un roman de
Blasco Ibañez : *Dans l'ombre de la Cathédrale.* — Lire : *Justice m*
taire, par M. G. Bouniols ; *l'Enfance et la jeunesse de Nietzsche*,
M. Daniel Halévy.

Le Feu (1er mai). — Des vers de M. E. Sicard : *L'Aumône* ; — de M.
de Miomandre, de très gracieuses *Proses pour Aubrey Beardsley.*

La Nouvelle Revue (1er mai). — *La Question syndicale*, par M. J. Rib
— *Les Sociétés Provinciales*, par M. Petrus Durel.

La Revue (1er mai) donne un acte en vers de M. Maurice Bouchor :
naissance du Bouddha ; Contre l'Oligarchie financière, par Lysis ;
Maisons qui tuent, par M. F. Mury et le Dr G. Petit.

Le Censeur (4 mai) publie une conférence de M. Lucien Descaves
Henry Becque.

La Revue hebdomadaire (27 avril et 4 mai). — Un nouveau roman
torique de M. d'Esparbès : *le Briseur de chaînes.*

La Grande Revue (25 avril). — M. Victor Margueritte : *La Suppress*
des conseils de guerre ; la suite du roman de M. G. Geffroy : *L'Idylle*
Marie Biré.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

JOURNAUX

J.-K. Huysmans (*Le Gaulois*, 14 mai et *le Temps*, 14 mai). — Villiers de l'Is
Adam et Alfred de Musset (*le Temps*, 7 mai).

M. Coppée nous donne dans **le Gaulois** quelques souveni
discrets sur Huysmans. Après avoir conté le mal douloureux et
fin chrétienne de son ami, il rappelle comment il l'a connu :

J'ai connu Huysmans, il y a bien longtemps déjà, quand ni lui ni m
n'étions préoccupés par aucune pensée religieuse.

Quelques-uns de mes vers où j'ai tâché de dégager la poésie intime de
vie des petites gens et la mélancolie particulière des paysages suburbai
ne déplaisaient pas au groupe des écrivains naturalistes, auquel s'était joi
tout naturellement l'auteur des *Sœurs Vatard*. Il s'est assis avec moi,
j'ai bonne mémoire, au « Dîner du Bœuf-Nature », dont le nom indiqu
suffisamment quel était le programme littéraire de la plupart des convive

La table était présidée par Emile Zola. Cela se passait au moment où
publication de *l'Assommoir* dans le feuilleton du *Bien public*, interrompu

a colère des abonnés, finissait dans une revue, *la République des Let-* où Catulle Mendès lui donna l'hospitalité.

persiste à croire que les lecteurs du *Bien Public* eurent grand tort cette circonstance, car *l'Assommoir* est, dans son genre, une œuvre strale, et ce n'est pas, hélas ! pour avoir dit, dans ce fameux roman, op dures vérités sur le bas peuple de Paris qu'on ax voté, aux cendres ola, les honneurs du Panthéon.

dîner du « Bœuf-Nature », qui avait lieu à l'entresol du café Procope, venait avec deux ou trois compagnons de sa jeunesse, notamment le re Cézanne, alors inconnu et dont les tableaux atteignent aujourd'hui rix fous, et avec ses disciples de la première heure. Mais les autres tives — Paul Bourget, Maurice Bouchor et moi-même, par exemple, — lient pas destinés à s'enrôler dans le bataillon naturaliste.

uysmans lui-même n'y fit qu'un court congé ; son originalité répugnait te discipline.

dépendant comme on ne l'est pas, il a fui toutes les coteries et il a né une existence discrète avec un petit nombre d'amis, beaucoup de livres constant souci de son art. L'origine hollandaise de cet homme d'inté- et de foyer se révélait dans ses habitudes ; elles n'ont jamais changé uis sa jeunesse, quand je le trouvais dans son haut logis de la rue de es, fumant sa cigarette au coin du feu et caressant Barre-de-Rouille, chat au poil fauve, logé entre les cuisses de son maître.

ans ces lignes que je trace hâtivement, je n'ai aucune prétention à la que littéraire. Mais, dès les plus anciens écrits de Huysmans, on dis- e aisément ce qui le sépare des naturalistes. Ceux-ci peignent de érence les laideurs, les bassesses, les trivialités de la vie avec une sorte désintéressement, d'indifférence ; leur pessimisme a quelque chose d'im- ible. Huysmans subit comme eux l'attrait morbide des choses répu- tes et grotesques, sans doute, mais on sent qu'elles l'irritent et le dé- tent.

montre ensuite comment, depuis *A Rebours*, on peut suivre les s progrès de la conversion jusqu'à l'éclat d'*En Route*. Puis il cons- que tant de livres, pourtant peu équivoques d'intention, n'ont convaincu les dévots de la sincérité de cette conversion :

ans ses derniers livres, qui lui ont demandé douze ans de travail assidu, s *l'Oblat*, dans *la Cathédrale*, dans *les Foules de Lourdes*, il a exalté, manière assurément, et en évitant les banales formules, la gloire de u et de l'Eglise.

ue faut-il de plus à certains dévots dont j'ai surpris la moue dédai- use et pourquoi, sans oser le dire, semblent-ils faire des réserves sur converti ? Peut-être parce que, si l'homme intérieur était changé en lui, tiste était resté le même et qu'il n'a pas adopté les fades clichés et le style peux de tant d'homélies. Quelle pitié !

e sont les dévots, peut-être, qui ont raison. Le vrai renoncement ur M. Huysmans eût été l'abandon de son talent. Ah ! s'il s'était s soudain à écrire comme M. René Bazin, tous les doutes étaient

levés ! Le talent restera toujours, à très juste titre, suspect aux dévo
C'est le talent de Verlaine qui leur fit rejeter avec dégoût *Sages*
que Palmé, sous peine de perdre sa clientèle, dut revendre immédi
tement à Vanier. Les gens pieux qui se délectent aux Cantiques
Saint-Sulpice,

O prodige d'amour ! spectacle ravissant :
Sous un pain qui n'est plus, Dieu cache sa présence,

frémirent d'indignation en lisant les sonnets eucharistiques
Verlaine. Ils ont, quoi que l'on dise, du flair, et il n'y a pas d'exe
ple qu'ils n'aient persécuté un écrivain se permettant d'expo
les idées chrétiennes avec une certaine originalité littéraire. Hel
lui aussi, en a su quelque chose. M. Coppée a dit le mot. Pour
dévots, tous les genres sont mauvais, hors le genre sirupeux.

§

Huysmans écrivit, il y a deux ou trois ans, pour *A Rebours*, u
préface tirée à petit nombre. **Le Temps** en donne un passage in
ressant :

Je n'ai pas été élevé dans les écoles congréganistes, mais bien dan
lycée ; je n'ai jamais été pieux dans ma jeunesse, et le côté de souvenir
fance, de première communion, d'éducation qui tient si souvent une gr
place dans la conversion, n'en a tenu aucune dans la mienne. Et c
complique encore la difficulté et déroute toute analyse, c'est que lor
j'écrivis *A Rebours*, je ne connaissais aucun catholique pratiquant, au
prêtre ; je n'éprouvais aucune touche divine m'incitant à me diriger
l'Eglise ; je vivais dans mon auge, tranquille ; il me semblait tout nat
de satisfaire les foucades de mes sens, et la pensée ne me venait même
que ce genre de tournoi fût défendu.

A Rebours a paru en 1884 et je suis parti pour me convertir dans
Trappe en 1892 ; près de huit années se sont écoulées avant que les
mailles de ce livre aient levé ; mettons deux années, trois même, d'un
vail de la Grâce, sourd, têtu, parfois sensible ; il n'en resterait pas m
cinq ans pendant lesquels je ne me souviens d'avoir éprouvé aucune vell
catholique, aucun regret de la vie que je menais, aucun désir de la r
verser. Pourquoi, comment ai-je été aiguillé sur une voie perdue a
pour moi dans la nuit? Je suis absolument incapable de le dire ; rien, sin
des ascendances de béguinages et de cloîtres, des prières de famille holl
daise très fervente et que j'ai d'ailleurs à peine connue, n'expliquera
parfaite inconscience du dernier cri, l'appel religieux de la dernière p
de *A Rebours*.

Oui, je sais bien, il y a des gens très forts qui tracent des plans, orga
sent d'avance des itinéraires d'existence et les suivent ; il est même entend
si je ne me trompe, qu'avec de la volonté on arrive à tout ; je veux bien
croire, mais, moi, je le confesse, je n'ai jamais été ni un homme tena
ni un auteur madré. Ma vie et ma littérature ont une part de passivi
d'insu, de direction hors de moi très certaine.

Providence me fut miséricordieuse et la Vierge me fut bonne. Je me
porné à ne pas les contre-carrer lorsqu'elles attestaient leurs intentions,
plement obéi ; j'ai été mené par ce qu'on appelle « les voies extraor-
res » : si quelqu'un peut avoir la certitude du néant qu'il serait, sans
de Dieu, c'est moi.

§

ous trouvons, dans **le Temps**, ce curieux récit de la mort de
set. M. Raoul Aubry, après avoir rappelé en quel abandon sa
lle laissait le poète, continue :

peut rappeler d'abord en quel abandon des siens mourut Alfred de
set. Le poète vivait seul à Paris avec sa gouvernante Adèle Colin pla-
ar sa famille près de lui. Mais Adèle Colin — s'il en faut croire les
qu'elle-même nous a faits souvent — avait ordre de ne pas écrire à
de Musset mère, retirée à Angers avec sa fille et son fils Paul, les nou-
graves qui l'eussent alarmée. Mme de Musset ignorait, en avril 1857,
son fils Alfred était terrassé par une recrudescence de fièvre et délirait
que constamment. Peu de jours avant sa mort, le poète aperçut une
adressée par sa mère à la gouvernante.

— Cette lettre, dit-il, est de ma mère ? Ah ! elle m'aimait beaucoup, au-
s, mais ils l'ont éloignée de moi. Ils l'ont accaparée, à Angers...

— Votre mère, répliqua la gouvernante, vous aime encore mieux que
es autres !

— Non... Autrefois, c'était le bon temps ! Elle mettait des fleurs dans
chambre, et je les trouvais en rentrant.

dèle Colin, n'osant avertir Mme Edmée de Musset mère, écrivit au frère
il qui accourut d'Angers à la fin d'avril. Le 1er mai au soir, Paul se re-
disant à la gouvernante : « Il est calme... Je crois que vous aurez une
e nuit... » Mais vers trois heures du matin, comme Adèle Colin se
nait sur son lit, elle remarqua qu'il respirait à peine, employa l'éther,
moniaque ; et sans souffrance, il passa entre ses bras, un petit souffle
au bord des lèvres.

dèle Colin, lorsqu'elle fait le récit de la journée et du soir qui suivirent,
cette simple anecdote :

Vers une heure du matin, on sonna à la porte. J'allai ouvrir, pensant
c'était quelqu'un de la famille. C'était un tout jeune homme qui sa-
it et qui demanda à voir Alfred de Musset.

— Vous savez sans doute qu'il est mort ?

— Oui, je sais ; je voudrais le voir.

Ne sachant pas à qui j'avais affaire, et pour que le jeune homme
istât point, je lui répondis :

— Non, en ce moment ce n'est pas possible ; la famille en pleurs est
ie dans le salon qui précède la chambre mortuaire ; je n'oserais vous
ncer. Mais revenez demain, à l'heure que vous voudrez ; vous le verrez
ous l'assure.

Ce jeune homme me remercia de la promesse que je lui faisais, et au
ment où il allait se retirer, il me vint la pensée de lui demander son nom.
e répondit :

« — Je me nomme Villiers de l'Isle-Adam. »

Villiers avait dix-huit ans. Il venait d'arriver à Paris. Ses p
miers vers, comme l'a noté M. A. von Kræmer (1), sont fortem
influencés par Musset.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Pierre Lalo *contra* Ravel. — Louis Laloy *pro* Ravel. — Edouard Risler
Conservatoire. — *Salomé* de Richard Strauss.

Une vieille Ouvreuse de mes amies avait accoutumé de dire, c
sidérant les polémiques des éplucheurs de partitions et leurs aig
discordes : « La Musique est un art d'Agrament. »

Justement, voici revenir le temps de ces querelles périodiques :
controverse musicographique se sème en hiver et s'épanouit en m
Faut-il y voir l'effet des poussées de sève printanière qui troubl
les méninges des critiques en cette saison de renouveau, ou doit
l'attribuer prosaïquement à l'absence de copie ? Lise est s
le juge.

Cette année encore, à l'époque des bourgeons, les feuilletons m
caux se hérissent de pointes et de dards. Essayons d'observer q
ques-uns de ces articles acuminés sans trop nous piquer les do

Dans son « rez-de-chaussée » transformé en salle de boxe, Pi
Lalo s'emploie à fond : jouteur redoutable, il vient pourtan
manquer son adversaire, mais son *swing* dévié a bousculé
témoins du combat, ahuris.

Pour notre Jean Marnold, peu suspect en général d'hyperbo
adulatrices, **M. Ravel** est tout simplement « un musicien de géni
(*Revue musicale de Lyon*, 1er mai 1907.) En revanche, le criti
du *Temps* tient ce jeune compositeur pour un plagiaire bien do
sans plus. (Nombre de mélomanes, ou se croyant tels, ratifient c
exécution sans jugement, que vont également applaudir le sectari
de M. Seryeix, scholiste endurci, et l'ondoyant Raymond Bou
hostile aux lieder décadents, objets d'art de plus en plus amorp
— qu'il dit, triomphe de l'invertébré, etc., etc.) Après quoi, L
fiert l'hypodebussysme, rudement.

J'espère que, très éloigné du Debussysme et du Ravelisme intr
sigeants, il me sera loisible de parler, en toute placidité, de ces b
lants sujets.

Pierre Lalo nous affirme que des théoriciens complaisants, s
cieux de sauver la mise des jeunes copistes de Debussy, ont fab
qué « cette année » une thèse de circonstance en parlant de sensi

(1) *Villiers de l'Isle-Adam, en literaturhistorisk studie;* Helsingfors, 1900

parallèles, de rencontres d'expressions, de coïncidences techni- ou esthétiques, d'influences de milieu, etc., tendant à prouver certaines similitudes musicales contemporaines peuvent s'expli- autrement que par le plagiat.

es gens absurdes qui professent cette théorie — Taine, prends-en ton grade ! — il les traite *d'audacieux plaisantins involon-ement grotesques, outrecuidants, pontifiants et candides*...

r, il se trouve que l'un des théoriciens falots, boxés par le criti- du *Temps* avec une si brillante maestria, c'est moi-même, Mes- rs, sans nulle vanité ! Dans le *Mercure* du 1er mars, j'ai renou- sans ambages, à propos de M. Ravel, ma profession de foi sur oint, mais il y a longtemps que je l'avais énoncée et, bien avant année, d'autres critiques (M. de la Laurencie, notamment) avaient dé cette théorie d'assez valables raisons que les épithètes conton- es n'ébranlent en rien.

n dépit de son vocabulaire expressif, Pierre Lalo ne nous a pas iqué pourquoi les crétins seuls peuvent croire à l'influence déci- d'une époque en matière d'art, à l'action irrésistible des ambian- et pourquoi l'on devient un jobard dès qu'on estime qu'à la sen- ité collective d'un groupe d'artistes qui ne se connaissent pas espondent une forme, un style, un mode d'expression qui les ex- à de nécessaires rencontres.

'accusation de plagiat est évidemment un argument plus sim- te, mais qui n'explique rien. Si vous niez la possibilité de ces uites analogies, mon cher Lalo, il faut admettre que Debussy un vil copiste des musiciens russes (Rimsky-Korsakow écrivait, 1866, des mélodies ultra-debussystes) et que l'auteur d'*Ariane Barbebleue* imite servilement celui de *Pelléas*, puisque, comme il ne résout pas toutes ses appogiatures et se sert de la gamme tons entiers, « l'éternelle gamme chinoise », soupire la *Revue ue*, émue de ce que Paul Lacour appellerait une insidieuse pté.

près Lalo, Laloy ! Ce franc-comtois de valeur, fier de son inguéi- able « debussyte » jadis diagnostiquée par le docteur Camille clair, engage avec Vuillermoz, autre franc-comtois de valeur (et collaborateur en outre), une polémique imprévue et défend âpre- nt l'auteur de *l'Enfant prodigue* contre les prétendues attaques ce compositeur-critique à qui je serais plutôt tenté de reprocher, c sa d'Indyphobie irréductible, la tendresse entachée d'exclusi- ne dont il entoure *Pelléas* (1). Comment s'y prendre pour con-

1) Dans le nouveau *Mercure musical*, Vuillermoz, bon apôtre, expose avec une de obligeance les bienfaits du « point d'ironie » inventé par Alcanter de m et n'a pas de peine à prouver son loyalisme debussyste, auquel il paraît r.

tenter les séides exigeants de Claude-Achille ? Ces glossateurs son malheureux ; rien ne saurait les satisfaire.

Oserai-je ajouter que je ne retrouve pas dans la discussion d Laloy, ni dans celle de Lalo, cette lucidité dont tous deux ont donné en d'autres occasions, tant de preuves ? En passant par leur plum irritée, l'argument qu'ils veulent combattre se transforme, malgr eux, jusqu'à devenir méconnaissable.

C'est ainsi que Lalo écrit, pour commenter l'assertion : « Debuss *n'a pas créé de toutes pièces* un art inédit », cette explication sta péfiante : « En d'autres termes, Debussy *n'a rien inventé*. » C'e ainsi que Laloy traduit l'expression « faire du Debussy » par « êt Debussy ». Nécessités de polémiques !

Sérieusement à quoi rime cette excommunication lancée par d prêtres dont l'intolérance étonne contre des fidèles qui protestent d leur orthodoxie ? Que si les tropes cléricaux vous choquent, je com parerai Lalo et Laloy à nos braves pompiers parisiens accouran bride abattue, devant un immeuble qu'aucun incendie ne menac trompés par un mauvais plaisant qui a brisé la glace de l'avertisseu

Chers amis, vous venez d'être victimes d'une fausse alerte : rent les pompes !

§

Sur la personnalité intégrale de M. Ravel, impossible d'être p net que Jean Marnold : « De Debussy, il diffère autant, sinon plu que Mozart du chevalier Gluck, que Beethoven de Mozart, Wagner Weber, ou César Franck de Liszt. » Quant à la question du Debu sysme telle qu'elle est posée dans la presse musicale, l'auteur de l'a mirable Lettre à Léon Vallas la juge, à bon droit, puérile, car, dit- avec son lumineux bon sens, il est aussi absurde de prétendre q Debussy n'a rien *innové* que de se figurer qu'il ait *inventé* de to tes pièces l'harmonie dont il use et en quoi consiste la principale merveilleuse caractéristique de son art. Ainsi d'innocents journalis déploraient récemment la mort de M. Curie « le célèbre inventeur radium ». On n'invente pas plus un accord qu'une couleur, teinte nuance. Au même titre que le radium, tout cela gît préexistant da la nature et y doit être pressenti, contemplé, découvert, à moins ne constituer qu'un dévergondage arbitraire, partant stérile, de l'im gination. L'harmonie émane du *son*, phénomène objectif, déchiff peu à peu, décomposé en ses primes éléments par nos facultés se sorielles, et cette harmonie naturelle a dicté l'évolution tout entiè de notre musique conformément aux lois physiques de la résonna ce... Au fond, le soi-disant Debussysme actuel est une phase de l'éte nel procès pendant entre la « consonnance » et la « dissonance

Celui qui le premier considéra jadis une quarte ou une sixte comm

intervalles consonnants ou qui introduisit la tierce dans un accord
l, celui-là fit du « debussysme » à sa manière. Etait-ce l'imiter
d'en faire autant après lui? En eût-on pu être accusé d'avoir
gié ses procédés? Il y a une analogue naïveté à reprocher à nos
nes musiciens de se servir de l'harmonie « debussyste ».
t voici encore quelques lignes de Marnold, qui vont au fond de la
stion et après lesquelles il ne reste plus rien à dire, parce qu'elles
uvent, de façon irréfragable, que les jeunes musiciens (à moins
pasticher leurs prédécesseurs) doivent se servir de l'harmonie debus-
te, et d'elle seulement :

« L'Evolution de l'harmonie s'est toujours déroulée par une marche pro-
ssive de plus en plus complexe, où l'accoutumance de nos sens aux diffé-
ts rapports d'intervalles — réputés d'abord dissonants, puis acceptés pour
sonnants et employés librement désormais, — a suivi rigoureusement
rdre de la série des harmoniques constitutifs du son musical. L'har-
nie debussyste eût été irréalisable il y a cent ans. Aujourd'hui son avè-
ment était fatal. L'Auteur de *Pelléas* ne fût-il point venu au monde que,
jour où nous sommes, quiconque eût innové eût « fait du Debussy »
urément sans s'en douter.

§

Entre M. Claude-Achille Debussy et son prétendu plagiaire,
Ravel, le musicographe de la *Grande Revue*, explique, plus com-
tent que succinct, qu'il n'aperçut « aucune analogie de forme » :
constructions de leurs œuvres s'avèrent différentes, leurs procé-
s de développements dissemblables ; le sentiment tonal et le senti-
ent harmonique de l'un et de l'autre ne peuvent se comparer, non
us que l'invention rythmique (très riche chez M. Ravel et très
gligée par son prédécesseur). Cet instructif parallèle, M. Calvoco-
ssi le poursuit jusqu'au bout, doctement.

§

Voici que l'on charge M. **Edouard Risler** d'enseigner les jeunes
anotereurs du Conservatoire, au moment précis où son talent décline,
l'enveloppante douceur de ses pianissimos d'antan (dus surtout,
le constate maintenant, à l'excellence des Pleyel dont il usait),
amenuise en sécheresse, où sa vigueur s'exaspère en brutalités
ulignées impitoyablement par l'éclat des Erard, trop crus, qu'il
fectionne aujourd'hui.

A Lyon, M. Risler, acclamé par les snobs, a scandalisé les vrais
usiciens par son interprétation des Sonates de Beethoven, rempla-
nt la grâce par la mièvrerie et la puissance par le tapage de ses
formidables coups de poing doublés de coups de pied qui ébranlent
estrade ».

Le directeur de la *Revue musicale* conclut, avec mélancolie : « Rien de plus triste que la vue d'un grand artiste se transformant en un grand cabotin. »

« Grand cabotin » semble excessif. Pourquoi « grand »?

§

Il ne me reste plus assez de place pour bavarder sur le dernier — *last not least* bluff de Richard Strauss, savamment lancé par l'incomparable manager Gabriel Astruc, sur **Salomé**, énorme éléphantaisie biblique d'après St Mathieu, St Jean et St Gustave Flaubert.

Musique à prétentions perverses, musique d'un paroxysme aussi frénétiquement tumultueux que *les Eblouissements*, mais, elle, chiquée en ses triturations toujours prestigieuses de thèmes souvent cocasses (pigez le petit *trois-quatre* en *la*, à l'entrée de Salomé, qui semble issu d'une mazurka bénigne). On applaudit *Salomé* en France parce qu'elle vient d'Allemagne, et en Allemagne à cause du poème d'Oscar Wilde, qui voudrait bien se réclamer de *Psychopathia sexualis*, car Paul de Stœchlin l'a dit avec raison : le bourgeois allemand, depuis qu'il est riche, supporte impatiemment sa réputation de moralité.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ART MODERNE

125e Exposition officielle de la Société des Artistes Français. — Exposition d'œuvres de Monticelli (galerie Schirley's). — Arthur Symons : *Aubrey Beardsley* (Floury, éditeur). — André Girodie ; *Clément Faller* (édition de la revue alsacienne illustrée). — Memento.

J'ai regretté, en parcourant les salles de la Nationale, de m'être montré un peu trop sévère, peut-être, pour les Indépendants ; et les **Artistes Français** m'ont donné la nostalgie de la Nationale. Les distances se maintiennent entre les trois institutions.

Il serait toutefois injuste de ne pas constater, à propos de cette « 125e officielle » (qui ne me retiendra pas longtemps), l'effort presque unanime des exposants pour se moderniser. Bien que cela sente la soumission plutôt que l'enthousiasme, cela n'en est pas moins touchant. Avec une bonne volonté admirable, ils acceptent et ratifient la victoire impressionniste, et le public moutonnier, bien qu'en réalité ses préférences foncières n'aient guère varié, accepte ici des peintures exécutées dans la formule de Monet, celles-là mêmes qu'il abominait voilà vingt ans. Et si, en ce temps-là, il avait certainement tort, je suis moins assuré qu'il ait raison aujourd'hui. Mais il est intéressant de voir que, du vivant des soi-disant « maîtres » officiels — typ Bonnat — et jusque dans leur fief, l'ennemi s'est introduit et menace de recueillir leur succession ; que personne d'un peu adroit ne song

…s à les imiter et que — l'Institut sera impressionniste ou ne sera …

…a « peinture claire » désignerait donc une catégorie importante …ssez nouvelle dans ce Salon, d'une importance à peu près exclu…sivement numérique, il est vrai, et de la nouveauté fort précaire des …meurs défraîchies, celles où l'Académie reconnaît la surannée ver…ve dont elle est friande. — Le whistlérisme, dans ce classement …l idéals selon le nombre des suffrages, viendrait tout de suite …ès l'impressionnisme, sans que ce rang de faveur soit esthétique…nt très significatif : sauf exception, la formule reste anglo-saxonne …témoigne surtout du nationalisme artistique des peintres d'outre…nche et d'outre-Atlantique.— L'influence de deux grands artistes, …intin-Latour, Carrière, rares chefs de file faiblement suivis, per…ttraient d'indiquer encore deux petits groupes de bonne volonté, …nt la personnalité tarde à se dégager. — Et puis, en dehors des …uvres Intimistes, pour notre consolation nombreux et dont M. Poin…tin reste, quoi qu'on en ait dit, le représentant le plus considérable, …n'y a plus, négligés, les portraits plus ou moins sucrés et les anec…tes plus ou moins pimentées, également étrangers à tout art, que …elques tableaux, çà et là, où s'affirme de la science, où se profè…nt des velléités... Nous les retrouvons en reparcourant une dernière …s les salles et en nous répétant, au cours de cette dernière visite, …que nous nous étions déjà dit après la première, — savoir, que …te 125e rejoint, dans le concours des médiocrités dont l'histoire …ura cure, la 124e exposition, la dépasse peut-être...

…*Le Piédestal* de M. Laparra — ce temple vaste fondé sur des ruines …des morts, que cime l'imperator sanglant — ne mérite pas tous …s blâmes qu'on lui a prodigués. Ce n'est pas une simple illustration …sproportionnée, comme les improvisations de M. Rochegrosse. Il y a …la tendresse et de la pitié dans cette page énorme écrite en horreur …la guerre, et dans l'idée sinon dans l'exécution il y a même de la …randeur. Mais il n'y a pas d'unité. Malgré les limites qu'imposait à …composition l'architecture du monument, on se demande, tant les …tits tableaux sont multipliés dans le grand, pourquoi celui-ci finit …où il commence. D'autre part, la tonalité générale hésite entre la …coration et le chevalet. L'œuvre en soi n'existe guère. Pourtant, il …a des morceaux, des groupes excellents, qui affirment les qualités …un peintre : elles nous permettent de nous réjouir que ce peintre …it capable de penser.

La grève à Anzin, de M. Jonas, montre des prétentions analogues. …e sont des grévistes qui frappent sans pitié deux malheureux coupa…les d'avoir travaillé en temps de grève. Ce tableau n'est pas de …M. Francois Coppée, il ne lui est pas dédié. C'est de la très pauvre et …très vieillote peinture,— celle devant laquelle on s'est, je crois bien, le

plus compactement écrasé le jour du vernissage.—*Les Marguilliers*, du même auteur, sont bien moins mauvais et ont beaucoup moins de succès.

Dans la même salle où sont les grandes toiles de MM. Laparra et Jonas, celle de M. P. Dupuy, moins bruyante, *le Blé*, m'apparaît comme une expression terriblement éloquente de l'art tel qu'on le recommande ici, de l'art calme, sage et pondéré... Pourtant ce paisible pensum vous semblera plein de mérite si vous le revoyez après avoir regardé la trop agréable et très artificielle *Andalousie* de M. Ribera ou même ce pauvre tableau où M. Girardot met aux prises les sirènes avec les sous-marins et qui s'intitule : *les Dieux s'en vont.*

Les deux vues de vieilles rues montmartroises de M. Heyerdahl attirent et retiennent ; c'est de la nature vue et sentie par quelqu'un de doué et, de toutes manières, une exception heureuse, au lieu où nous sommes.

Il y a de la tendresse vraie, de l'émotion — et de la peinture dans la *Mélancolie* de M. Jean Danguy. Trois bons paysages : de MM. Guillemet, Warren-Eaton, Mayod, assurément trois des meilleurs envois du Salon.

L'Espagne continue à nous donner beaucoup de peintres. Je rencontre M. Lospez-Mezquita... Je rencontrerai tout à l'heure plus d'un de ses compatriotes, j'en éviterai quelques-uns. La peinture de M. Mezquita est heureuse, mais un peu vulgaire. Toutefois, je ne sais pas pourquoi la critique lui ferait des reproches qu'elle épargne à un Sorolla, — puisque nous parlons d'Espagne...

Mlle Boudenay — qui fut la première de son sexe admise à concourir pour le prix de Rome — nous montre — *Travail*, *Loisir*, *Sommeil : les « trois huit »* — des scènes de la vie populaire âprement peintes, âprement et fortement. Il y a plus de grâce et moins d'énergie dans son portrait d'une aquarelliste, et, certes, la différence de sujets justifierait la différence des traitements si ce « moins d'énergie » n'allait, dans le portrait, jusqu'à quelque mollesse qu'on croirait étrangère au tempérament de l'artiste.

Mon estime reste fidèle à l'art solide et sans grâce du vieux maître Harpignies. Non loin de ses deux paysages, une jolie toile, *le Retour aux roulottes*, ouvrage, si je ne me trompe, d'un nouveau venu, M. Gustave-René Pierre ; il y a dans cette peinture franche et un peu acide le signe d'un tempérament. — Je n'indique *la Plage de Biarritz*, de M. Etcheverry, que pour dire mon horreur de cette peinture de couturier. Le genre est ici fort en vogue ; je me contenterai d'avoir nommé l'un de ses représentants les plus adroits — mais ce mot sous ma plume n'est pas un éloge. — Sans ennui, j'ai regardé les enfants de M. Jean Geffroy, avec plaisir *la Maternité*, de Mme Flor

Là. A part, avec l'espoir de trouver l'occasion de voir d'autres
ures de cet artiste, je cite le village au bord d'une rivière, de
Rudolph Quittner ; il y a là, si je ne me trompe, les promesses
n peintre. — M. Lorimer et son *Jardin de Cupidon* ne vous
ncilieront pas avec le tableau de genre.
t voici M. Henri Martin avec un *Crépuscule* et une *Scène cham-*
re devant lesquels on voit les amateurs sérieux cligner de l'œil et
er longtemps en extase. Je ne suis pas un amateur sérieux et je
ntinue à contester à M. Martin toutes les qualités du décorateur
bord et ensuite du peintre. Cet homme m'invite à voir comment il
et non pas ce qu'il fait, et c'est de son procédé, cote mal taillée
re l'impressionnisme et l'école, qu'il est fier; il n'y a pas de quoi.
Auprès de M. Martin je nomme M. Laurens, qui accommode le
ne procédé aux exigences du portrait, avec autant de froideur et
t de même plus de bonheur.
On ne peut méconnaître la délicatesse de tons qui distingue la
ure morte de M. Bruce, *le Thé*, de presque tous les autres tableaux
même genre, en ce Salon.
M. Hofbauer, l'homme des « Toits de New-York » d'il y a deux
s, justifie par son *Londres* de cette année la défiance que nous
it inspirée sa première toile, tant criée! C'est là de la peinture
chic, pour snobs.
M. Laissement a fait un honnête portrait collectif du *Comité de*
ssociation des journalistes républicains. Tous ces messieurs
nt fort ressemblants, d'une ressemblance qui ne nous apprend rien
eux. La *Cour de cassation*, de M. Géo-Roussel, en rouge majeur,
s caractère, est là pour nous faire mieux comprendre tout le mérite
s expressives indications qu'ailleurs nous donna, sur le même sujet,
Raoul de Mathan. — Le tableau de M. Carlos Vasquez, *Gendarmes*
talans, malgré qu'il laisse voir une excessive recherche de pitto-
sque ou de « caractérisme », intéresse par la vérité du moins juste-
nt rendue des traits de race. — Notons le portrait de femme de
. Blumschein, *la Partie de pelote* de M. Zo, *les Vieux de l'hos-*
ce de M. Bellemont, *le Jour de repos* de M. Adler, les intimités
M. Chaillery, *l'Enterrement hollandais* de M. Max Silbert, le
rtrait de M. Tony Robert-Fleury par M. Marcel Buschet... Notons,
s-je: je suis consciencieux... Notons encore la figure en rose de
me Pauline Adour, *les Juives de Constantinople* de M. Emile
ubry, un portrait de M. Buffin...

Sculpture et Art appliqué. — Parmi les œuvres statuaires expo-
es aux Artistes Français, il y a un bon nombre de choses adroi-
s, habiles même. Il n'y en a pas d'émouvantes, et ce n'est pas seu-
ment un Rodin qui manque ici!

Sans insistance, donc, je me contenterai d'indiquer ici quelques

envois. On remarquera qu'ils sont presque tous signés de noms peu connus, les seuls qui nous laissent encore un peu d'espérance. Et pas plus à propos de sculpture que de peinture — vous ai-je arrêtés devant le Fallières de M. Bonnat ? — je ne parlerai des faux maîtres.

Je remarque : l'étude de Mme Bontemps-Spitzer, *la Ruine et le Lierre* de M. Broquet, le plâtre *Ame et matière* de M. José Clara, *la Pensée* de M. Léon Drivier, le portrait de M. Armand Marsick par M. Fœrster, *l'Homme au serpent* de M. Gabowitch, le portrait de M. Poujol par M. Gauffre, le portrait du sculpteur Just Becquet par M. Greber, *le Retour de bal* de Mlle Jozon, *Ceux qui restent*, groupe de M. Marquet, *le Pèlerin de la vie*, haut-relief de M. Rousselle, le portrait de Ziem, bronze de M. Ségoffin, *l'Eve* de M. Sicard, *l'Anniversaire* de M. Verez, *le Trésor maternel* de M. Vital-Cornu, *le Laboureur* de M. Bouchard, *la Jeune faunesse* de M. Piron, la *Confidence* de M. Félix Dumas, *la Fontaine des Danaïdes* de M. Jean Hugues, *le Rapt* de M. Suchetet, la grande figure en bronze *le Recueillement*, de M. O'Conor...

Dans les œuvres dites d'art appliqué je retiens les céramiques de M. et Mme Massoul, de M. Numa Gillet, les émaux de M. David Andersen, les pâtes de verres de M. Décorchement, les broderies de Mme Hélène de Czarnecka...

§

L'exposition récente des œuvres de **Monticelli** nous a donné les renseignements les plus précieux sur la curieuse évolution du génie de ce maître, entre les modernes le plus fastueux ordonnateur de féeries peintes. Nous savions bien déjà qu'il n'avait pas tout de suite fait la découverte de lui-même et les phases de sa recherche ont été notées. Mais quel délice de les suivre sur les œuvres et de voir comment le peintre qui devait allumer un si ardent, et l'on a longtemps dit un si fol incendie, débuta discrètement, sagement, se déprenant comme à regret des gammes mineures et des nuances grises pour tout à coup, après des alternances et des réticences où s'avouent les hésitations du scrupule, s'abandonner sans réserve au prestige adorable de sa vision irréelle et vraie! Ce n'est point par simplification, comme la plupart des maîtres, que celui-ci a procédé; c'est en vérité par un prodigieux « déplacement » de sa personnalité. On ne voit que Turner à qui, sur ce point, il serait comparable. Comme Turner, du reste, il a passé pour *fantasque* dans la dernière partie de sa vie, alors justement qu'il exprimait dans la plénitude de ses forces, sans souvenirs, avec la volupté constante « de plaquer de belles notes ». C'est en ce temps-là qu'il disait : « Un jaune riche et un noir de velours me procurent des joies suprêmes. » Nous avons

gré un peu de sa joie même à les revoir, ces petits tableaux enchan-
qui sont des pierres précieuses animées de pensée humaine. Et il
ous a pas paru qu'il fût juste, si glorieux que soit le rapproche-
lit, d'évoquer Watteau à propos de Monticelli. O le tort éternel des
mparaisons ! Il serait intéressant d'expliquer par le menu pourquoi
ci est très fausse, et ce serait bien dire Monticelli que de mon
t comment il n'a rien de commun avec Watteau. Il faudrait aussi
justice une bonne fois du parallèle avec Diaz, où la plupart des
iques s'obstinent, et qui exagère indûment Diaz, et qui diminue
ticelli, injustement.

§

faut remercier MM. Edouard et Louis Thomas et M. Jack Cohen
oir traduit pour nous l'agréable Essai de M. Arthur Symons sur
ssinateur anglais **Aubrey Beardsley**. Ce n'est pas que je
age l'enthousiasme de l'écrivain pour le caricaturiste décoratif et
nique dont il commente l'œuvre. Je vois bien que Beardsley s'ap-
ente à Rops et à Burne-Jones, et je n'ai de goût ni pour la grandi-
ence si peu plastique de Burne-Jones, ni pour l'obscénité cruelle
riviale de Rops. Avec moins d'emphase que le premier et moins
vulgarité que le second, Beardsley n'a, certes, ni simplicité — et
onviens que cette critique est singulièrement initiale à propos d'un
rit comme celui-ci, fait de complications irritantes, agaçantes,
sque niaises dans la puérilité de leur excès — ni véritable élé-
nce, ce qui paraîtra plus contestable, ni originalité enfin, ce dont
ins volontiers encore on conviendra. Pourtant M. Symons lui-même
oute qu'on pourrait nommer les sources vives dont Beardsley fut
reflet mort : « Il avait, dit admirablement l'écrivain, cette origi-
ité qui capitule à chaque influence, mais capitule en absorbant
s être absorbée : cette originalité qui, toujours mobile, reste
jours fidèle à son centre. » Voilà le plaidoyer d'un ami. Des
rits auxquels nul personnel souvenir n'impose le parti-pris de
dulgence diront que cette prétendue originalité avait son centre
s la culture morbide et cérébrale du mal. Ils ajouteront qu'il est
digieusement excessif de nommer Baudelaire à propos de cet
fant pervers. Car il n'y a rien de négatif dans *les Fleurs du Mal*
cette œuvre terrible est essentiellement celle d'une âme éprise
l'idéal le plus positif, le plus pur, le plus véritablement angéli-
e. Mais le pauvre Beardsley, qui mourut dans sa vingt-septième
née, consuma sa courte vie en recherches dangereuses, étran-
res à l'Amour et à la vérité. L'exposition qu'on a fait de ses œu-
es à la galerie Schirley nous avait révélé un habile adaptateur des
ventions de notre Grasset, avec seulement une sorte de haine des
gnes naturelles qu'heureusement pour lui celui-ci ne connut jamais.

L'écrit de M. Arthur Symons nous offre une nouvelle preuve de l'ex
quise subtilité du critique anglais, sans entraîner nos sympathies o
il les appelle.

§

L. peintre alsacien « de transition » **Clément Faller**, à qu
M. André Girodie vient de consacrer un intéressant ouvrage, fut « mé
connu de son vivant et presque oublié après sa mort », écrit M. Franc
Jourdain dans la préface. Faller, découragé par la longue injustice d
ses contemporains, écrasé par les peines de la vie, se tua. A qui devons
nous attribuer son malheur ? On voudrait pouvoir dire que son tor
fut d'être, précisément, un artiste « de transition », de n'avoir pa
assez vite, assez nettement pris parti entre l'école de Barbizon et celle
des Batignolles : les vieux maîtres dont il n'acceptait pas tout l'en
seignement lui refusaient l'appui de leur gloire, et les novateurs
qu'il réprouvait à demi le condamnaient. Peut-être cette explication
nous livre-t-elle une part de la vérité. C'est en prenant fermement
position aux extrémités de la pensée que l'artiste, comme le philoso
phe et le poète, attire les regards ; il est vrai qu'il les retient à l
condition seulement d'avoir obéi dans son audace à l'impérieux com
mandement de la Tradition vraie. Elle procède par action et réacti
perpétuelles qui trouvent les éléments de leur jeu dans la logiq
opportunité de l'apport et du désir individuels de quelques esprit
nécessaires. Dans la vie ceux-ci à l'ordinaire restent isolés de la foul
qui ne saurait atteindre à leur niveau ; mais cet isolement, qui fit le
tristesse, fait aussi leur grandeur et le salut de leur nom : sur ce
hauteurs qui ne leur sont pas disputées l'avenir les aperçoit d'abor
et reconnaît en eux ses initiateurs. — Toutefois, l'explication ne sera
pas suffisante avec Clément Faller, qui, malgré des timidités de tem
pérament qu'on ne peut nier, possédait les dons les plus rares d
l'artiste. Et le mystère demeure entier, que personne sans doute n'é
lucidera, d'une destinée incompréhensiblement déplorable. — Grâ
à M. Girodie, qui justifie une admiration logiquement déduite pa
de nombreuses reproductions d'œuvres incontestablement belles, u
acte de juste réparation est accompli et désormais le nom de Clémen
Faller aura sa place, modeste, mais telle quelle assurée, dans la mer
veilleuse histoire de la peinture française au XIXe siècle.

§

Memento des expositions récentes. — A la galerie Georges Petit : l
Société des Pastellistes français, les Peintres et Sculpteurs (ancienne So
ciété Nouvelle), Henri Jourdain, Henri Zuber, Fernand Maillaud, Pierr
Prins ; à la galerie Berne-Bellecour : Edouard Dufeu ; à la galerie Bern
heim : René Seyssaud ; à la galerie des Artistes modernes : Brockman ; à l
galerie Durand-Ruel : Henry Moret ; à la galerie Graves : Paul Madeline.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

ministère des sciences, des arts et des lettres. — L'enquête sur le maintien suppression du grec et du latin dans l'enseignement moyen. — Quelques ré- ls de nos gens de lettres. — Quelques pièces d'auteurs belges. — Autres livres aux. — Les revues. — Les expositions. — Les théâtres.

Depuis longtemps de nombreux écrivains réclamaient la création ministère spécial des Arts, des Sciences et des Lettres. Récem- encore *le Samedi*, le vaillant périodique dirigé par M. Georges cy, se faisait l'organe de ces gens de lettres et demandait que la ulture ressortissant jusqu'à ce jour du ministère de l'Agriculture dît plutôt d'un ministère embrassant d'autres services intel- els, tels que les beaux-arts, l'enseignement spécial et profession- etc., etc. Ce vœu vient d'être exaucé. On a profité de la récente ministérielle pour fonder un ministère des Arts, des Sciences Lettres et on y a appelé comme titulaire M. le baron Descamps id, professeur à l'Université de Louvain, un aimable lettré qui quine la Muse » à ses moments perdus, ou non ; perdus n'est pas ot, bien au contraire, car si M. Descamps David n'est l'auteur du beau livre de vers dus à un Belge, du moins publia-t-il celui le copieusement primé. M. Descamps David écrivit *Africa*, drame ers, célébrant les bienfaits de la civilisation des nègres par les cs, qui lui valut, si je ne me trompe, un « prix du roi » de t-cinq mille francs. On dit M. Descamps David animé des meilleures ntions à l'égard de ses confrères et administrés. Et pour commen- grâce à lui la création d'une académie de véritables écrivains ré- née par la majorité de nos gens de lettres, parmi lesquels un grand mbre des plus notables, pourrait bien être un fait accompli d'ici à de temps.

Le Samedi a ouvert un référendum sur l'opportunité du maintien du n et du grec au programme de notre enseignement moyen et il a sulté toutes nos personnalités compétentes. Celles-ci se pronon- t en majorité pour ce maintien. Parmi les écrivains qui jugent cet eignement sinon inutile du moins non indispensable, ceux qui ont is les opinions les plus intéressantes sont MM. Hubert Krains et nold Goffin. L'auteur du *Pain noir* constate la variété des métho- pour se former le style : « Stendhal, dit-il, lisait le Code civil, et si urier avait appris son métier chez les Grecs, Veuillot allait cher- r aux Halles, chez les poissonnières, le sel de ses pamphlets. »

M. Arnold Goffin confesse son ignorance du grec et du latin, ce qui, le constate, ne l'empêche pas d'écrire un français des plus purs et s plus élégants : « Sans doute, dit-il, cet aveu va-t-il me déconsi- rer aux yeux de bien des gens doctes et autres, aussi n'essaierai-je int de m'excuser devant eux, en ajoutant que la nécessité de ga-

gner ma vie m'a éloigné à treize ans des bancs de l'école... Et, voyez ne me suis-je pas laissé aller parfois à croire que l'expérience et les froissements prématurés de sensibilité nés de cette nécessité pourraient en un certain sens, être envisagés, eux aussi, comme des *humanités.* »

M. Fernand Séverin préconise le *statu quo;* littérairement il croit devoir beaucoup à ses études gréco-latines; M. Dumont-Wilden estime qu'il n'y a pas de meilleure discipline intellectuelle que les études classiques, et qu'il n'est même pas de véritable culture sans classicisme; M. Lucien Solway, lui aussi, se prononce pour le maintien pur et simple de l'enseignement du latin et du grec, et il constate non sans raison, que, pendant les heures où on enseigne le latin dans nos collèges ou « athénées », on enseigne, par le fait même un peu de français aussi; si on le supprimait, ce latin, conclut-il, « le français que nous savons si peu déjà, serait, hélas! du même coup sacrifié au seul profit et pour la plus grande gloire de Joseph Kaekebroeck ».

M. Léopold Courouble, le père du Kaekebroeck en question, le charmant écrivain, si éminemment français et qui se moqua si gentiment du jargon de ses personnages favoris, les aborigènes du Bas Bruxelles, plaide aussi en faveur du maintien des « humanités » dont il dit qu'elles sont comme l'étamine du goût. « Je pense, ajoute-t-il, que dans l'utilitarisme grondant et désormais invincible de cette époque de chiffres, un fond d'études classiques fera toujours un peu moins brutaux et vulgaires les coudes de la foule arriviste. »

MM. André Ruyters, Paul André, Sander Pierron sont d'un avis analogue. M. Jules Destrée, avec M. Edmond Picard, le plus artiste et le plus lettré de nos parlementaires, réclame la suppression complète du grec, en revanche il juge le maintien du latin indispensable. M. l'abbé Moeller, directeur de la série *Durendal*, voudrait voir l'enseignement du latin et du grec remplacé par celui du flamand « la langue d'une grande partie de nos compatriotes, la langue d'une grande partie du pays *où nous devons vivre nous-mêmes et jouer notre rôle* ». « Tous les Belges, déclare-t-il encore, devraient savoir le flamand, quand ce ne serait que pour lire l'œuvre géniale d'un compatriote, d'un des plus grands poètes de ce siècle : Guido Gezelle, et celui d'un autre Belge, Styn Streuvels, qui est un des plus puissants romanciers de ce temps ». Mettons, pour Streuvels, savoureux ou robuste, au lieu de puissant, et je souscris de tout cœur à l'avis de M. l'abbé Moeller, sauf, toutefois, à maintenir l'enseignement du latin considéré comme langue initiale de l'indispensable français et des autres langues dites latines, à côté de l'étude du flamand, base la plus rationnelle et la plus naturelle de notre initiation à la culture germanique.

On ne dira plus que la Belgique manque d'auteurs dramatiques

« Mercure de France » a déjà parlé avec éloges des deux pièces poète Iwan Gilkin, *Savonarole* et *Etudiants Russes*, sans con- it à classer parmi les mieux écrites et aussi les plus jouables, les s scéniques, les plus franchement dramatiques de ces derniers ps, ce qui nous les fait recommander tout particulièrement à l'at- ion de M. Victor Reding, l'avisé directeur du théâtre du Parc. représentation d'*Etudiants Russes* notamment ne comporterait de frais de mise en scène. Ni riches costumes, ni décors opulents. costume moderne le plus banal, des milieux simples au delà de e expression ; chambres d'étudiants, salle de cabaret, cellule de on et voilà tout. Et la pièce même porterait jusqu'au cœur du blic ; nous en répondons.

vient de paraître une nouvelle édition d'*Ambidextre*, une des illeures pièces de M. Edmond Picard et celle qui lui valut le prix nnal de littérature dramatique. Cette édition est précédée d'un éressant avant-propos sur ce que l'auteur a appelé le théâtre d'i- s. Une belle eau-forte de Mme Louise Danse illustre ce volume uet et soigné comme tous ceux qui sortent de l'imprimerie Lar- .

De M. Horace Van Offel on connaissait un fruste, mais poignant ume de nouvelles, *les Enfermés*, pour lequel je vous dis autrefois n admiration, en saluant en M. Van Offel un réel tempérament qui s change un peu d'une légion de gendelettres n'ayant absolu- nt rien à dire. Ses débuts comme auteur dramatique me parais- t moins heureux. Peut-être a-t-il mis trop de hâte à produire ix pièces, coup sur coup. L'une, *les Intellectuels*, gâte un sujet plus intéressants, un sujet d'actualité s'il en fut, et dont un teur doué comme M. Van Offel aurait dû tirer un parti superbe. st trouble, incohérent, cela ne vit pas. Les personnages man- ent de relief et le dialogue d'accent. L'autre, intitulée *l'Oiseau canique*, vaut mieux, quoique cet oiseau mécanique ou du moins constructeur nous rappelle beaucoup un oiseau venu non pas de ance, mais de Norvège, certain *Canard Sauvage* d'Ibsen. Nous mmes peut-être sévères pour M. Van Offel, mais génie, comme blesse, oblige, et il possède trop de dons naturels pour ne pas ppliquer à acquérir un peu plus de talent. Ses deux pièces sont t au plus des ébauches, des études qu'il aurait pu laisser dormir elque temps dans ses tiroirs en attendant de les reprendre pour les hever et les mettre au point. Toutes deux ont été éditées par la *lgique artistique et littéraire*.

Je parlerai prochainemant d'une pièce de M. André Fontainas, *élène Pradier*, éditée par la même maison.

Parmi les livres nouveaux citons encore *la Fausse Route* (chez le ême éditeur), un petit roman de M. Max Deauville, gentil, fignolé,

mais bien anodin, et, tout comme *les Intellectuels* de M. Van Offe mise en œuvre plutôt ratée d'un sujet prêtant à des péripéties, à d observations, à une psychologie intéressantes. Signalons en passa *la Grande Grèce*, de M. Paul Houyoux, le journal de voyage de que qu'un qui voit par ses yeux et qui ne fait du moins pas de rhét rique, des notes cursives d'un tour spontané non dépouvru de charm pour lesquelles l'exquis Louis Delattre écrivit une aimable introdu tion.

Sous ce titre, *Edifices anciens, fragments et détails*, M. Jean Bosschère fait revivre, avec une érudition sympathique, en un volu illustré d'esquisses par M. Ch. De Groof et très coquettement éd par M. J. Busschmann à Anvers, quelques coins et monuments de pittoresque cité des Metzys et des Rubens bouleversée et détérior souvent, semble-t-il, pour le simple plaisir de « moderniser » outrance, et bien au delà de ce qu'exigeaient l'hygiène, l'utilité pub que, les besoins du commerce.

A lire dans les derniers numéros du *Samedi*, outre les réponses referendum sur la question des « humanités », des pages de Mlle M de Rudder, de MM. Franz Mahutte, Hubert Krains, etc. ; dans *Belgique littéraire et artistique* de mai des études ou des articles MM. Elslander, Krains, Picard, Grégoire Le Roy, Paul André; pièce de M. Georges Rens et le commencement d'un roman M. Carl Smulders ; dans *Durendal* d'avril, les premiers chapi de *la Planète*, nouvelle de M. Hubert Krains, dans *Antée*, poèmes de Stuart Merrill, une excellente étude de M. Henry Mau sur la *Légende Baudelarienne*, une autre, non moins attachante serrée, de M. Francis Vielé Griffin, sur le *Mouvement poétique*, pages de MM. Pierre Louys, Mockel, Arthur Symons, etc., etc.

Les dernières expositions de la saison en furent les plus belles. Apr celle si complète d'Alfred Stevens au Salon des Beaux-Arts on admi au Cercle Artistique, celle, très intéressante aussi, d'un autre maî belge défunt, Isidore Verheyden, et, plus récemment, celle de M. Fra Courtens, un peintre vivant, celui-là, et dont la peinture devient plus en plus opulente, robuste et lyrique ; un coloriste comme n'en compte presque plus, avec Jan Stobbaerts, un des maîtres l plus représentatifs de notre sensualité artistique, un Flamand, comm Rubens et Jordaens, aimant la couleur pour la couleur même, virtuose doublé d'un fervent, d'un passionné.

La Monnaie a clôturé triomphalement sa victorieuse saison p deux merveilleuses représentations de *Tristan et Isolde*, données allemand sous la conduite magistrale de M. Félix Mottl, avec le co cours de Mme Wittich, Isolde, et de M. Burrian, Tristan.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Clara Viebig : *Absolvo te ;* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 5. — Maria Schade : *Die Madonna ;* Munich, E. W. Bonsels, M. 2. — Annette Kolb : *Die Briefe der heiligen Catarina von Siena ;* Leipzig, Julius Zeitler, M. 4. — L. Reynaud : *Lenau, poète lyrique ;* Paris, Société nouvelle de Librairie et d'Edition, 3 fr. 50. — Jacob Burckhardt : *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. Schmitt. 2 vol. Paris, Plon, 7 fr. — E.-T.-A. Hoffmann : *Contes fantastiques ;* Paris, Garnier, 3 fr. — Memento.

Absolvo te. — Nous avons vu Mme Clara Viebig s'attacher tour à tour à l'étude des problèmes sociaux et politiques ou s'amuser simplement à écrire des récits champêtres, sans aucun souci de recherches psychologiques. Nous la retrouvons aujourd'hui dans le domaine de la pathologie religieuse. Cette protestante a-t-elle voulu peindre les ravages du mysticisme catholique? Nous ne voulons pas le savoir. Nous ne rechercherons pas davantage pourquoi elle a choisi la Pologne allemande pour y situer la dramatique aventure de son héroïne. Il nous semble que ce roman eût pu se passer ailleurs et qu'il était un peu téméraire de mêler les gens de la province de Posen, secoués aujourd'hui par les luttes contre la tyrannie prussienne, à un récit qui n'a rien de politique.

Comme toujours, les personnages du second plan sont merveilleusement dessinés. On pourrait même croire que le véritable héros d'*Absolvo te*, ce n'est pas la petite femme angoissée et horrifiée jusqu'à vouloir se délivrer par un crime, mais la servante Marianna qui, dans son cerveau obscur, devine tous les desseins de sa maîtresse. Mme Clara Viebig aime trop les petites gens pour ne pas leur réserver la plus belle part dans ses romans. La délicatesse de sentiments, dans un milieu grossier, devient presque une aberration. La belle Mme Tiralla pousse jusqu'au dégoût l'aversion que lui inspire son mari, gros propriétaire terrien qui pue l'écurie et l'alcool, et qui, à tout instant, voudrait prouver son amour à cette créature fragile. Pourquoi l'a-t-elle épousé? Parce que sa mère, veuve d'un instituteur, se tuait de travail et que le prêtre qui la confesse la force en quelque sorte à devenir la proie de cet homme riche et déjà âgé. Elle eût voulu se donner toute à Dieu, ne connaissant d'autre joie que la prière, et la voilà aux côtés de ce monstre, traînant au milieu du luxe une existence sans joie. Tous les hommes de la région sont après elle et, comme elle écoute à peine leurs déclarations, comme elle continue à vivre dans son rêve, on finit par croire qu'elle aime son mari. Cependant, dans son esprit, une idée finit par prendre racine : se débarrasser du satyre à tout prix. Pendant quinze ans elle a enduré son contact, espérant que le ciel finirait par entendre sa prière et qu'elle en serait débarrassée. Mais le mari, au lieu de s'en aller dans l'autre monde, engraisse et boit de plus belle. Il caresse la servante,

quand la maîtresse s'enferme dans sa chambre, cependant que ses deu enfants du premier lit grandissent et finissent par atteindre l'â d'homme. Comme Tiralla ne veut pas se décider à mourir, sa femn le tuera. L'auteur nous expose, durant quatre cents pages, commen en proie au mysticisme le plus ardent, et par conséquent incon ciente, elle n'est pas responsable de son crime. Plusieurs tentativ échouent et quand, enfin, la femme arrive à ses fins, on ne peut q dire : *Absolvo te!*

Etait-il nécessaire de mêler à la fin de cette aventure une histoi d'adultère? Il nous semble qu'il n'y a plus alors simplement un c de folie religieuse et que la passion charnelle y est pour quelq chose. Mais Mme Viebig a voulu faire de son héroïne une nouvel Emma Bovary. Avec tout son talent et l'admirable puissance ses descriptions, elle ne parvient pas à nous réconcilier avec s sujet.

§

Ihre Madonna. — La puérilité de cette nouvelle un peu long est rachetée par une probité extrême dans l'agencement du récit. U femme peintre a fait un tableau qu'elle aime entre toutes ses œuv d'un attachement quasi maternel. C'est une madone vêtue de bla dont tout le monde loue l'originalité. Une femme du monde la achète et lui prend aussi son fiancé. Les deux femmes, naturelleme sont admirablement belles et le fiancé est un philosophe du plus avenir. Il y a des lettres de la jeune artiste datées d'un bain de Ho grie qui sont d'un joli sentiment, mais le caractère du fiancé vola apparaît bien falot.

Catarina von Siena. — Nous devrions posséder en franç un recueil de lettres de Catherine de Sienne aussi parfait que choix dont Mme Annette Kolb a eu l'heureuse idée. L'aménageme du texte, toutes les dispositions typographiques sont d'une sobri que nous pourrions envier à l'éditeur Zeitler, de Leipzig. La trad trice a fait précéder son ouvrage d'une préface qui nous donne Catherine le portrait le plus attachant.

Elle ne possède ni la veine d'un François d'Assise, ni l'envolée d'un Ekk hard, ni les visions lumineuses d'un Jacob Boehme. Dans la contemp tion pure elle ne se montre pas d'une sensibilité extrême ni d'une imagin tion abondante. Pour les problèmes les plus profonds elle se contente d lumières du catéchisme; le sens énigmatique, multiple et secret d'u parole n'existe pas pour elle, car le sentiment véritable de cette extatique porté vers le réel. Elle possédait un talent d'homme d'Etat, qui se révè dans la forte logique, dans la magnifique construction de ses lettres. Peu être que ce qu'il y a de non spéculatif dans sa forte intelligence se renco tre avec ses dons politiques, comme ce fut le cas, en une plus grande m sure, chez le Dante. C'est pourquoi ses lettres sont d'un intérêt supérieur

autres écrits, car elles nous révèlent mieux ce qu'il y a de plus attant chez Catherine, c'est-à-dire sa personnalité.

En étudiant l'influence que Catherine de Sienne a exercée sur Grégoire XI et sur Urbain VI, Mme Kolb croit pouvoir insinuer que, si la sainte avait vécu cent ans plus tard, la Réforme eût pu être évitée. Faute de pouvoir hasarder un jugement, nous ne dirons rien du mérite des lettres. Elles sont d'une lecture des plus attachantes. Un portrait de Catherine de Sienne d'après Sodoma sert de frontispice au volume.

§

N. Lenau, poète lyrique. — Dans une préface datée de Greifswald, terre des philologues, M. L. Reynaud nous expose la méthode qu'il a employée pour étudier l'œuvre lyrique du poète autrichien Nicolas Lenau. L'auteur s'est efforcé, à l'aide des documents les plus sûrs et les plus caractéristiques, de retourner et de ramener à l'unité l'infinie variété des actions et des réactions profondes qui furent la vie de cette âme si riche, afin de rendre intelligible le passage de l'état psychique à l'expression poétique. Il a exposé avec beaucoup de sagacité la parenté qu'il y a entre la nature de Byron et celle de Lenau. On lira ce copieux ouvrage, où s'allie l'érudition germanique à une clarté toute latine, à cause de l'attachant tableau qui nous est fait de l'Allemagne au commencement du dix-neuvième siècle et du milieu où se développa le gentilhomme poète si profondément germanique et que le hasard des circonstances a fait naître magyar. Il faudrait conseiller à tous les savants épris de *racisme* d'étudier les origines de Lenau pour comprendre la profonde vanité de leurs théories.

M. Reynaud a consacré tout un chapitre à la philosophie de Lenau pour arriver à la conclusion que cette philosophie était variable et soumise au hasard des lectures, comme peut l'être celle d'un poète. Mais sa vie sentimentale nous donne la véritable clef de son génie inégal, en sorte que M. Reynaud ne conclut pas sans raison que c'est pour avoir dédaigné d'être un homme, pour avoir tout sacrifié au culte de l'art que Lenau est resté un artiste incomplet, un poète vaincu par sa poésie et « traîné, comme il le disait, dans la poussière par ses propres sentiments ».

On sait en quelle estime Frédéric Nietzsche tenait le savant professeur bâlois, auteur de la **Civilisation en Italie au temps de la Renaissance.** Dans la solitude de sa pensée, alors que personne en Allemagne ne daignait même essayer de le comprendre, le réconfortait infiniment de posséder à Bâle un ami qui avait saisi la portée de ses travaux suffisait souvent à réconforter le philosophe de *Zarathoustra*. Déjà malade, Nietzsche parlait encore parfois de Jacob Burckhardt, comme s'il avait besoin d'un témoin pour attester sa valeur.

On ne lit pas assez Burckhardt en France. Cet admirateur de l civilisation latine ne paraît sans doute pas assez germanique à nc intellectuels épris de théories nébuleuses. Il faut donc féliciter l maison Plon d'avoir mis à la portée de tout le monde, par une réédi tion portative, les deux volumes de l'excellente traduction de la *Cultu im Zeitalter der Renaissance* que M. Schmitt, professeur au lycé Condorcet, a entreprise il y a une quinzaine d'années déjà.

Contes fantastiques. — On trouvera dans ce volume quel ques-uns des contes les plus célèbres d'E. T. A. Hoffmann : *le Ma jorat*, *l'Homme au Sable*, *la Leçon de Violon*, *le Spectre fiancé* La traduction est très « déblayée », mais d'une lecture agréable M. Edouard Lemoine a ajouté au texte quelques notes explicatives pas assez, à notre sens. Une préface plus complète aurait également donné au volume un caractère plus « inédit ».

Memento. — Le plan de créer une Académie de langue et de littératur allemande sur le modèle de l'Académie française a été maintes fois discu en Allemagne. Dans la *Deutsche Revue* (avril), M. R. de Gottschall étud la question dans toute son ampleur et présente les arguments qui milit en faveur de cette institution. Selon l'auteur, le moment est venu plus q jamais de mettre à l'ordre du jour la création d'une Académie alleman car l'anarchie dans les jugements et les appréciations va sans cesse s augmentant. « Il n'y a plus d'organe critique capable de donner le ton ; l'on voulait collectionner les opinions de la presse on serait étonné de quantité de talents et de génies que l'on découvre dans les coins les p reculés ; mais la puissance de rayonnement de ceux-ci n'est pas cons dérable, et quand un génie surgit à l'est de l'Elbe on n'en sait rien à l'oues La camaraderie ou le manque de sens critique prodigue souvent l'éloi démesuré à des œuvres de débutants, où il faut chercher à la longue l traces de talent. Quand, par contre, un auteur de premier ordre dépl pour une raison quelconque dans les bureaux de rédaction, les organes l plus considérés persistent à faire silence autour de lui. » Le lecteur, de st côté, selon le milieu ou la classe de la société auxquels il appartient, po sède ses favoris qu'il choisit souvent sans discernement et sans goût vé table pour la littérature. Une autorité serait nécessaire qui servît de guid au public et M. Rudolf de Gottschall croit qu'on ne saurait en rêver meilleure qu'une académie de langue et de littérature. Le cadre de ce institution devrait se recruter dans les écoles les plus diverses, de façon accueillir à la fois les gardiens de la tradition universitaire et les écrivai ultra-modernes. Des concours et des distributions de prix pourraient av une influence considérable sur toute la vie sociale et intellectuelle de nation. Les intentions de M. de Gottschall sont fort louables, il oublie se lement de nous dire comment ferait la nouvelle Académie allemande po s'approcher des marches du trône.

Hochland (mai) publie une étude de M. Johannes Jœrgensen sur Selm Lagerlœf, la romancière suédoise qui n'est plus tout à fait une inconn chez nous. M. Paul-Albert Helmer, avocat à Colmar, donne un excell article sur la lutte entre l'église et l'Etat en France. Nous retenons l'in

tance qu'il attache au fait que le pape ignore la langue française, ce a contribué à envenimer le conflit.

Das literarische Echo (1er mai) fait connaître à ses lecteurs, par la plume Mme Hélène Zimmern, l'écrivain italien E. A. Butti, dont elle reproduit fort bon portrait. M. Emile Horn signale les derniers travaux relatifs à au publiés en Allemagne. Un ouvrage du professeur Castle sur Lenau la famille Lœwenthal jette enfin un jour complet sur les relations du te avec Sophie Lœwenthal. — M. Robert Petsch étudie la renaissance la poésie populaire (15 mai).

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Giulio Orsini (Domenico Gnoli) : *Poesie edite ed inedite*. Soc. Tip. Ed. Nazio-. Turin-Rome. — Annibale Pastore : *G. M. Guyau e la genesi dell'idea di-ro*. « Cœnobium ». Lugano.— G. G. F. Hegel : *Enciclopedia delle Scienze Filoso-*. B. Croce tr. G. Laterza, Bari. — E. Kant : *Critica del Giudizo*. Alfredo Gar-o tr.. G. Laterza. Bari. — Giordano Bruno : *Dialoghi Metafisici*. Giovanni tile. G. Laterza. Bari. — Giovanni Calò : *Il problema della libertà nel pen-o contemporaneo*. R. Sandron : Milan. — Paolo Savj Lopez : *Trovatorie Poeti*. Sandron. Milan. — Editions de *la Vita Letteraria*. — Memento.

M. Domenico Gnoli était parmi les plus sérieux *poetæ minores* l'Italie, lorsque l'art du poète-politicien Carducci dominait tous cénacles et en imposait partout par la vigueur de la prosodie qu'il ouvelait, et souvent par les fortes qualités de sa langue. Depuis iques années, M. Domenico Gnoli, sous le nom de Giulio Or-i, a cessé d'être un poète de second ordre.

Plus souple que d'Annunzio, plus nerveux et plus inspiré que scoli, tout en précédant par son âge ces deux poètes, il est plus ne qu'eux dans son art. Car dans le creuset de son étrange lyrisme tte à pleines mains ces trésors d'élégances pensives, ces flam-antes pierreries de la volonté philosophique, qui semblent être le actère essentiel de notre plus jeune génération de poètes.

L'art de Giulio Orsini plane au-dessus des tendances contempo-nes, confirmées et acceptées, de la littérature italienne. Il plane au-sus de l'art social à grande envergure d'un poète généralement méconnu, M. Mario Rapisardi, et de l'art épique de M. G. Mar-i. Par des qualités profondément émotives, et d'émotion profon-nent évocatrice, la poésie de Giulio Orsini est celle du dernier mantique, ou plutôt du premier grand néo-romantique, que la lit-ture méditerranéenne, italienne ou française, nous ait donné ces niers temps.

Le romantisme de Giulio Orsini est fait d'un subjectivisme pas-né et absolu. Etant très moderne, il se complique d'un senti-nt panthéiste très spontané, qui vibre harmonieusement avec toute ie de la nature, et s'émeut au centre même de la vie, devant les ions isochrones de l'âme humaine, de l'âme de la terre, de l'âme des

astres perdus dans l'espace. Le sentiment panthéiste de Giulio Orsi a ainsi très souvent les caractères d'une véritable « intelligen panthéiste », dont les représentations esthétiques, qui semblent la fois impulsives et réfléchies, ne s'égarent jamais dans l'évocati minutieuse et lente des objets de la nature, ainsi que nous l'observo dans la poésie de Pascoli ou de Francis Jammes, ou dans celle Mme de Noailles, qui en général n'est plus qu'une mièvre parodie l'esthétique panthéiste. M. Giulio Orsini s'exprime au contraire da une prosodie rapide, libre, vigoureuse, où la vie humaine et la végétale se fondent joyeusement dans la vision de la vie unive selle.

Le volume des **Poesie edite e inedite** contient toute l'œuv de cet étrange grand artiste. Elle a paru d'abord sous la signatu vague de Dario Gaddi. Puis ce fut le tour des *Odi Tiberine*, signe du vrai nom du poète, où je ne sais pourquoi la critique s'obstine ne pas reconnaître la plupart des qualités de souplesse idéale et e pressive qui éclatent dans les dernières publications de l'écriva

Ensuite, *Eros*, paru sous un nom féminin : Gina d'Arco, conti des poèmes simples, tendrement amoureux, qui semblent écrits v semblablement par une femme dont la nostalgie sensuelle serait tivée par de belles lectures. Enfin, voici l'apparition de *Entre Terre et les Astres*, dont la critique fut tant impressionnée, et t intriguée par le mystère qui entourait le poète. Cette partie du volu celle qui porte le nom de Giulio Orsini, est chronologiquement dernière de l'activité poétique de M. Domenico Gnoli ; elle es première du volume qui vient de paraître.

C'est dans *Fra Terra ed Astri* qu'on retrouve l'éclosion impétue du poète et la large mesure de son romantisme. Le caractère prin pal de ce romantisme, loin d'être dans l'opulence logique, dans le g seigneurial des grands romantiques français du siècle dernier, tout entier dans la pensée trop aiguë et par cela même trop inqu de l'artiste. Ici il n'y a pas d'affirmations trop grandes sur la solenn de la vie, ni de négations trop radicales sur la vanité des efforts mains. Un aspect d'âme, que je retrouve déjà dans les *Odi Tiberi* se révèle constamment par une « interrogation ». Presque toujo l'élan lyrique est brisé par une interrogation, et il se renouvelle a plusieurs fois dans le cours d'un poème, donnant une impression violente originalité rythmique, à laquelle l'attention du lecteur perpétuellement enchaînée, et par laquelle elle est irrésistiblem émue. Cette interrogation constante scande le rythme d'un poè d'une manière toujours inattendue, résonne souvent comme les éc d'un grand rire sceptique ; elle témoigne de l'âme neuve de ce p dominée par la vision précise des contrastes, des analogies, des nombrables parallélismes de la vie, qui à nos esprits de transit

uvellement ouverts à toutes les plus disparates compréhensions, t sembler trop grossier, trop unilatéral, tout engouement, et ment ainsi notre inquiétude moderne en multipliant sans cesse s sensations, nos émotions, nos pensées.

Non. C'est lady Macbeth. Le poète
parle de Macbeth et de Duncan,
histoires d'un temps lointain.
Et quoi? était-il donc prophète ?
. . . . . .
Mais il y a toujours cette exécrable
tache ! (le docteur écoute et note)
toujours, toujours cette odeur
de sang ! Il n'y a pas de lavande
qui suffise, oh ! ils seraient vains
les parfums d'Arabie, la mer
ne suffirait pas à laver
ma petite main.
Une, deux, trois. C'est l'heure
d'agir. Quoi ! l'adieu gémissant
du hibou. Serre avec fermeté
le poignard, Kitchener, sois ferme !
Qui a dit *Kitchener* ? Le poète
parle de Macbeth et de Duncan,
histoires d'un temps lointain.
Et quoi, était-il donc prophète ?
. . . . . .
« Mais toujours du sang ! Oh il ne semble pas possible
que ce damné-là eût pleines
de tant de sang les veines,
vieux boër damné ! »
Qui a dit boër ? Le poète
parle de Banquo et de Duncan,
histoires d'un temps lointain.
Et quoi, était-il donc prophète ?
Voici le fantôme blanc. Il baisse
la voix. Il a la lampe, ne la vois-tu pas ?
et il frotte la tache. C'est lady,
c'est lady qui passe.
Ne regarde pas le corbeau qui croasse.
Si à lady ne suffit pas une mer,
Angleterre en a beaucoup pour laver
les mains sales de n'importe quelle tache.

Je signalerai volontiers comme la plus belle et la plus poignante mposition du poète, l'évocation de Jacovella, la jeune femme de Renaissance, qui joua du luth devant Raphaël, et que le poète ime et va chercher dans la petite maison, encore debout, de cette ointaine beauté.

Jacovella, tu es morte,
Depuis longtemps tu es morte, et moi je vis.
Vivants ou morts, que nous importe ?
Jusqu'à toi, le long des siècles, j'arrive.
Jacovella, une propostion
Je veux te faire ; approche-toi.
Donne-moi la main ; voulons-nous
Nous aimer, Jacovella ?

Et Jacovella répond :

Oui, poète, je veux t'aimer.
Tu as fait un si long chemin
Pour venir me trouver !
Tu as visité la chambre
Ou seule seule
Je chantais sur la viole !
J'ai perdu ma chevelure abondante,
J'ai perdu ma douce prunelle
Et ma joue de rose ;
Je suis morte, et tu es venu !

. . . . . .

Ce grand romantique est vraiment à l'avant-garde des jeun poètes, de tous ceux qu'il a voulu rallier en écrivant le poèm *Ouvrons les vitres*, qui peut être une voix d'appel pour tous les poèt de notre race :

La Muse git anémique
Sur la couche des vieux ancêtres ;
A nous, jeunes, ouvrons les vitres,
Renouvelons l'air enfermé !
L'esprit antique ? Il est mort.
Il est dans le suaire de l'histoire,
Dans le mausolée de la gloire :
Et Lazare seul a resurgi.
Paix aux choses ensevelies !
Et toi aussi tu es morte : le vent
De l'art ne gonfle pas deux fois
Ta voile, ô Renaissance ;
Le vent qui maintenant caresse
La chevelure fumante des machines,
La chevelure longue et noire
De la nouvelle jeunesse.

. . . . . .

O pères ! vous fûtes vous-mêmes,
Bénie soit votre
Mémoire ! A nous, fils, maintenant
Notre vie : nous voulons être nous-mêmes !

§

A la présentation d'un poète fortement nouveau, il me plaît de faire vre l'image d'un penseur qui reste comme un des plus grands précurseurs de notre évolution philosophique : M. Guyau. L'étude que . Annibale Pastore lui consacre : **Giovanni Maria Guyau e genesi dell'idea di tempo**, parue d'abord dans *Cœnobium*, a e double importance. Elle résume nettement la pensée de Guyau sur conceptions de temps et d'espace, et surtout sur la précédence l'idée de l'espace à celle du temps. En outre, M. Annibale Pastore révèle non seulement un exégète aigu, et en tous points digne de l'être de la vie « la plus intensive et la plus extensive », mais savamment et courageusement il se range avec les nouveaux philosophes qui ient dans la fusion de la poésie et de la philosophie l'avenir éclatant des nouvelles affirmations de notre pensée.

M. Annibale Pastore affirme que l'œuvre de Guyau « tombe vraiment sur le point d'intersection de deux lignes, dans le cœur même la philosophie. Car la philosophie doit vivre deux vies : la vie du timent et la vie de la raison. Avec Guyau devait commencer une révélation de la pensée vraiment lumineuse et vigoureuse. Un âge nouveau : otestation contre la philosophie déracinée de l'art, protestation contre rt incompatible avec la philosophie... ». Novalis avait déjà affirmé e « la poésie est le réel absolu ; plus une chose est réelle plus elle t poétique » et que « la séparation des philosophes et des poètes n'est 'apparente et a lieu au détriment des deux ; c'est le signe d'une maladie et d'une constitution maladive ».

La critique de *la Genèse de l'idée du temps* de Guyau, faite par . Annibale Pastore, porte surtout sur la démonstration de l'idée pirique du temps. M. A. Pastore en montre l'évidence et l'éloience, tout en faisant quelque réserve sur les dernières conséquens où Guyau poussa naturellement l'étendue de sa théorie, c'est-à-re sur la substitution de l'idée du temps au temps.

L'année même de la mort de Guyau, en 1888, M. Bergson publiait ses erçus sur l'intensité des états psychologiques qui demeurent comme ne des œuvres les plus profondes de la philosophie contemporaine. uyau révélait sa puissance de précurseur. L'étude de M. Annibale astore nous montre combien sa pensée est encore féconde.

§

Il y a en Italie quelques maisons d'éditions particulièrement consaées à la savante vulgarisation des œuvres de culture générales. La aison Laterza, de Bari, fondée bien après celle de Hoepli, de Milan, e Bocca, de Turin, et de Sandron, de Palerme, est arrivée en peu années à s'affirmer digne de la plus grande reconnaissance de la art des intellectuels italiens aussi bien qu'étrangers.

Un caractère des éditions italiennes est en général l'élégance et l variété typographique. C'est dans des volumes très élégants, pres que luxueux, vendus à un prix ordinaire, que l'éditeur Laterza fai paraître les œuvres de sa Collection des philosophes classiques modernes Cette collection est publiée avec les soins de MM. B. Croce et G. Gen tile. Elle comprend déjà trois volumes, dont l'**Encyclopédie des Sciences Philosophiques** de Hegel, précédée d'une préfac particulièrement importante de M. B. Croce. M. Alfredo Gargiulo a traduit et préfacé la **Critique du Jugement** de Kant. M. Gio vanni Gentile a préfacé et annoté le premier volume des œuvre en italien de Giordano Bruno, qui comprend les **Dialogues méta physiques** du grand penseur hérésiarque.

La publication de cette œuvre de Giordano Bruno est vraiment d la plus haute importance. Car Bruno et Vico sont sans nul doute le seuls grands philosophes, les seuls créateurs de systèmes, de l'Italie Ils sont tous les deux des méridionaux, de cette race des Italiens d Midi chez lesquels on a voulu voir les expressions réelles d'une rac germanique, à cause des Longobards et des Normands qui les fécon dèrent si longtemps.

L'Italie, tout comme Rome, n'a eu que des penseurs, de grand penseurs même en tous les temps. Elle n'a pas eu de philosophes, car ai-je eu l'occasion d'écrire autrefois, la différence entre un philoso phe et un penseur consiste en ceci, que le premier compose un sys tème, basé sur une ou quelques données très simples, d'où s'élèv toute une vision métaphysique, esthétique et morale de la vie, tandi que l'autre, le penseur, n'est pas un créateur de système, mais sim plement un critique contingent. Bruno et Vico font une incompara ble exception à la fatalité aphilosophique des Italiens. Bruno es même, — quoique encore assez mal connu, — un des plus grand métaphysiciens de l'Occident.

La publication de M. Giovanni Gentile contribuera sans doute lar gement à en faire étudier et apprécier la profondeur.

§

L'éditeur Sandron poursuit de son côté l'intéressante publicatio de sa Bibliothèque de Sciences et Lettres. Dans cette collection, a par dernièrement **le Problème de la liberté dans la pen sée contemporaine** de M. Giovanni Calò, qui étudie la forma tion et l'évolution des dernières écoles philosophiques, celle de Contingence et l'école Pragmatiste, pour aboutir à une solution vast et profonde du problème de la liberté de la volonté, dans un sens à fois hautement spiritualiste et sévèrement rationnaliste. M. Paol Savj-Lopez publie dans la même collection quelques études de lyr que ancienne, sous le titre **Trovatori e Poeti**.

§

Un groupe de jeunes écrivains, critiques et poètes, pleins de hardiesse innovatrice, réunis autour du périodique romain *la Vita Letteraria*, publie des volumes de vers et de prose, où la pensée la plus jeune semble chercher éperdument ses rythmes adéquats, afin de donner et de révéler une école poétique jeune et forte, digne de contribuer dans quelque grand effort si possible les esprits dispersés de la littérature nouvelle.

Parmi les publications de la *Vita Letteraria*, il faut citer : *Anime morte e anime morte*, de M. G. Darchini, *Liriche*, de M. A. Onofri, *Canto delle Stagioni*, de M. Ridolfo Peruzzi, *Canto d'Autunno*, de M. Francesco Margaritis, *le Ore Mattutine*, de M. Salvatore Giuliano, *Ali in cielo*, de M. Francesco Biondolillo.

MEMENTO. — M. Leo G. Sera réunit ses très importants essais sur Nietzsche, l'origine de la Société, l'Amour, l'Aristocratique, Stendhal, la Morale, etc., sous le titre : *Sulle traccie della vita.*, B. Lux éditeur, Rome. — La maison *Casa Regia*, de Milan, fait paraître la traduction italienne de l'œuvre si remarquable de W. Williamson, admirablement traduite par M. E. Ferris : *la Legge Suprema*. — M. Guglielmo Policastro : *Lo Stato d'anima dell'Italia contemporeana*. Battiato, Catane. — B. Croce : *Materialismo storico ed Economia Marxista*. R. Sandron, Palerme. — G. Tarozzi : *La varietà infinita dei fatti e la libertà morale*. R. Sandron, Milan. — G. Bracco : *Teatro*, vol. II. R. Sandron, Palerme. — Vincenzo Morello : *La lotta degli Emigranti*. Soc. Tip. Ed. Nazionale, Turin. — Térésah : *L'altra riva*, drame. Soc. tip. Ed. Nazionale. Turin. — Prof. A. Santi : *Il canzoniere di Dante*, vol. II. E. Lœscher, Rome. — Luigi Grilli : *Il Donnito* (pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France). G. Donnini, Grosseto. — Fausto Salvatori : *Terra Promessa*. Fr. Treves, Milan. — Prof. Antonino Russo Ajello : *Il Duello (secondo i principi, la dottrina la legislazione)*. S. Lapi, Città-di-Castello. — Antonio Favaro : *Galileo e l'Inquisizione* (Documents inédits). G. Barbera, Florence.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES POLONAISES

Tadeusz Micinski : *Kniaz Patiomkin*, D. E. Friedlein. — Marion : *Zycie* (la Vie), Gebethner i Wolff. — Janusz Korczak : *Dziecko Salonu* (Enfant du salon), Ksiegarnia Powszechna. — Kazimierz Tetmajer : *Wybor poezyj-nowy* (Nouveau choix de poésies), Gebethner i Wolff. — Memento. —

Evènement littéraire très curieux et peu banal. Mage, visionnaire, poète des abstractions et des symboles, explorateur infatigable du pays de l'Inconnu qui promène ses rêves dans les nuits sombres à peine éclairées de la lumière défaillante des étoiles, dont l'imagination inquiète et toujours en éveil se nourrit de la mythologie lithuanienne aussi bien que des mystères des écrivains indous, Tadeusz

Micinski vient de publier un drame mi-fantastique, mi-réel, un poèm dramatique plutôt, quoique en prose (d'ailleurs qu'importe l'étiquet littéraire ?) intitulé **Kniaz Patiomkin.**

Kniaz Patiomkin ! Vaisseau fantôme de la grande Révolutio russe, le grand cuirassé de l'escadre de la mer Noire qui, un d premiers, déploya au haut de son grand mât le drapeau rouge de révolte, théâtre d'exploits tragiques de ce prophète manqué de liberté que fut le lieutenant Schmidt, dont la légende naquit le le demain de la mort...

Une œuvre de « brûlante » actualité, alors ? Pas du tout. Le *Knia Patiomkin* de Micinski n'a que des attaches très libres avec le cu rassé insurgé, réel. C'est le vaisseau imaginaire de la vie, où les pa vres loques humaines se révoltent contre « la viande pourrie de pseudo-religion, du pseudo-devoir », de tous ces pseudo-idéa dont l'unique but est d'asservir l'homme libre. La réalité des nom et des faits est mise par le poète au service de l'irréalité des chose Qu'importe la lutte politique, la lutte sociale, dont les germes n'o pas pu pousser et croître sur les planches nues d'un cuirassé que conque ! L'affranchissement de l'homme, voilà le but ; l'Homm Libre, voilà l'idéal. La révolte du *Potemkine* a sombré dans sang, dans l'impuissance, dans le désespoir, cependant que, sur vaisseau-fantôme du poète, elle recule dans l'effroi éternel de l'homm devant l'Incompréhensible, devant l'Inconnu.

Kniaz Patiomkin est une œuvre forte. Les écrits antérieurs Micinski manquaient presque toujours de consistance ; ils étaie comme ces malades dont les os sont rongés par un mal incurable dont les squelettes affaiblis ne peuvent plus supporter le poids d corps. L'ossature nécessaire, le sentiment de la réalité manqua souvent aux œuvres du poète. Les yeux tournés vers les profondeu insondables de l'Inconnu, il s'éloignait trop des choses d'ici-bas. L révolution, les chagrins intimes ont produit un trouble profond dan l'âme de Micinski. Pour la première fois il tourna ses yeux visionnaire vers la terre. Il suffit de lire l'acte troisième du *Knia Patiomkin* pour pouvoir juger si son art y a gagné. Le poète res symboliste, mais ces symboles ont acquis, au contact de la terre, d sang, de la vie, de la force.

Je pense que *Kniaz Patiomkin* marque une étape nouvelle dan l'évolution du talent de Micinski. En vérité, quelle est la facul maîtresse de sa personnalité poétique ? Après avoir puisé les élémen nécessaires dans la réalité même des choses, Micinski les transform dans le creuset de son inspiration et en déduit les symboles. Ces él ments nécessaires il ne les recherchait autrefois que dans sa propr imagination et dans les échos lointains des mondes qui ne sont plu J'ai montré plus haut quel était le danger de cette méthode. Depui

bête daigna regarder un peu la terre trop longtemps méprisée. Je ve — et le *Kniaz Patiomkin* est là pour m'approuver — que it un progrès.

§

La rénovation du roman polonais moderne date d'une quinzaine nées. Zeromski, Reymont, Sieroszewski, Przybyszewski, Berent els sont les noms désormais glorieux de ceux qui ont insufflé une vie velle dans la prose polonaise. Tous ces écrivains sont encore des nes maîtres dont chaque œuvre apporte toujours du nouveau et l'inattendu dans le domaine de l'art. Et pourtant les esprits déli-, ceux qui se soucient de l'avenir des lettres polonaises, se demant avec une certaine inquiétude où sont les plus jeunes qui seront rgés un jour de prendre sur eux la tâche lourde léguée par leurs és. Cela ne veut pas dire que nous manquons de jeunes roman-s. Les rayons de toutes les librairies s'encombrent de leurs volu-s. Mais où sont ceux dont l'originalité, la fougue, la passion juvénile vent s'imposer à l'attention du public, au respect des connais-rs ? Je ne les vois pas ou — presque...

C'est déjà une consolation, si l'on peut détacher de la foule deux ns et deux œuvres. Je veux parler de Mme Marion et de M. Janusz czak.

Mme Marion a débuté dans les lettres il y a quelques années par un man intitulé *les Mirages*. Malgré tous les défauts de l'œuvre dus grande partie à la jeunesse de l'auteur, à son manque d'expérien-à sa connaissance insuffisante de la vie, qui la força de décrire tôt les choses lues que les choses vues et vécues, la critique reçut roman avec beaucoup de sympathie. La grâce naïve, une cer-ne fougue et un réel tempérament d'écrivain acquirent tous les ffrages. Après ce premier succès, Mme Marion s'est tue. Elle n'é-vit, ou du moins elle ne publia rien, elle vivait, elle observait. Et jourd'hui elle semble nous apporter le fruit de sa vie, de son périence, de sa pensée : **La Vie**. Le titre promet beaucoup. fermer même dans un fort volume de 450 pages le sens act de la Vie, cristalliser en quelques scènes, en quelques personna-s tout ce que la vie a de complexe, de grand, de tragique et de ri-cule, — voilà un problème dont la solution peut tenter, j'en con-ens, des écrivains de talent, mais qui est presque inabordable même ur un génie. D'ailleurs, Mme Marion l'a compris si bien qu'elle a lontairement rétréci la question ; elle s'est bornée à nous présenter vie de cette jeune génération intellectuelle qui débute actuellement ns la vie politique, sociale et littéraire de la Pologne d'aujourd'hui. n ! Madame, qu'elle est affreuse dans sa cruauté imbécile la vie lle que vous la peignez ! Votre pessimisme va trop loin, il va si loin l'il devient naïf...

Les femmes tiennent un grand rôle dans le roman ; elles sont to
tes plus ou moins malheureuses, sauf quelques poules, volail
domestique, très utiles si l'on veut, mais assommantes par leur bêti
incurable. Les autres sont esclaves en révolte contre l'entourage q
veut les abaisser jusqu'au niveau des poules, contre l'homme et l'
mour, sans lesquels d'ailleurs leur vie est incomplète et dévoyé
Mme Marion n'est pas douce pour les hommes. Ils sont tous canaill
ou du moins détraqués ; exception est faite pour quelques égoïst
inconscients tels M. Ronski. La force destructive de l'homme est sy
bolisée dans Szarski, le beau mâle, révolutionnaire intrépide q
devient très vite, plus vite qu'il ne fallait, arriviste assagi. Tout
monde féminin du roman, à de rares exceptions près, ne forme qu'
harem du beau Szarski. Amelka, Marynia, Jozefa, Ina, et ce
éternelle amoureuse platonique, Adela, ah, non, vous exagére
Madame ! Szarski a beau être Don Juan, il n'est pas un héros. Tr
facilement vous avez ajouté foi aux *mille e tre* d'un Leporello. D'a
leurs, les temps des Don Juan sont passés. N'y croyez plus...

Les influences très différentes de Przybyszewski, Zeromski
Reymont se font sentir dans le nouveau roman de Mme Marion. M
gré la naïveté, d'ailleurs non dépourvue de grâce, la vision des ho
mes et des choses a gagné en netteté ; le progrès accompli dep
les Mirages est indéniable. Indéniable aussi le talent de Mme Mari
car elle possède ce qui le caractérise avant tout — la passion.

§

L'Enfant du salon, de Janusz Korczak, n'est pas, à vrai di
un roman. D'ailleurs peu importe la classification ; ce qui est s
c'est que Korczak a écrit une chose intéressante et forte. L'aute
semble avoir honte de son talent. Il semble dire au lecteur :
grâce, ne faites pas attention à la hardiesse de mon style,
coloris chaud de mes tableaux, à la puissance douloureuse et tra
que de mes descriptions. Tout cela ne sont que des futilités. Reg
dez la vie avec moi, rien que la vie. Qu'importe mon art, regard
les souffrances humaines. Vous voyez ces trous abominables, so
bres cachots, tanières de bêtes sans air et sans lumière, c'est
qu'habitent des milliers de vos contemporains. Vous voyez
hommes abrutis par le travail, par la misère, par l'alcool, ces fe
mes vieillies avant l'âge, pauvres loques humaines, chairs meurtri
ce sont vos frères et vos sœurs. Vous ne me croyez peut-être pa
Voici ce que disent les économistes, les statisticiens. Voici les jo
naux, le fait-divers banal, quotidien. Et qu'importe mon talent
mon art en face de ces abîmes de misères et de souffrances !

Voici ce que semble vouloir dire l'auteur. Et pourtant, que l'aut
me pardonne, on souffre quand on trouve intercalés parmi les pages

livre des discours — très nobles, j'en conviens — sur la pauvreté l'injustice sociale ou des fragments tirés d'un livre de statistique elconque.

L'Enfant du Salon n'est pas un roman, ou plutôt c'est un roman, s mal construit, et pourtant M. Korczak a beaucoup de talent. ec les matériaux ramassés il eût pu construire une œuvre forte et lle. Il a préféré troubler les consciences et ouvrir les yeux. C'est affaire. La littérature, l'art ne retiendront de son volume que elques pages, quelques scènes où le souffle d'une beauté tragique sse...

§

Le nouveau choix de poésies de Tetmajer, où sont aussi en- s les poèmes tirés des volumes postérieurs au premier, *Choix* (paru y a dix ans), n'apporte rien qui puisse changer le portrait psycho- gique du poète et de l'artiste. Tetmajer reste ce qu'il a toujours été - poète lyrique dont la sensibilité plastique est étonnante, dont le risme est empreint d'une forte sensualité, artiste amoureux de soleil, couleurs et de belles formes, âme fatiguée, pleine d'ennui, avide bonheur introuvable. Avec le temps, les sens se sont apaisés ; la beauté scive des formes nues ne peut plus assouvir la soif des délices plus irituelles, plus chastes, plus nobles. *Le faune fou* d'antan fuit s nymphes nues et les dryades passionnées, cherchant la Psyché, ision lointaine et troublante. Et, pourtant, dans le même poème — — ô ironie des choses — les strophes les plus fortes, les plus belles ont celles où le poète chante les nymphes et les fleurs, et l'amour du aune envers la chaste et pure Psyché, l'amour où tremblent les assions secrètes et les désirs inassouvis.

Memento. — Volumes reçus : Stanislaw Wyspianski, *Meleager*, G. Gethner i Sp. ; le même, *Protesilaos i Laodamia*, ibid. — Janusz Korzak, *Koszalki-Opalki*, Ksiegarnia Powszechna. — Theresita (Marja Krzymuska), *Stygmat*, Jan Fiszer. — Jan Jastrzebiec-Hempel, *Kazania Polskie*, paru à Curitiba. — Divers, *Polska, obrazy i opisy*, Macierz Polska. — Dr Domanski, *O gruzlicy*, ibid.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES NÉERLANDAISES

Is. Quérido : *Kunstenaarleven*, Harlem, De Erven F. Bohn, 2 vol. — Mort du rofesseur A. G. van Hamel.

Rien n'est plus facile que de déterminer nos écrivains modernes ; resque tous se sont établis spécialistes ; ils ont leur genre bien rrêté, y sont passés maîtres, s'y sentent à l'aise et n'ont garde d'en ortir ; et c'est tant mieux, car toutes les fois que l'un deux s'oublie t quitte le chemin qui lui est devenu familier, il finit presque tou-

jours par s'égarer. Mais essayez donc de définir Quérido! Chaqu fois que vous croyez le tenir, il vous échappe. Réaliste aujourd'hu demain il se révèle visionnaire ou romantique pur sang, pour après demain vous subjuguer par un talent psychologique sans égal; puis c'est le savant qui vous étonne, ou le critique doué d'une rare facult de reconstruction et d'analyse, opérant avec une égale assurance su les morts et sur les vivants. Tour à tour épique, lyrique, dramatiqu subjectif à l'excès, puissamment objectif, il se renouvelle sans cess et il n'est pas deux de ses personnages, pas deux de ses livres ou d ses études qui se ressemblent, sinon par le style, immédiatemen reconnaissable entre mille autres. Il n'a nul besoin de choisir, pre nant la vie partout où il la trouve, la recréant avec une ardente fan taisie, l'agrandissant, l'exagérant parfois à notre gré et la synthéti sant en de larges et vivants symboles. Tous les sentiments et toute les passions lui sont familiers, depuis les plus véhéments jusqu'au plus tendres. Il peint l'âme d'une brute, d'un parvenu ou d'u monstre avec le même amour que l'âme d'un enfant ou d'une vierge C'est bien l'amour, en effet, qui domine en lui, l'amour de la vi entière, l'amour créateur, le seul qui compte.

Il va sans dire qu'un auteur ainsi doué prête plus que tout aut le flanc à la critique. Son universalité entraîne toutes sortes de défau que les spécialistes n'ont guère de peine à éviter. Il est plus aisé bâtir une maison que de bâtir une ville et, à plus forte raison, q de bâtir un monde.

On retrouve le poète tout entier, qualités et défauts, dans sa de nière œuvre parue, **Kunstenaarsleven** (Vie d'artiste), qui peu à peine s'appeler un roman, tant elle dépasse les limites de ce qu nous avons coutume de désigner sous ce nom. *Kunstenaarsleven* disait naguère M. A. Hallema, « est une chose dont nous n'arrivon plus à comprendre le sens : c'est une *création* », et encore : « C'es un livre au sujet duquel il faudrait parler bien longuement, rempli un volume, par exemple, pour avouer ensuite qu'on n'en a rien di encore, ou se taire. » Et, en effet, c'est une de ces conceptions gran dioses, une de ces œuvres lourdes et complexes devant quoi la criti que hésite. On est d'accord à la trouver extraordinaire, mais on n sait trop s'il faut y voir la vision claire et singulièrement hardie d'u génie ou le rêve insensé et trouble d'un halluciné. « Cela », dit l critique déjà cité, « cela est merveilleux comme la genèse d'une fleur Vous regardez, vous épiez, tellement que vos yeux se lassent, mai l'acte créateur vous échappe ».

Il suffit de peu de mots pour indiquer les grandes lignes du récit

Après une jeunesse grave et solitaire, écoulée toute à satisfaire un soif immense de savoir et de beauté et troublée déjà par la fièvr créatrice, Maurice Fleury, écrivain en voie de formation, épouse

gt ans Louise Veldhuis, l'idéale jeune fille vers qui sont allés onsciemment ses désirs d'adolescent, la femme « rêve d'amour, c qui il montera droit dans l'azur », la grande inspiratrice de ses vres futures. Doué d'une énergie extraordinaire et d'une volonté n'hésite jamais tant qu'il s'agit de pénétrer la vie et de l'expri- r, il est d'une naïveté extrême dans les choses matérielles, dont il se préoccupa jamais, et d'un manque absolu de sens pratique.

Bientôt le jeune ménage se trouve en proie à la plus complète sère. — Combien il est vrai et saisissant, le récit de cette lutte miliante de tous les jours contre la faim et les créanciers rapaces, cette misère atroce, portée avec une si noble et touchante fierté cette belle enfant, déjà atteinte par la maladie qui lentement la era ! Vainement on chercherait dans notre littérature des pages s profondément tragiques. — Les couches de Louise aggravent core la situation. Enfin, après des mois de cette vie insupportable, ns quoi sombrent momentanément tous les grands projets de l'ar- te, celui-ci fait la connaissance du riche banquier Soonbeek qui, chant son talent d'écrivain, dont au fond il se moque, et sûr de uvoir l'employer à sa propre fortune, subjugué aussi par cette lonté qu'il sent plus puissante encore que la sienne, le tire de la sère, non toutefois sans lui avoir posé certaines petites conditions i révoltent le fier Maurice, mais qu'il finit par accepter, réfléchis- nt qu'il aura tout au plus une heure ou deux par jour à céder au nquier. Rien désormais ne l'empêchera plus de réaliser ses rêves andioses de création et de travailler au bonheur de sa femme. Le nheur, hélas! n'est pas fait pour la pauvre sainte. Maurice, qui ime pourtant et qui est sûr de ne pouvoir jamais aimer qu'elle, la laisse pour, égoïstement, se donner tout entier à son art, et Louise, lis si fière de cet art, à présent le maudirait presque. Puis, d'autre rt, elle voit — oh! sans jalousie, mais avec une indicible tris- sse — le charme exercé sur son mari par la jeune et belle femme satanique banquier, la sensuelle Flora, qui, du premier jour 'elle a vu notre artiste, en est tombée éperdument amoureuse. Louise eurt peu après l'apparition du premier roman de Maurice, privée ême de cette consolation suprême d'assister au triomphe de son er artiste. Quelques semaines avant ce tragique événement, le nquier était mort, foudroyé par une double catastrophe; et voilà aurice et Flora redevenus libres, mais la mort qui semblait devoir unir a creusé entre eux un infranchissable abîme.

Cette courte et incomplète analyse ne saurait donner qu'une idée t superficielle de ce gigantesque édifice, mélange inouï de réalité de fantaisie. Nulle part ailleurs Querido n'a créé un dialogue plus ant et plus débordant d'humour; nulle part non plus il n'a opposé t de passions diverses, avec leurs nombreuses gradations et

nuances, ni groupé de façon plus dramatique une foule de perso
nages, dont je ne puis que nommer les principaux : Louise, deven
un des plus beaux, des plus nobles caractères de femme que je sac
dans la littérature, vraie épouse chrétienne, dans le sens le pl
humain du terme, femme idéale dont la conception témoigne ch
l'auteur d'une dévotion analogue à celle des saints du moyen-âge po
la Madone ; Flora, belle d'une beauté toute sensuelle, ayant rappor
de sa patrie, l'Allemagne, une bonne réserve de sentimentalité
d'exaltation, mais capable pourtant d'héroïsme ; Maurice Fleury, q
le poète n'a point cherché à rendre sympathique et qui est un che
d'œuvre d'auto-psychologie ; et surtout le diabolique banquier Soo
beek, type achevé et complet d'avare monstrueux et de parvenu ric
cule, en qui sont incarnés tous les attributs de l'espèce : cynisme odieu
ruse, mégalomanie, sensualité, soif de dominer, mépris du pauvr
peur horrible de la mort qui lui ôtera sa puissance, etc. La lutte ent
Soonbeek et Fleury, c'est la lutte entre deux mondes, entre le mat
rialisme et l'idéalisme, dont le premier, s'il triomphe un instant, d
finir par être vaincu. Ce qui rapproche ces deux hommes si oppos
et même établit une sorte de sympathie entre eux, ce sont
humaines faiblesses qu'ils ont en commun et, surtout, l'étran
fascination qu'exerce cette nature compliquée de démon sur l'art
et celle, non moins grande, exercée par ce dernier, grâce à sa fier
à son indépendance et à son dédain de l'argent, sur cet esprit f
seulement en apparence.

En dépit de ses nombreuses et superbes qualités, *Kunstenaarslev*
est loin cependant d'être une œuvre d'art parfaite. Mais écoutons
ce propos un juge autorisé, M. F. Lapidoth :

Sous certains rapports, cette œuvre est quelque peu improvisée, ou
moins fait l'impression de l'être. Mais j'y trouve des fragments d'une for
si grande, d'une beauté qui tellement subjugue l'âme, que je l'acce
volontiers comme elle est. Avec moins de lâcheté dans la composition, e
serait devenue peut-être moins saisissante, moins grandement personnel
moins vraie... Il y a dans le réalisme de Querido, ou ce que nous preno
pour tel, quelque chose de démesuré, tout près d'un je ne sais quoi de tr
vivement réel. Cela constitue un mélange fort peu ordinaire qu'on ne trou
à ce degré chez aucun de nos auteurs modernes ni dans les littératur
actuelles des autres peuples. En cela, Querido se tient isolé : au-dessus
moderne réalisme, au-dessus de la plupart des romans, bien faits mais
peu émotionnants, de tant d'écrivains, œuvres auxquelles il y a moins
reprendre qu'à l'une de celles, profondément senties, de Querido et qui so
loin pourtant de la valoir parce que, quand il s'agit d'art, l'essenti
voyez-vous, c'est l'âme. Et l'âme est puissante dans l'œuvre de Querid
Bon gré, mal gré, nous subissons son influence, et plus nous trouvons
fautes de détail, plus nous découvrons de faiblesses dans la composition
la psychologie, plus c'est à nous-mêmes que nous en voulons, et non

teur. Car, en vouloir à Querido de ce qu'il voit la Vie et les hommes èrement « à la Querido », c'est prouver qu'on est parfaitement inca- le de pénétrer son art absolument personnel, son indéniable génie.

§

e 15 avril dernier mourut assez subitement, regretté de tous x en Hollande qui aiment la langue et la littérature françaises et presque tous lui doivent quelque chose, le professeur **A. G. van mel**, trop connu en France pour que j'aie à vous rappeler ses ts. Pendant vingt-deux ans, il occupa la chaire de français à niversité de Groningue et jamais professeur ne s'acquitta mieux sa tâche. De son discours d'ouverture, prononcé le 29 septembre 4, je détache ces mots qui prouvent le grand amour, l'espèce de te qu'il garda toute sa vie pour votre belle langue :

'aime à me dire qu'on ne connaît point la langue française à moins re sensible à son admirable clarté, à son élégance exquise, à cette dic- simple et naturelle qui n'exclut pas l'élévation, mais qui est surtout éparable de l'esprit, qui appelle l'éloquence, mais qui repousse la décla- ion pompeuse, — à toutes ces qualités de pensée, de forme, de timbre, centuation rapide qui font du français la langue de la diplomatie et e des confidences, la musique bruyante des foules et le chant discret cœurs tendres, un murmure dans l'intimité, un éclat de rire dans les ns et un tonnerre dans les tribunes.

rès nombreux sont les articles que depuis 1880, lorsqu'il comp- encore parmi les élèves de Gaston Paris, il publia coup sur coup ns *De Gids*,—dont il fut un des plus zélés et des plus savants rédac- rs — y traitant tantôt d'un sujet linguistique, tantôt d'un poète yen-âgeux ou moderne, tantôt de la phonétique, dont l'étude le sionnait tant qu'il venait de donner sa démission à l'Université ir s'y vouer tout entier. Et si ardue, si sèche même en apparence fût la matière traitée, toujours elle devenait intéressante sous la me de cet érudit, doublé d'un charmant et spirituel causeur.

Jn autre romaniste des plus distingués, le Dr J.-J. Salverda de ave, élève de M. van Hamel, lui a succédé à Groningue.

H. MESSET.

VARIÉTÉS

Un « Conte cruel » au XVIIIe siècle. — Il s'agit de *lvabel*, le conte célèbre de Villiers de l'Isle-Adam, et de la nouvelle itulée : Et d'une, *ou manière de corriger une méchante femme, nte moral* (1). *Et d'une* et *Sylvabel* ont le même sujet, mettent

(1) Cette nouvelle non signée est extraite du tome soixante-quinzième du *Nouveau oix de pièces tirées des anciens Mercures et autres journaux* par M. de la Place 56). On a pris *Et d'une* dans le tome IV de *la Bigarrure* ainsi que l'indique une érence au bas de la première page.

en scène des personnages presque identiques dans un cadre peu di
férent et sont composés de semblables péripéties. Je vais le prouv
en confrontant les deux textes, mais je tiens d'abord à prévenir l
lecteurs que nulle intention irrespectueuse à l'égard d'un maître pa
sionnément aimé et admiré ne m'a dicté ce rapprochement. Selo
toute vraisemblance, Villiers ignora ce conte et il n'y a dans la sim
litude des deux œuvres qu'une curieuse coïncidence.

On se souvient du début de *Sylvabel*. M. Gabriel du Plessis le Hou
le nouveau propriétaire du château de Fonteval, a épousé le matin mêm
Sylvabel, « une diane chasseresse, brune et blanche, une svelte jeu
fille aux allures d'amazone ». C'est le soir. Les paysans et les invit
sont partis. Les domestiques reposent. Sylvabel, se trouve dans
chambre et M. du Plessis cause avec son oncle, le baron Gérard
Linville. Il lui dit : « Je sens que Sylvabel ne ressent pour vot
neveu que la plus frivole des sympathies, bref, qu'elle ne m'aime pa
C'est une enfant élevée au maniement des chevaux, des fusils, u
fille brisante, indomptable, ennuyée, très virile sous des dehors cha
meurs, et qui, me sachant doux, et devinant que je souffre pou
chère personne, me dédaigne quelque peu. » Il ajoute : « Elle a
solu, pour demain, dès la matinée, une partie de chasse à cheval
sans doute pour indiquer au personnel de cette habitation com
peu fatigante aura été notre nuit nuptiale, — que, par parenthèse
dois passer seul. Si cet état de choses dure huit jours, le pli sera p
je serai perdu, — quoi que je puisse tenter dans l'avenir. » Sur c
confidence, il demande au baron de Linville un conseil pour domi
sa femme et se faire aimer d'elle, conseil qui lui est donné aussit

Voyons maintenant le début de *Et d'une*. Nous sommes égalem
à la campagne (en Angleterre.) Il s'agit aussi d'une jeune person
très volontaire et très désagréable que vient d'épouser un officier
dragons. Tout comme Sylvabel, elle refuse, le soir de son mariage,
remplir le devoir conjugal. « A peine ces deux nouveaux époux
rent-ils unis, dit l'auteur, que la mariée, le jour même des noces,
en exécution une des conditions qu'elle avoit stipulées dans son c
trat. Lorsqu'il fut question d'aller coucher avec son mari, elle le
refusa constamment, quelque raison qu'on lui pût alléguer;
sorte qu'il fut obligé de s'en passer cette nuit-là. » M. du Pless
nous l'avons remarqué, causait avec son oncle de sa bizarre sit
tion. Ici l'officier cause avec son beau-père, mais il ne sollicite au
avis, sachant fort bien la façon dont il doit agir et il affirme : « I
a toujours de la ressource, et en s'y prenant d'une certaine façon
la fait revenir de bien des écarts. Votre fille en sera elle-même
exemple; et je vous garantis qu'avant deux mois d'ici elle sera ch
gée au point que vous ne la reconnaîtrez pas. »

Désireux de ménager l'intérêt de son récit, l'auteur de *Et d'u*

garde de faire dire à l'officier les moyens qu'il compte employer in de dompter sa femme. Villiers use d'une habileté identique et uand le baron de Linville interrogé donne son conseil, il parle bas à oreille de son neveu de manière que les lecteurs soient intrigués.

§

Les deux contes offrent dans leur seconde partie des ressemblances lus frappantes encore.

Sylvabel et son mari, le lendemain de leur mariage, vont à la asse, selon la décision de Mme du Plessis. Ils sont à cheval. Villiers conte :

Soudain, au beau travers d'une route, à trente pas d'une haie, un èvre passa comme l'éclair. Les chiens se précipitèrent : Gabriel, ayant ré, le manqua.

— C'est cet imbécile de Murmuro ! dit-il avec un doux sourire, mais en échargeant très vite son arme : Il s'est jeté entre le lièvre et moi comme ajustais.

Et, faisant feu de nouveau, il abattit, à cent pas de lui, d'une balle sans oute, le superbe basset qu'il venait d'accuser.

A ce spectacle inattendu, Sylvabel tressaillit :

— Comment ! Vous tuez ce chien, le rendant coupable de votre mala- resse ? s'écria-t-elle, un peu saisie.

— Et je le regrette, car je l'aimais beaucoup ! répondit tranquillement abriel. Mais je suis ainsi fait que je ne puis supporter sans un mouve- ent parfois violent une contrariété.

Revenons à *Et d'une*. Les deux époux ne chassent pas, mais font oute à cheval, la dame en croupe. Ils sont accompagnés d'un chien. e laisse la parole au narrateur :

En allant épouser sa femme, l'officier avoit amené avec lui un magni- que levrier qu'il aimoit éperduement, et qui ne lui étoit pas moins attaché. et animal se trouvant alors, avec nos voyageurs, dans une longue et aste bruyère où il y avoit beaucoup de gibier, emporté par son naturel, il e mit à courir après quelques lapins qu'il fit lever. L'officier, qui s'en pperçut et qui avoit projetté de le faire servir d'exemple et d'instruction à a femme, le rappella, et lui ordonna de le suivre sans le devancer d'un eul pas. *C'est pour la première fois,* ajouta-t-il en lui adressant la arole ; *prends garde à la seconde.* Le chien obéit, et suit pendant quel- ue tems son maître pas à pas ; mais un lièvre ayant traversé, à quelques as de lui, le chemin dans lequel ils marchoient, le lévrier, emporté par sa ivacité, se met à le poursuivre. L'officier le rappelle et lui donne le même rdre: *Et de deux,* lui dit-il, *garre le troisième.* Docile à son comman- ement, l'animal ne songeoit qu'à suivre son maître, quand un renard vint e jetter entre ses jambes. Le chien alloit l'étrangler si l'animal, revenant lui et sentant le danger où il se trouvoit, n'eût gagné la campagne ; et le évrier de courir à toutes jambes après lui... *Oh ! pour le coup,* dit le naître, en jurant comme un véritable officier de Dragons, qu'il étoit, *c'en*

est trop ; et tu seras châtié de ta désobéissance comme tu le mérites
Aussi-tôt il rappelle son levrier, qui ne revint que lorsqu'il fut las d
courir après le renard que les ruses de cet animal lui avoient fait manquer
L'officier, l'ayant alors aperçu à la portée du pistolet, tire un de ceux qu'i
avoit à l'arçon de sa selle, lâche son coup et tue son chien en lui disant
*tiens malheureux ; voilà pour toi. Apprens par-là ce que l'on gagne
me désobéir.*

Non moins que Sylvabel la femme s'effraie de cette brutalité
éclate en reproches et représente à son mari que le lévrier, n'ayan
« ni raison, ni jugement, n'avoit pas pu prévoir les conséquence
funestes que pouvoit avoir sa désobéissance ».

Cela peut être, lui répliqua son mari ; *mais quand je parle, je pré
tends être obéi ; et la mort est chez moi le châtiment de la désobéis
sance.*

Dans *Sylvabel* et dans *Et d'une*, c'est donc absolument la mêm
idée qui est exploitée. Le rapprochement ne se borne pas là, nou
allons le constater en poursuivant les citations.

Dans *Sylvabel*, une fois le chien tué, les chasseurs continuen
leur route :

Une heure après, environ, comme une compagnie de perdrix s'envolai
en face d'eux, avec son bruit spécial, Gabriel épaula, tira: pas un de
oiseaux ne perdit une plume.

— Vraiment, voilà qui est insupportable! gronda-t-il très bas,mais d'un
voix calme : c'est ma gredine de jument, figurez-vous, qui a fait un écar
au moment où je visais.

Ce disant,il prit un pistolet d'arçon dans l'une des fontes,introduisit, froi
dement, le bout du canon dans l'oreille de la bête et lui fit sauter la cer
velle. D'un bond de côté, à terre, il évita, non sans grâce, la chute de l'ani
mal qui, tombé sur le flanc, demeura sans mouvement après une brèv
agonie.

Pour le coup, Sylvabel ouvrit tout grands ses yeux bleus :

— Mais on n'a pas idée de cela ! c'est de la démence!—Que vous pren
il, enfin, Gabriel, de tuer une aussi belle bête,—et de race, à propos d'un
perdrix manquée!

— Je la déplore, Madame : toutefois je croyais vous avoir, il y a pe
d'instants, révélé, en confidence, une faiblesse natale dont je souffre. J
ne puis que vous le redire : il est au-dessus de mes forces de supporter
sans protestation, la plus légère contrariété.

L'officier de *Et d'une* n'agit pas autrement que M. du Plessis. J
copie :

Ils continuèrent ainsi leur route, dans un profond silence, l'un et l'autre
jusqu'à ce que leur cheval, qui étoit un des plus beaux du pays, et avec
lequel l'officier avoit fait ses dernières campagnes, vint par hasard à bron
cher. *Et d'une*, lui dit aussi-tôt le cavalier. A peine avoit-il fait cent pas

rès ce premier avertissement, qu'il fit, en tombant sur les genoux, une
vérence, dont la Dame pensa tomber par terre et se rompre le cou. *Et de*
ux, lui cria encore l'officier en lui appliquant ses deux éperons sur les
ncs pour le faire relever. Soit que le pauvre animal fût trop fatigué de
charge, ou de la longue route qu'on lui avoit fait faire, son malheur
ulut qu'à cinquante par de-là il s'abattît entièrement, de façon néanmoins
l'il n'en arriva aucun mal, ni à son maître, ni à sa femme, laquelle en fut
uitte pour la peur. *Descendez, Madame,* lui dit-il fort poliment; ce qu'elle
aussi-tôt. Alors étant descendu lui-même, au lieu de relever son cheval,
mme elle croyoit qu'il alloit faire, il tire le second pistolet chargé qui
i restoit à l'arçon de sa selle et tue ce pauvre animal, en disant : *Voilà*
mme sont, et seront toujours traités tous ceux qui désobéissent aux
dres que je suis en droit de leur donner.

Cependant la dame, voyant le traitement qu'il venoit de faire à cette pau-
e bête, qui lui avoit paru et qui étoit effectivement fort belle, et très
nne, ne put s'empêcher de faire à son mari quelques représentations à ce
jet, mais d'un ton et d'un air de plus modestes. *Par le discours que vous*
e tenez, lui répliqua-t-il, *je vois bien, Madame, que vous ne me con-*
oissez pas encore. Sachez que, dans le cours de mes dernières campa-
nes, j'ai brûlé la cervelle à plus de cinquante Dragons, pour avoir osé
roître devant moi mal-frisés et mal-peignés, après que je le leur avois
éfendu deux fois. Jugez par là si j'étois homme à pardonner une déso-
issance à mon cheval. Je ne vous la pardonnerois pas à vous-même à
avenir, si vous me donniez la peine de vous répéter une troisième fois
même chose ; mais j'espère que je n'aurai jamais besoin d'en venir,
vec vous, à cette extrémité.

L'officier de *Et d'une* exprime brutalement l'idée qui est simple-
ent sous-entendue chez Villiers. Il se départit de la courtoisie soi-
neusement observée par M. du Plessis à l'égard de sa femme. Sauf
ela, la tactique des deux maris et les circonstances dans lesquelles ils
xécutent leurs projets sont semblables. Jusqu'à présent la marche
es deux contes a été parallèle.

§

Elle le restera dans la conclusion. Dès le retour, M^me^ du Plessis et
a femme de l'officier s'amendent. Villiers nous dit que le souper fut
harmant et que « la nuit, la châtelaine oublia (sans doute par inad-
ertance) de pousser la targette de sa chambre ». L'auteur inconnu
e *Et d'une* nous confie que son héroïne « profita si bien de cette
évère correction que, lorsqu'elle fut arrivée chez son mari, elle fut
bsolument méconnoissable ». L'énergie que montrèrent les deux
ommes obtint donc le même résultat. Ici il importe néanmoins de
aire une restriction et d'ailleurs, c'est en cette restriction que réside
a seule différence notable de *Et d'une* et *Sylvabel*. Tandis que la
érocité de son épouse effraie et subjugue la femme naïve de l'officier
nconsciente du subterfuge employé pour la calmer, M^me^ du Plessis

devine le stratagème et bien loin d'être conquise par la terreur, elle avoue à son mari qu'elle l'aime « parce que l'homme qui, entre tous, est doué d'assez de fermeté pour accomplir, — *durant un jour et une pareille nuit, sans se trahir un seul instant et en présence de celle dont il souffre*, — le bon conseil d'un ami sûr et de clairvoyance éprouvée, — *s'atteste, par cela seul, être supérieur à ce conseil même, et fait preuve par conséquent d'assez de « caractère » pour être digne d'amour.*

ALBERT DE BERSAUCOURT.

LA CURIOSITÉ

Collection G. Mühlbacher : Peintures, aquarelles, gouaches, dessins, objets d'art et meubles du XVIII[e] siècle. — Collection Ch. Sedelmeyer. — Première vente : Tableaux des Ecoles anglaise et française du XVIII[e] siècle.

Nous sommes dans la pleine saison des grandes ventes : chaque semaine, ou à peu près, nous sommes conviés à des expositions qui sont des fêtes mondaines, mais, surtout, des fêtes d'art.

La collection G. Mühlbacher, dispersée par M[e] Paul Chevallier, nous fut présentée le 11 mai, à la galerie Georges Petit. Il y eut foule, naturellement. On savait que, de son vivant, M. Mühlbacher avait réalisé une fortune considérable dans l'industrie des voitures de luxe et que, cédant à la mode, il avait placé une partie de ses capitaux en tableaux et objets d'art du XVIII[e], — ce qui rapporte plus que des titres de rente. M. Mühlbacher en avait déjà tenté l'expérience. Sa première collection, mise aux enchères en 1898, produisit près de deux millions. La vente de sa deuxième collection ne donna, comme total, que 1.237.491 fr. J'imagine cependant que ses héritiers — dont son gendre, M. Edouard Delpeuch, ancien Sous-secrétaire d'Etat aux Postes — n'ont pas lieu de se plaindre de la manie « collectionneuse » du papa Mühlbacher. A la vérité, quelques œuvres furent adjugées à des prix inférieurs à ceux qu'elles atteignirent dans des ventes précédentes. Les aquarelles de Carle Vernet par exemple, paraissent victimes d'une notable dépréciation : les *Merveilleuses*, disputées à 2.000 fr. à la vente Goncourt, ne furent vendues que 380 fr.

De même, certains tableaux sont restés assez sensiblement au dessous des prix d'expertise. C'est ainsi que M. Féral proposait à 30.000 fr. le *Portrait de la marquise de Buffault*, par Drouais, et il le cédait à 13.500 fr. ; il demandait 12.000 fr. d'un *Portrait de femme*, par Largillière, et on ne lui accordait que 5.700 fr. Il estimait 25.000 fr. le *Portrait d'Angelica Catalani*, par M[me] Vigée-Lebrun qui échoyait à M. Boehler pour 10.000 fr.

En revanche, beaucoup d'autres œuvres dépassaient les prix d'estimation, ou bénéficiaient d'une plus-value appréciable. M. Lanie

lait 30.1000 fr. un *Portrait de jeune femme*, pastel de forme
le par Mme Labille-Guiard, dont Féral n'avait demandé que
000 fr., et M. Joseph Machain donnait 31.100 fr. d'un *Portrait*
jeune femme, par Carle Van Loo, dont l'expert n'attendait que
000 fr. Deux aquarelles de Philippe Meunier, le *Château de*
Int-Cloud et les *Grandes Eaux à Saint-Cloud*, revinrent à
non pour 16.000 fr. En 1900, à la vente Defer-Dumesnil, les
hères n'étaient montées qu'à 3.500 fr. Mme Gérard dut aller jus-
à 15.000 pour posséder un dessin de Moreau le Jeune, la *Prome-*
de, qui n'avait fait que 5.100 fr. dans la vente Guyot de Ville-
ve, en 1900.

l est à remarquer, au surplus, que les dessins du XVIIIe tendent à
enir de plus en plus chers : ils provoquent même des enchères
fois fantastiques. La collection Mühlbacher comprenait un dessin
sépia de Fragonard, la *Mauvaise nouvelle*. M. Rémon en donna
et bien 30.500 fr., tandis que M. Paulme acquérait la *Gimblette*,
des plus célèbres toiles du maître, au prix de 31.500 fr. Un
it dessin de Boucher, *Amour sur un nuage*, allait à 6.000 fr.
rs que, dans la vente Sedelmeyer, nous verrons adjuger 2.000 et
00 fr. de charmantes toiles de cet artiste.

Les aquarelles et gouaches de la même époque jouissent d'une
eur égale. M. Stettiner poussait jusqu'à 21.050 fr. une gouache
Claude Hoin, *Mme Dugazon dans le rôle de Nina*. Les gouaches
Nicolas Lavreince suscitèrent d'ardentes convoitises : M. Bourda-
t payait 25.1000 fr. le *Petit déjeuner*, M. del Valle 20.500 fr.
Consolation de l'absence, et M. Ducrey 14.000 fr. la *Dernière*
sistance.

Le *Portrait de la marquise de Coutancès*, le *Portrait de jeune*
mme, par Mme Labille-Guiard, le *Portrait de Mme Vigée-Lebrun*
r elle-même donnèrent lieu à des enchères moins animées. Et
pendant, ces œuvres, par leur agréable coloris, par leur composi-
n gracieuse et élégante, pouvaient se placer parmi les plus sédui-
ntes de la collection Mühlbacher, qui comportait encore de nom-
eux et jolis Boilly.

J'ai dit que le *Portrait de jeune femme*, par Mme Labille-Guiard,
ait dépassé le prix d'estimation. Malgré tout, il me semble que, à
100 fr., l'acquéreur de ce pastel l'a obtenu à bon compte. Le *Por-*
ait de la marquise de Coutances, resté à M. Féral pour 36.000 fr.,
ritait mieux. Quant au portrait de Mme Vigée-Lebrun, si charmant
xpression et de finesse, échu à M. Widenstein, on s'étonne qu'il
soit monté qu'à 23.000 fr., alors que, dans la vente Sedelmeyer,
e réplique exactement semblable est allée jusqu'à 45.000 fr. Mais
t-il s'étonner de quoi que ce soit en curiosité, où le hasard et le
rice sont dieux ?

Je ne m'attarderai pas aux autres objets de la collection Mülhbache
Il sied toutefois de noter que M. Stettiner acheta 59.050 fr., sur un
demande de 50.000 fr., un petit groupe en terre cuite, *Nymphe*
satyre, par Clodion. J'ajouterai enfin, pour ceux que cela intéress
que les plus beaux médaillons de Nini se vendirent entre 500 et 600 f
et les autres entre 100 et 200 fr.

J'ai hâte, en effet, d'arriver à la **Collection Sedelmeyer**
Elle sera dispersée, toujours par le ministère de Me Paul Chevallie
dans quatre ventes importantes, précédées d'expositions qui seron
des événements mémorables.

La première exposition, ouverte le 14 mai, comprenait les peinture
de l'Ecole anglaise et de l'Ecole française du XVIIIe siècle. Ce fu
vraiment un merveilleux spectacle de voir réuni un tel ensembl
d'œuvres capitales.

Ceux qui l'ont vu en garderont le plus durable éblouissemen
Songez que l'on pouvait admirer 9 Gainsborough, 4 Harlow, 8 Hopp
ner, 10 Lawrence, 9 Raeburn, 16 Reynolds, 12 Romney, 15 Bou
cher, 2 Chardin, 2 beaux Fragonard, 5 Greuze, 1 Lancret des plu
rares, 7 Largillière, 2 J.-B. Van Loo, 1 Louis-Michel Van Loo,
Nattier, 5 Pater, 5 Vigée-Lebrun, 2 Watteau.

Une pareille réunion d'œuvres maîtresses invitait à des constatatio
instructives. Il est d'abord apparu avec netteté que notre Ecole fra
çaise du XVIIIe a fortement influencé l'Ecole anglaise, venue un pe
plus tard. Elle lui a montré l'exemple de la grâce, de l'élégance, d
raffinement. Mais à ces précieuses qualités les Anglais ont ajou
plus d'intensité dans le coloris, plus de force dans l'expressio
plus de fougue dans la composition.

C'est déjà le romantisme qui commence. Raeburn et Romney e
donnent une note significative. Déjà même, on découvre chez eu
des indications d'impressionnisme.

Il ne faut donc pas s'étonner de la faveur particulière dont joui
sent en ce moment les œuvres de cette Ecole anglaise.

Elles ont, en effet, attiré à elles les prix les plus élevés, ainsi qu'o
va le vérifier par les détails suivants. Et, cependant, dans presqu
toutes, on aurait pu relever un détail, ou des détails choquants. C'e
ainsi que la plupart des peintres anglais ignorent l'art de dessin
un bras ou une main ; ils ignorent surtout l'art de les dissimuler o
de les disposer de manière qu'ils ne heurtent pas le regard. Il semb
bien que les amateurs se soient aperçus de cet essentiel défaut,
qui expliquerait pourquoi les prix évalués par l'expert, M. Féra
furent loin, parfois, d'être acceptés. M. Féral demandait 120.000 f
pour le *Portrait de Mrs. Home*, par Hoppner, 150.000 fr. pour l
Portraits de Charles Binny et de ses deux filles, par Lawrenc
Les enchères sur la première toile s'arrêtèrent à 78.000 fr. et, sur

londe, à 110.000 fr. C'est qu'aussi, dans ces deux œuvres, il y a
s bras qui gâtent tout ! De même, dans le *Portrait de lady Ha-
lton en Ariane*, par Romney, les bras et les mains sont d'une si
oyable maladresse qu'on ne sera pas surpris si l'acquéreur n'a
ert que 37.000 fr. de cette toile, au lieu de 50.000 fr. Ce fut cepen-
nt un Romney, *Portrait de Miss Elisabeth Tighe*, qui atteignit
prix le plus haut : M. Ducrey paya ce tableau 160.000 fr., sur une
mande de 150.000 fr. Le défaut signalé existe, mais, heureusement,
s amoindri et, même, il disparaît presque, tant l'ensemble du por-
it est beau de vigueur et de sentiment. Cette impression de force et
beauté nous fut aussi suggérée par un Hoppner, *Portrait de
iss Raine*, qui revint à M. Schnell pour 102.000 fr., sur une de-
nde de 100.000 fr.

Deux Gainsborough, *Portrait d'une princesse royale* et *Portrait
miss Boone*, dont M. Féral espérait 60.000 fr. pour chacun d'eux,
allèrent qu'aux environs de 40.000. M. Féral rachetait le premier
.000 fr. et le second 38.000.

Raeburn remportait plus de succès : M. Lowengard poussait jus-
'à 107.000 fr., sur une demande de 80.000 fr., le *Portrait du co-
nel Ramsay et de sa femme*, et Me Chevallier adjugeait à M. Mal-
it, pour une somme de 112.000 fr., après une estimation de
5.000 fr., le *Portrait de Mrs Pattison*, aux mains déplorables,
ais au buste magnifique se détachant sur un fond sombre et chaud.
même acheteur offrit 130.000 fr., sur une demande de 100.000 fr.,
Portrait de Mrs James Monteith.

M. Larnaude enlevait à 60.000 fr. le *Portrait de Mrs Schindle-
n*, par Reynolds.

Je reviens à Romney pour signaler l'acquisition par M. Fabre-Luce,
n des administrateurs du Crédit Lyonnais, du *Portrait de miss
ore*. Le sentiment de cette œuvre est délicieux. Miss Gore se tient
bout près d'une fontaine en marbre blanc, une amphore à ses
eds. Le cou et les bras nus, vêtue à l'antique d'une robe flottante,
le semble réfléchir, tout en regardant tomber l'eau dans une vas-
ue ; son profil pur et délicat est habilement mis en valeur par un
nd d'arbres, derrière lequel se déroule un poétique paysage. L'œu-
e de Romney, achetée 52.000 fr. par M. Fabre-Luce, fait penser à
ne des plus charmantes scènes de *l'Odyssée :* Nausicaa à la fon-
ine. Une autre œuvre de Romney, *Portrait de la marquise de
ertford, enfant*, se distinguait aussi par son expression pensive et
élancolique. M. Schnell eut le bon goût de la remarquer et l'heu-
use fortune de l'obtenir pour 32.000 fr.

Pour être complet, il me faudrait parler également de Bonington,
présenté dans la collection Sedelmeyer par 18 toiles ; de Constable,
présenté par 33 toiles ; de Crome, dont un superbe *Paysage*

panoramique ne fit que 2.350 fr. ; et aussi d'Etty, de Kneller, d Lelly, d'Opie, représenté par un savoureux *Portrait de jeune fill* que M. Frischoff ne paya que 2.300 fr. ; de Russel, représenté pa deux jolis portraits de femme vendus seulement 5.000 et 6.900 fr. de Wyatt, dont il convenait d'admirer le si joli *Portrait de mis Greatorex*, cédé à 3.500 fr. ; mais je ne puis m'étendre plus longue ment sur l'Ecole anglaise. Je remarque toutefois que la si belle et s complète collection de M. Sedelmeyer ne comprenait qu'un seul Tur ner, et pas du tout caractéristique du génie de ce peintre. Cette œu vre trouva amateur à 6.800 fr.

Encore que pressé de finir cette chronique, j'ai le souci de ne pa trop abréger mes impressions sur notre Ecole française du XVIII^e^ siè cle. A la vérité, elle était moins abondamment et moins richemen représentée dans la collection Sedelmeyer que l'Ecole anglaise. I serait injuste, toutefois, de ne pas reconnaître le nombre et la qua lité de certaines œuvres présentes, tout au moins celles de Bouche et de Pater.

La plus grosse adjudication : 138.000 fr., fut pour le *Réveil d Vénus*, par Fragonard, dont l'acheteur voulut demeurer inconnu.

Un petit amour, du même artiste, échut à M. Larnaude à 30.000 f Quatre toiles de Boucher, *Dans la Solitude*, *la Belle endormie l'Amour va être pris* et *l'Amour enchaîné*, dont M. Féral deman dait 60.000 fr., montèrent à 112.000 fr., et furent attribuées à M. Ba sili Zaharof. Cet amateur acquit également, pour 24.000 fr., la *Pas torale*. M. Neumans offrit 26.000 fr. de la *Jolie Pêcheuse*.

La *Bacchante endormie, faune et amours*, ne dépassa pa 14.000 fr. Les *Quatre Saisons*, de l'atelier de François Boucher produisirent 23.300 fr.

M. Fischoff enleva à 28.000 fr. le *Château de Cartes*, par Char din. L'unique peinture de Lancret, le célèbre *Menuet*, fit 57.000 fr Cinq Largillière revinrent à M. Dufayel : *Portrait d'une dame e de sa fille*, pour 42.000 fr. ; *Portrait de M^me^ de Noirmont*, pou 32.000 fr. ; *Portrait de femme*, pour 11.000 fr. ; *Femme au cor sage bleu*, pour 3.800 fr. ; *Jeune femme à la ceinture noire*, pou 5.000 fr. M. Fischoff et M. Edgar Stern acquirent les deux autre Largillière : le premier paya 22.500 fr. le numéro 216 du catalogue *Portrait de femme*, et le second 4.000 fr., le numéro 219, *Jeun femme au corsage rouge*.

Les Nattier rencontrèrent plus de succès encore : le *Portrait d Marie Leczinska* coûta 45.000 fr. à M. Cognac, le *Portrait d jeune fille* 42.000 fr. à M. Trotti, le *Portrait de M^me^ de Flava court en Diane* 26.000 fr. à M^me^ Adam. M. Larnaude mit 80.000 fr sur les *Fiançailles dans le parc*, de Pater, estimées 100.000 fr. pa M. Féral.

Cueillette des roses resta au baron de Christiani pour 25.000 fr., *mance* et *Fête galante* à M. Larnaude pour 27.000 fr. et fr., la *Chiromancienne*, à M. Charley, pour 12.000 fr.
st M. Cognac qui se rendit adjudicataire à 45.000 fr. du gracieux ait de Mme Vigée-Lebrun, par elle-même. Il s'agit du portrait si ument semblable à celui de la collection Mühlbacher, et que Videnstein ne paya que 23.000 fr.
Mme Vigée-Lebrun, M. Dufayel acquit encore le *Portrait de hinnery* pour 20.000 fr., et *Femme en Blanc* pour 5.900 fr. nas poussa à 11.000 fr. les *Deux sœurs*, M. Boehler à 7.000 fr. *rtrait de femme assise.*
Lorgneuse, de Watteau, fut adjugée 18.000 fr. à M. Gustave fus, le *Jeu d'amour* 5.100 fr. à M. Ducrey.
ssons maintenant à quelques artistes de moindre renommée, intéressants tout de même à des titres divers.
Aved, *Portrait de M. Roques*, vendu 11.000 fr. à M. Larnaude; onaventure de Bar, la *Noce champêtre*, d'un raffinement très gue à celui des œuvres de Pater, vendue 4.000 fr. à M. Fis- ; de Drouais, *Portrait de Jeune femme*, 4.000 fr.; du baron rd, *Portrait de Mme de la Pleigne*, vendu 6.000 fr. à M. Du- ; de Grassi, la *Femme au châle jaune*, 3. 700 fr.; des frères Le , les *Buveurs*, 3.800 fr., *Paysans français*, 560 fr.; de Non- , *Portrait de Mme de Sevré*, une très agréable peinture ue 4.200 fr. à M. Rosemberg; de Santerre, la *Petite fille à la uche*, vendue 10.100 r. à M. Larnaude; *Jeune femme à la let-* vendue 3.800 fr. au même; de De Troy, *Portrait de femme*, o fr.; de Tournières, *Portrait d'une cantatrice*, 3.700 fr.; de ier, *Jeune fille en robe blanche*, joli portrait vendu 16.200 fr. Ducrey; de Jean-Baptiste Van Loo, *Portrait de la comtesse la Rena*, vendu 10.000 fr. à M. Larnaude; de Louis-Michel Van *Portrait de Turgot*, vendu 8.000 fr. à M. Dufayel.
ais, Dieu me pardonne ! J'allais oublier Greuze, le bon Greuze ! es, il est moins bien représenté dans la collection Sedelmeyer que s le musée de Montpellier. Cinq toiles de lui, cependant, enri- saient cette collection : M. Leroux de Villers donna 22.500 fr. *Réveil*, M. Dufayel 4.800 fr. de *Déception*, M. Mersch 12.100 fr. *Deux sœurs*. Les *Foins* furent adjugés 5.100 fr. et les *Blés* 00 fr.
t maintenant réjouissons-nous d'être conviés par M. Sedelmeyer ois autres expositions !

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

F.-A. d'Ersky : *Droits et devoirs ;* Daragon, 2

Esotérisme

Grillot de Givry : *Le Grand Œuvre;* Chacornac. 2

Ethnographie

Lieutenant Louis Desplagnes : *Le Plateau central Nigérien ;* Larose. »

Histoire

Etienne Dejean : *Un Préfet du Consulat ; J.-G. Beugnot ;* Plon. 3 50

Jean Hervez : *Les Femmes et la galanterie au XVII^e siècle ;* Daragon, 15 »

J. Lair : *Louise de la Vallière et la Jeunesse de Louis XIV ;* Plon, 12 »

Emile Magne : *Femmes galantes du XVII^e siècle. M^me de Villedieu* (H... tense des Jardins) *1632-1692 ;* I... cuments inédits et portrait ; « Merc... de France ». 3

Frédéric Masson : *L'Affaire Maubreu...* Ollendorff. 3

G. Schelle : *Le D^r Quesnay ;* Alcan, 5

Littérature

Jules Barbey d'Aurevilly : *Lettres à une amie, 1880-1887 ;* « Mercure de France ». 3 50

Henry-D. Davray : *La Littérature anglo-canadienne ;* Sansot, 1 »

Mécislas Golberg : *Fleurs et Cendres ;* Messein. » »

Frédéric Lachèvre : *Le Prince des libertins du XVII^e siècle. Jacques Vallée des Barreaux, sa vie et ses poésies, 1599-1673 ;* H. Leclerc. » »

Edmond Lepelletier : *Paul Verlaine. Sa vie, son œuvre.* Portrait de Verla... en héliogravure et autograph... « Mercure de France ». 3

Théophile : *Les plus belles page... Théophile,* avec une notice de Re... de Gourmont et le portrait de Dar... « Mercure de France ». 3

Ivan Tourgueneff : *Lettres à M^me Vi... dot.* Publiées et annotées par E. R... périne Kaminsky ; Fasquelle. 3

Manuel Ugarte : *La Jeune littérat... hispano-américaine ;* Sansot. 3

Philosophie

O. Hamelin : *Essai sur les éléments principaux de la représentation ;* Alcan. 7 50

Anatole Willox : *Discordances ;* S... sot. 1

Poésie

Colin Muset : *L'Eglise militante ;* Tassel. 2 »

André Daniell : *Les Ombres sur le chemin ;* Sansot, 3 50

Fernand Dauphin : *Odes à voix basse ;* Sansot. 3 »

Remy de Gourmont : *Simone,* poème champêtre orné de 11 compositions, fleurons et culs-de-lampe par G. d'Espagnat ; « Mercure de France », 3 50

Henri-Martin : *La Terrestre tragéd...* « L'Abbaye ». 4

C. Périn : *Les Pas légers ;* Sansot, 3

Gaston Richard : *La Feuille du tremb...* Sansot. 3

Duchesse de Rohan : *Les Lucioles ;* C... mann Lévy. 3

Gaston d'Urville : *Spectacles et Rév...* Sansot. 3

Publications d'art

Marcel Braunschwig : *L'Art et l'Enfant ;* Henri Didier. »

Questions militaires

Pierre Baudin : *La Préparation au Service militaire ;* Hachette. » »

Général Hardij de Périni : *Turenne Condé ;* Flammarion. »

Roman

Paul Besnard : *La Pierre de Jade ;* Bibl. Indépendante. 1 50

P. Bouyer Karr : *Une Amoureu...* Calmann-Lévy. 3

de Chauvigny : *Les Souliers des ...s ;* Sansot. 3 50
Doyle : *Le Capitaine de « l'Etoile ...ire » ;* Librairie illustrée, 3 50
Frapié : *La Boîte aux gosses ;* ...ann-Lévy. 3 50
Giron et Albert Tozza : *La Bête ...axure ;* Ambert. 3 50
d'Hennezel : *Le lendemain du pe...* Perrin. 3 50
...e Laurain : *Vie et aventures ...veilleuses du célèbre M. de Bât ;* ... française d'impr., 3 50
...rtinez Sierra : *Jardin ensoleillé ;* ...nier. 3 »
... Mary : *Les Profondeurs de la ...ét ;* Sansot. 3 50
Emile Morel : *Les Gueules noires ;* Illus. de Steinlen ; Sansot, 5 »
Antonin Mulé : *Amours romanesques ;* Dujarric. 3 50
Alexis Noel : *Le Loup dans la Bergerie ;* Plon. 3 50
C. F. Ramuz : *Les Circonstances de la Vie ;* Perrin. 3 50
Remy Saint-Maurice : *Les Ressuscitées ;* Lemerre. 3 50
Blanche Sari-Flégier : *L'Humaine détresse ;* Garnier. 3 50
Jérôme et Jean Tharaud : *La Ville et les Champs ;* Pelletan. 3 50
Mark Twain : *Plus fort que Sherlock Holmès*, trad. de François de Gail ; « Mercure de France ». 3 50

Sciences

... Wergall : *Evolution des Mondes ;* Schleicher. ... 50

Sociologie

...m : *Du Mariage ;* Ollendorff. 3 50
...nd J. P. Buron et J. Dubois : ...nuaire financier canadien, 1907 ; ...lmoto. 15 »
... Key : *De l'Amour et du Mariage ;* Flammarion. 3 50
Yves Guyot : *La Science économique ;* Schleicher. 5 »
Paul Sabatier : *Lettre ouverte à S. E. le Cardinal Gibbons ;* Fischbacher.

Théâtre

...abre : *La Maison d'Argile ;* pièce ... trois actes ; Calmann-Lévy, 3 50
... Fontainas : *Hélène Pradier ;* ...médie en trois actes, Belgique artistique. 3 »
Jacques Normand : *Théâtre de poche ;* Calmann-Lévy. 3 50

Voyages

...Huard : *Berlin comme je l'ai vu ;* ...y, 3 50
Carlos Fischer : *Alsace Champêtre ;* Sansot. 1 »

Divers

...nent on édite un livre ;* Daragon. » »

ÉCHOS

...e lettre de M. Carrington. — Une lettre de M. Maurice Darin. — La ... de Pétrarque. — Napoléon et la religion. — Une exposition d'œuvres d'art ...çaises à Stuttgart. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier ...ersel.

...ne lettre de M. Carrington. — M. Charles Carrington nous ...sse la lettre suivante :

Paris, le 18 mai 1907.

Monsieur l'éditeur du *Mercure de France*, Paris.

Monsieur,

...ns le dernier numéro du *Mercure*, sous la rubrique *Lettres allemandes*, a paru ... notice sur *La Czarine noire*, une de mes dernières publications, qui est bien ...s un compte-rendu bibliographique qu'une attaque personnelle sur moi-même ...r la très honorable dame qui a bien voulu traduire l'ouvrage de l'allemand. ...ut mettre les choses sous leur vraie lumière.

...est regrettable que le signataire des quelques lignes en question ne se soit pas ...oins donné la peine de feuilleter le livre avant d'en écrire, avec un parti ... et une malveillance manifestes. Il parle de l'ouvrage comme du « dernier pro... de la maison Carrington » ; cependant *La Czarine noire* est soigneusement

éditée,et la traduction faite avec exactitude. J'ai d'ailleurs édité des ouvrages cl siques de grand luxe qui resteront.

Votre « reviewer » s'étonne que le sous-titre, « l'Amour cruel à travers les âge soit appliqué aux contes de Sacher-Masoch ; prétend-il être plus royaliste le roi? Ne sait-il pas que le mot « Masochisme » dérive précisément du ge d'amour cruel dépeint dans les romans de Masoch? S'il le sait, pourquoi chercher chicane sur ce point? Ce titre a été trouvé par « Dolorès », la trad trice, et je l'ai accepté.

Celui qui achète le livre « dans l'espoir d'y trouver de la flagellation sera vol affirme de plus le reviewer. Vraiment! *How very extraordinary!* Ceci pro qu'il ne l'a pas même parcouru ; car, dans un seul conte, *Hemelnizki le Cosaq* il y a trois scènes différentes de fustigation amenant comme résultat la mort victimes. Que vouloir de plus? Et il y a dans le livre d'autres scènes de crua justifiant pleinement sa présence en une collection d'ouvrages *ejusdem farinæ*.

Encore un mot et je termine. Le reviewer, faisant le bon apôtre, « répro avec violence la basse spéculation » ayant donné naissance à cette traducti Qu'est-ce donc que la haute spéculation ? Il a oublié que, tout en ayant le droit critiquer le contenu d'un livre selon son jugement et ses opinions, le reviewer place sur un autre terrain lorsqu'il se fait violent, exagéré et personnel, et q devient alors impérieux de régler la question autrement qu'avec des paroles.

Recevez, monsieur le Directeur, l'assurance de mes salutations distinguées.

CHARLES CARRINGTON.

§

Une lettre de M. Maurice Darin.

Mon cher Confrère,

Je lis avec plaisir dans le *Mercure* du 15 mai quelques lignes consacrées à roman *l'Egaré*, aimablement signalé parmi les livres récents. Je vous en reme et vous prie de m'accorder la petite rectification que voici : *l'Egaré* n'a pas e été publié en librairie ; il a paru l'année dernière, dans *la Revue de Belgique* ; ques exemplaires en furent tirés à part, mais en nombre très restreint, et nulle destinés à la vente. Ce n'est donc pas encore un livre nouveau ; j'espère qu'il tardera pas à le devenir.

Croyez bien, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs.

MAURICE DARIN.

§

La Mort de Pétrarque. — La vieille légende très romantique entourait la mort de Pétrarque, et qui a perpétué, de siècle en siècle vision du poète mort dans la solitude de son cabinet de travail, la tête un volume d'Homère, vient d'être détruite par la critique scientifi moderne.

On a cru découvrir tout d'abord que si la tête du poète était tombée un livre, ce livre ne pouvait nullement être un poème d'Homère, mais q s'agissait d'un manuscrit des *Lettres* de Cicéron. M. Léon Dorez pense effet que Pétrarque est mort en travaillant à sa *Vie de César*, qui de faire partie des *Vies des Illustres*. Une pièce de la Bibliothèque Na nale, et qui est précisément le manuscrit inachevé de la *Vita Cæsaris*, s rête sur un rappel du livre VIII^e^ des Lettres de Cicéron à Atticus. M. L Dorez est d'avis que, « seul, le manuscrit des Lettres de Cicéron que Pét que avait ouvert, ou qu'il s'apprêtait à ouvrir pour y chercher le livre VIII Lettres à Atticus et continuer la rédaction définitive de la biographie grand homme romain, pourrait, si on le retrouvait, disputer ce funèbre h neur au volume de la Bibliothèque nationale ».

Quelques critiques italiens nous affirment maintenant qu'on ne pou jamais savoir sur quel livre est mort Pétrarque, car l'histoire de sa m

dant le travail, dans son cabinet, où on ne le trouva que le lendemain, paraît-il, une pure légende.

M.E. Sicardi déclare que cette légende a été répandue, et peut-être inventée, par Messer Giovanni Manzini della Motta, chancelier de Galeas Visconti, et admirateur posthume de Pétrarque. M. Sicardi cite une lettre, publiée pour la première fois par M. A. Zardo, écrite par Dondi, le médecin et l'ami de Pétrarque, le lendemain de la mort du poète. On sait que Pétrarque, vieux et fatigué, souffrait d'une épilepsie avec des formes accentuées de catalepsie. Le médecin Dondi fait allusion à ce mal, en écrivant à un de ses collègues, à la date du 19 juillet 1374 : « La nuit malheureuse qui vient de passer, précédant le jour où je t'écris cette lettre, nous a enlevé l'illustre et admirable Francesco Petrarca, accablé, après quelques heures, par le genre de maladie par laquelle, si tu te souviens, nous le vîmes frappé il y a quelques années..., etc. »

Pétrarque, assisté probablement par son ami Dondi et par d'autres, n'a pu de toute façon mourir dans la solitude et au milieu du travail, quelques heures après avoir été nouvellement frappé par son terrible mal. Ainsi la légende funèbre séculaire du grand poète est détruite par l'histoire.

§

Napoléon et la religion. — Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

Au moment où vous allez sans doute conclure votre enquête sur l'état présent du sentiment religieux, ne vous semble-t-il pas intéresssant de mettre sous les yeux de vos lecteurs l'opinion qu'avait Napoléon Ier sur l'avenir de la religion catholique, au moins en France ?

Elle est rapportée par Lanfrey, dans son *Histoire de Napoléon*, tome II, page 411.

« Aux amis de la liberté, Bonaparte montrait (dans le Concordat) une victoire définitive de l'esprit philosophique, une soumission de l'Eglise à l'Etat ; c'est la vaccine de la religion, disait-il à Cabanis : dans cinquante ans, il n'y en aura plus en France. »

M. Aristide Briand trouvera sans doute que cette prédiction était quelque peu entourée.

Veuillez agréer, etc...

WALTER BELLOC.

§

Une exposition d'œuvres d'art françaises à Stuttgart vient de s'ouvrir, grâce à l'initiative de notre consul en Wurtemberg, M. Gabriel Grand : peinture, gravure, lithographie, sculpture, glyptique, arts industriels.

Les œuvres exposées sont au nombre de 528. Participent entre autres à l'exposition : Aman-Jean, Bellery, Desfontaine, Carolus Duran, Cottet, Abel Lefevre, Mme Galtier-Boissière, Grün, Henri Martin, Jean Veber. MM. Bernheim et Durand-Ruel ont envoyé des Cézanne, Forain, Guillaumin, Lebourg, Lebrun, Monet, Berthe Morisot, Pissarro, Renoir, Sisley, Vallotton, Vuillard, etc. Comme président de l'Exposition, Rodin ; comme commissaire-général, Léonce Bénédite, qui a écrit pour le catalogue une courte préface, en français et en allemand, sur l'art français en Wurtemberg, représenté surtout par de la Guêpière et Nicolas Guibal, et sur la succession des écoles

d'art en France au XIXe siècle. Le cas d'un de nos consuls prenant à cœur l'influence de la France au dehors non plus seulement en matière politique ou économique, mais aussi artistique, est assez rare pour mériter d'être signalé ici.

§

Publications du « Mercure de France »:

LETTRES A UNE AMIE, 1880-1887, par Jules Barbey d'Aurevilly. Vol. in-18, 3.50.

FEMMES GALANTES DU XVIIe SIÈCLE: MADAME DE VILLEDIEU (*Hortense des Jardins, 1632-1692*), documents inédits et portrait, par Emile Magne. Vol. in-18, 3.50.

PLUS FORT QUE SHERLOCK HOLMÈS, par Mark Twain, traduction de François de Gail. Vol. in-18, 3.50.

LES PLUS BELLES PAGES DE THÉOPHILE, avec une notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. Vol. petit in-16, 3 fr.

PAUL VERLAINE, SA VIE, SON ŒUVRE, par Edmond Lepelletier. Portrait de Verlaine en héliogravure et autographes. Vol. in-18, 3.50.

SIMONE, par Remy de Gourmont. Poème champêtre, orné de 11 compositions, fleurons et culs-de-lampe par Georges d'Espagnat. Vol. in-4°, 3.50 (Il a été tiré 10 ex. sur chine, numérotés de 1 à 10, à 8 francs).

§

Le Sottisier universel:

LES FAILLITES. — *Jugement du 14 mai.* — Dalpeyrat, ancien fabricant de bi flambés, à Bourg-la-Reine. — *Le Matin*, 15 mai.

Un officier ou un soldat de la réserve et de la territoriale n'appartient plus l'armée active. — *Le Mémorial des Pyrénées*, Pau, 12 mai.

Et, craignant la rouille à son glaive teint de sang,
La Rochejaquelein le trempe dans la Loire.

ALEXANDRE COUTET, *Revue Catholique et Royaliste*, 20 mai.

... laissant à d'autres le soin de dénouer une situation fort embrouillée, si em brouillée qu'elle menace de nécessiter l'opération fameuse où s'immortalisa dan l'histoire ancienne le nom du phrygien Gordius. — LOUIS COUDURIER, *La Dépêch de Brest*, 20 mai.

Un périodique polonais a publié une liste des écrivains jugés subversifs. On trouve Mickiewicz, naturellement, mais aussi Sienkiewicz (*Par le Fer et par l Feu*). Et parmi les ouvrages français interdits: *Gulliver* et *Robinson*. — E. D MORSIER, *La Revue*, p. 124, 1er mai.

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

Collections de feu M. ÉDOUARD CHAPPEY

Quatrième Vente

BJETS D'ART ET DE HAUTE CURIOSITÉ

Du Moyen-Age, de la Renaissance et autres

FAIENCES ORIENTALES ET EUROPÉENNES

IVOIRES — ÉMAUX — BRONZES — PIERRES — MARBRES — BOIS

Sièges couverts en Tapisserie, — Meubles en bois sculpté

TAPISSERIES FLAMANDES — IMPORTANTS TAPIS D'ORIENT

TABLEAUX des Écoles primitives

erie GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, à Paris

Les Mercredi 5, Jeudi 6 et Vendredi 7 Juin 1907, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière. | **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart.

EXPERTS :

Pour les Objets d'art : **MANNHEIM**, 7, rue Saint-Georges, 7 | *Pour les Tableaux :* **M. Henri HARO**, 14, rue Visconti, et 20, rue Bonaparte

SITIONS { Particulière, le Lundi 3 Juin 1907 / Publique, le Mardi 4 Juin 1907 } *de 1 heure 1/2 à 5 heures 1/2.*

Collection de M. THIRION

TABLEAUX ANCIENS

Œuvres remarquables de P.-P. RUBENS

ET DE

Van Beyeren, De Troy, Gérard Dou, Le Moine, A. van der Neer,
s et Salomon Ruysdaël, Tocqué, Tournières, Wouwerman, Wynants, etc., etc.

Tableau par CHAPLIN

ANCIENNES TAPISSERIES

Vente par suite de décès, Galerie G. PETIT

8, rue de Sèze, Paris

Le Lundi 10 Juin 1907, à 2 heures 1/2

COMMISSAIRES-PRISEURS :

CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière | **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart, 6.

EXPERTS :

Pour les Tableaux : **Jules FÉRAL**, 7, rue Saint-Georges | *Pour les Tapisseries :* **MM. MANNHEIM**, 7, rue Saint-Georges

OSITIONS { *PARTICULIÈRE* : le Samedi 8 Juin 1907 / *PUBLIQUE* : le Dimanche 9 Juin 1907 } *de 1 heure 1/2 à 6 heures.*

COLLECTION CH. SEDELMEYER

Quatrième vente

TABLEAUX MODERNES

Œuvres remarquables de :

Breton, Emile Breton, Burgers, Carolus-Duran, Corot, Daubigny, Delacroix,
Demont, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Heilbuth, Isabey, J.-P. Laurens, Marilhat,
nier, G. Michel, Plassan, Ribot, Th. Rousseau, J. Tissot, Tournier-Cuno, Troyon,
Vollon, etc., Beauduin, Blommers, Domingo, Frith, W. Gay, Gegerfelt,
owe, De Jonghe, Knaus, Lessi, Ter Linden, Madou, Munkacsy, Pettenkofen,
Stevens, Washington, Willems, etc.

ARELLES ET DESSINS ANCIENS ET MODERNES

Galerie SEDELMEYER, 4 bis, rue de la Rochefoucauld, Paris

Les Mercredi 12, Jeudi 13 et Vendredi 14 juin 1907, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : **CHEVALLIER**, 10, rue Grange-Batelière | EXPERT : **M. Jules FÉRAL**, rue Saint-Georges, 7

POSITIONS { PARTICULIÈRE, le Lundi 10 Juin 1907 / PUBLIQUE, le Mardi 11 Juin 1907 } *De 10 heures à 6 heures*

REVUE DES IDÉE

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

7, rue du Vingt-neuf Juillet, à PARIS

DIRECTEUR : ÉDOUARD DUJARDIN. RÉDACTEUR EN CHEF : RÉMY DE GOUR

Sommaire du n° 41 (15 Mai 1907).

La Crise du Conservatoire des Arts et Métiers, par M. le Lieutenant-C HARTMANN.

La Cartographhie (avec 13 planches), par M. Charles PERRON, conservate Dépôt des Cartes de la ville de Genève.

La Structure de la molécule chimique (avec 9 figures), par M. Jacques AMYO

Notes et Analyses :

Le traitement de la maladie du sommeil, par M. P. THOMAS.
Sur une application intéressante du Crédit agricole, par M. R. OLRY.
Pierre-André Latreille, par M. Jean THARAUD.

Livres nouveaux.

Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance tifique : philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, h sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son bu tenir un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme acc tous les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instru culture générale et éminemment synthétique, elle ne fait double emploi avec aucu publication.

FRANCE, un numéro....	1 fr. 50	UNION POSTALE, un numéro ..	1
— un an.....	16 fr. »	— un an.....	18
— six mois	8 fr. 50	— six mois	9

Envoi d'un spécimen sur toute demande accompagnée d'un timbre de 15 cen

XI° ANNÉE, 1907

EMPORIUM

Revue illustrée d'art, de littérature et de scie

Paraissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° illust de plus de cent gravures.

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

Un an. . . . . . 13 francs | **Six mois.** 7

Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50

Pour l'abonnement s'adresser à **l'Instituto italiano d'arti grafiche — Berg (Italie)**

LE COURRIER MUSICAL

BI-MENSUEL (10° ANNÉE)

OFFICE DU JOURNAL : 29, rue Tronchet, P

Direction et rédaction : *128, rue de la Po*

ABONNEMENT France, 12 francs par an ; Etranger, 15 franc

Le numéro 50 centimes

Un n° *spécimen* sera adressé sur demande faite à l'*Office du Courrier, 29, rue T* à Paris, et accompagnée d'un timbre de *25 centimes*.

vel Offers to Regular Reaers: 1° Send us 15/- and we will send you the World's for 12 months. If you do not like the magazine after receiving the first 3 numurn them and we will refund the money. 2° Cut out the coupons marked 1 to end them to us; ask for our Premium Catalogue and we will send you books alue of 6/-.

44 PAGES of Clever, Bright, and instructive Reading all about what the World's Workers are doing

FOR ONE SHILLING EACH MONTH. It is the only Magazine that gives a Bird's Eye view of contemporary human activity and progress.

/ORLD'S WORK

New efforts are being made to make THE WORLD'S WORK an emporium of all human activity and progress. Its scope is being enlarged, its pages enriched, and new blood infused to vitalise even more than in the past the pages and what as been acknowledged the most up-to-date and progressive Magazine of the age

ONE SHILLING NET MONTHLY

Yearly 13/6 (Great Britain and Ireland), 15/— (Foreign and Colonial)

on : WILLIAM HEINEMANN, 21 Bedford Street, W. C.

EMINS DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

AINE, aux CHATEAUX
des BORDS de la LOIRE

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES
igne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC et à GUÉRANDE

1er ITINÉRAIRE

sse **86** francs. — 2e Classe **63** francs

DURÉE : **30 Jours**

vec faculté de prolongation.
Orléans — Blois — Amboise — Tours
nonceaux, et retour à Tours — Loches,
à Tours — Langeais — Saumur —
s — Nantes — Saint-Nazaire — Le
— Guérande, et retour à Paris, *vid*
u Vendôme, ou *vid* Angers et Chartres
St sur le réseau de l'Ouest.

2e ITINÉRAIRE

asse **54** francs. — 2e Classe **41** francs

DURÉE : **15 Jours**

Orléans — Blois — Amboise — Tours
nonceaux, et retour à Tours — Loches,
à Tours — Langeais, et retour à Paris
is ou Vendôme.

e de validité du premier de ces itinéraires prolongée d'une, deux ou trois périodes suc- 10 jours, moyennant paiement, pour chafe, d'un supplément égal à 10 pour cent du llet.

ets pour parcours supplémentaires sont déliute station du réseau pour une autre station située sur l'itinéraire des billets d'excursion ement.

billets sont délivrés toute l'année
ux gares d'Orléans (quai d'Orsay, Pont Saint-t Austerlitz), aux Bureaux succursales de la nie

SÉANCE TENANTE

toutes les autres gares et stations du réseau d'Orléans,
que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS

A

FONTAINEBLEAU et à MORET

Des trains d'excursion, à prix réduits, auront lieu les dimanches 2, 9, 16, 23 et 30 juin, 7, 14, 21 et 28 juillet, de Paris à Fontainebleau et Moret.

Prix des places, aller et retour

Fontainebleau	2e	classe.....	4 50
	3e	—	3 »
Moret.....	2e	classe.....	5 50
	3e	—	3 50

Départ de Paris à 7 h. 26 matin

Arrivée à	Fontainebleau....	8 h. 40 matin
	Moret.....	8 h. 55 —

Retour par tous les trains du même jour dans les conditions prévues pour les voyageurs ordinaires.

Nombre de places limité.

Franchise de 30 kgs de bagages.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE

LOTISSEMENT DES TERRAINS DE LA GRANDE ROQUETTE

A adjer sur 1 ench. Ch. des Not. Paris, le 18 juin 1907 **2 TERRAINS d'ANGLE** 1° rues **Croix-Faubin** et **Folie-Regnault**. Sup. **465** m. **33**. 2° rues **Folie-Regnault** et **Gorbier**. Sup. **469** m. **31**. M. à p. à **120** fr. le m. S'ad. Me MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. Pyramides, et DELORME, rue Auber, 11, *dép. de l'ench.*

VILLE DE PARIS

A adjer sur 1 ench. Ch. des Not. Paris, le 25 Juin 1907. **3 TERRAINS** rues **La Fontaine** et **Gros**. Surf. **564m, 749m** et **962m**. M. à p. **125** fr., **118** fr. et **43** fr. le m. S'adr. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides, et DELORME, rue Auber, 11, *dép. de l'ench.*

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adjer sur 1 ench. Ch. des Not. de Paris, le 11 juin 1907. **TERRAIN ANGLE** de deux rues Nouvelles (*8e lot et partie du 7e de l'ilot n° 5*). Surface **607 m 75**. M. à p. **225** fr. le m. S'adr. Mes DELORME, r. Auber, 11 et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides, *dép. de l'ench.*

9.400 PEUPLIERS, 803 O
sur pied, sit. Dom. de *FERREUX*, Champcenest (S.-et-M.) Adj. au rabais étude Vallée, not. 204, Bd. Voltaire, *3 ju* S'ad. M. Hocquet et *VALLÉE, à Par*

PROPté prop. ANGLE RUE LAFAY
à constr. 225 et 227 etfg. St Marti 242. Ce **392** m. Ble fac. Rev. br. *14.* M. à p. 240.000 fr. A adj. ch. not. Paris. 1907. S'ad. Me Alb. GIRARDIN, not. 43 r. Ri

NEUILLY s-Seine, PETIT H
37, r. Chauveau. Lil 1037 m **M. à pr. 35.000** fr. Adj. c Paris *4 Juin 1907.* Me **A. GIRA** not. 43, r. de Richelieu,

121 *Rue du faub. du* **TEMPLE** à *PARI* **PROPR**
Cce 1780 m. Rev. br. 34.711 fr. **M 340.000** fr. Prêt Cr. foncier. Adj. s. not. Paris. *18 Juin 1907.* Me **COUR** not., 2, r. de Choiseul.

Maison à Paris, 2 Passge de l'Ind
Rev. br. 7.580 fr. **M. à pr. 75.000** ch. not. *25 Juin.* Me **LABITTE**, Bd Malesherbes.

PROPTÉ d'angle, **Bd Rochech** 34-36 et *rue Clignancour* 536 m. Rev. 30.147 fr. M. à P. **300** A adj. s. 1 ench ch. not. **18 Juin** aux not. Mes NAËT, VINGTAIN et **TH** 24, Bd St-Denis.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES

Viâ Calais ou Boulogne

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE
Services officiels de la Poste
(Viâ Calais)

La Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemarck, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Égypte, les Indes et l'Australie.

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs

A effectuer sur les divers grands Réseaux français et les principaux Réseaux étrangers.
Validité : 45 à 90 jours. Arrêts facultatifs.

4 Jours en Angleterre, du Vendredi au Mardi (*jusqu'au* 22 *mars* 1907)

Billets d'aller et retour de Paris à Londres à utiliser dans les trains spécialement désignés : 1re cl. 72.85 ; 2e cl. 46.85 ; 3e cl. 37.50.

Aller : Vendredi, Samedi ou Dimanche.
Retour : Samedi, Dimanche, Lundi ou Mardi.

Excursions en Espagne

Billets Français délivrés conjointement avec des Circulaires ou Demi-Circulaires Espagnoles.
Validité : 60 à 120 jours. Prix très réduits.

SOCIÉTÉ GÉNÉRA

Pour favoriser le développement du Comm de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **300** MILLI
Siège social : *54 et 56, rue de Prove*
Succursale Opéra : 1, rue Halév
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la*
— *6, rue de Sèvres*
à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou ance fixe (taux des dépôts de 1 an à 3 5 mois de 3 ans à 4 7 mois, 3 1/2 0/0 ; de 4 à 5 ans, 4 d'impôt et de timbre) ; — **Ordres de bourse** et Etranger) ; — **Souscriptions sans frais** ; **te aux guichets de valeurs livrées im tement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à l — **Escompte et encaissement de coupo** çais et Etrangers ; — **Mise en règle de tit Avances sur titres**; — **Escompte et en ment d'effets de commerce**; — **Garde de** — **Garantie contre le remboursement et les risques de non-vérification des t** — **Virements et chèques** sur la France et ger ; — **Lettres de crédit et billets de cré culaires**; — **Change de monnaies étran** — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), et

SERVICE DE COFFRES-FOR
(Compartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif sant en proportion de la durée et de la dim 86 succursales, agences et bureaux à Paris la banlieue, 528 agences en Province, 2 agences ger (Londres, 53, Old Broad Street, et Saint-S (Espagne) ; correspondants sur toutes les p France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de D *Bruxelles*, 70, Rue Royale ; — *Anvers*, 22, Place

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

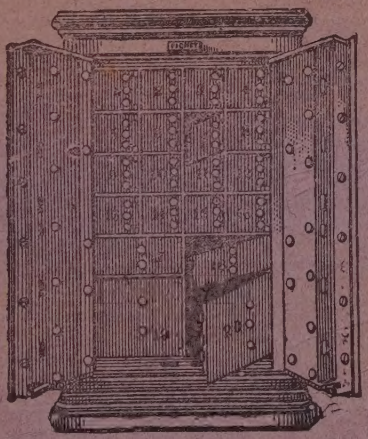
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Phileas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchègues : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.